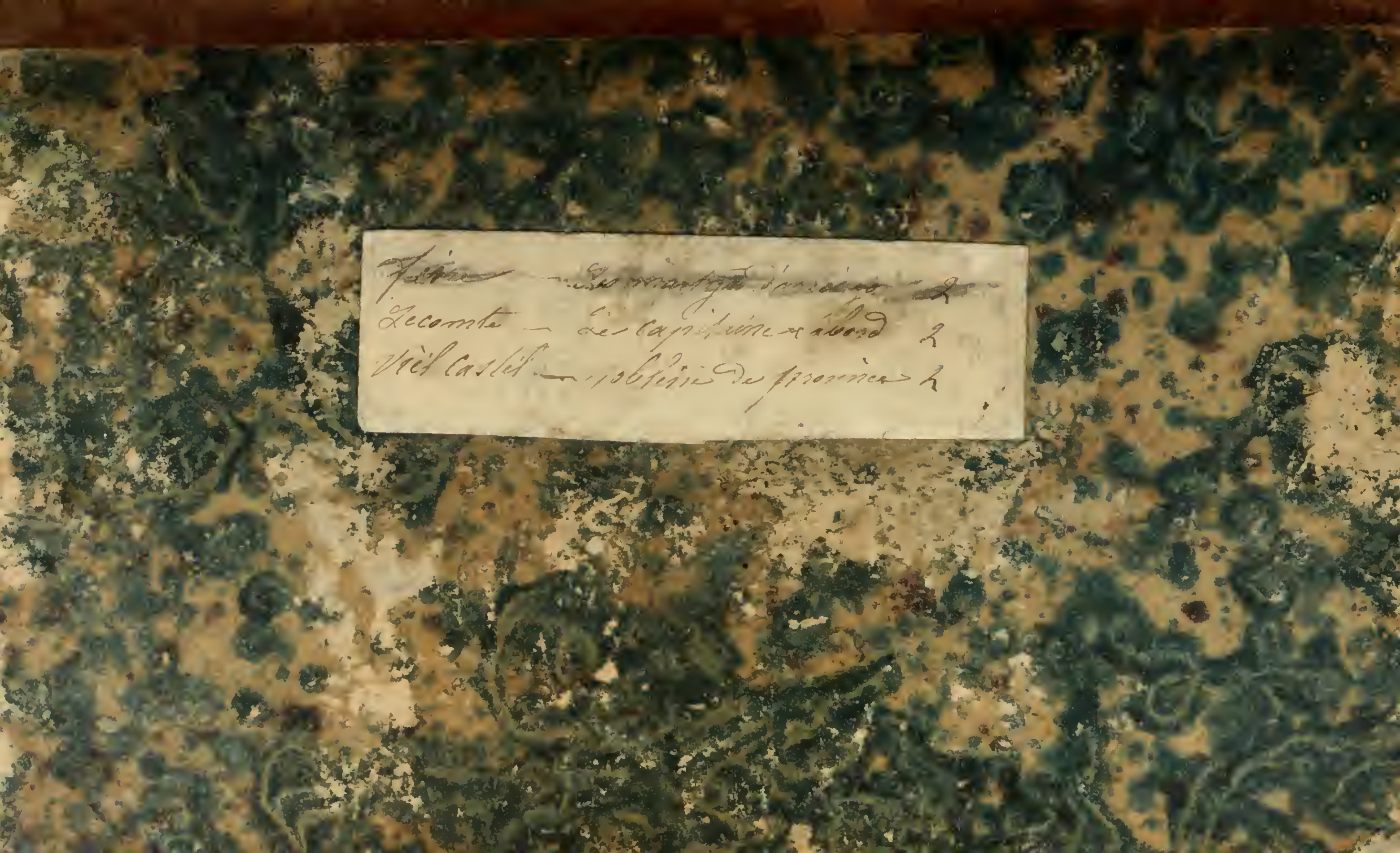


Lecomte — Le capitaine ... 2
Viel Castel — Noblesse de province 2

1566. tra pas le silence et l'oubli de toute injure à l'homme qui tient dans ses mains sa vie et sa mort, s'il peut obtenir la vie à cette condition? Où est la femme à qui son mari devroit non pas un trône, mais une fortune ordinaire, et qui pourroit lui pardonner de pareils outrages, et lui rendre son premier amour? Eh! qui, dans le monde entier, peut commander au mépris? L'amour conjugal, la confiance, l'estime et l'amitié seront-ils dus au vice et à l'inhumanité? Darnley étoit-il en droit de les exiger après le meurtre de Rizzio? Cependant Marie, loin de le charger dans la relation d'un crime récent, ne forme contre lui aucune plainte; à peine elle le montre comme un homme foible, entraîné par de perfides conseils; et lorsqu'elle rapporte qu'elle se plaignit à lui, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût consenti à l'attentat de ses sujets, elle dit seulement que, touché de ses pleurs, il consentit à se rendre à Dumbar avec elle (*a*). Dans ces premiers instans où son indi-

(*a*) « Cela étant ainsi arrangé (dit-elle, après que Henri eut fait retirer le prévôt d'Edimbourg), et la garde ayant reçcu ordre de nous servir comme à l'ordinaire, la crainte et la consternation étant restées avec nous, nous parlâmes de notre situation au roi notre mari, lui représentant combien il s'étoit mal conduit, s'il avoit

Livre provenant d'un Cabinet de lecture

Préface ("[illegible]") pp. III-XVIII

[= La Fin de] LA NOBLESSE DE PROVINCE.

BERTRAND
DE KERGOËT.

I.

DEUXIÈME ÉDITION.



p. 49 - [illegible]
p. [illegible]
pp. 127-128 - [illegible]
pp. 131-133 - [illegible]
pp. 142-143 - [illegible]
pp. 153-155 - [illegible] !
p. 212 - l'Imitation [illegible] t. II p. 322)
p. 233-234 - le Culte de Voltaire !

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR DÉJA PUBLIÉS.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN:

GÉRARD DE STOLBERG, 2 vol.
MADAME LA DUCHESSE, 2 vol.
MADEMOISELLE DE VERDUN, 2 vol.

LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ:

CÉCILE DE VAREIL, 2 vol.

LA NOBLESSE DE PROVINCE:

ARTHUR D'AIZAC, 2 vol.
BERTRAND DE KERGOËT, 2 vol.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

LA NOBLESSE DE PROVINCE.

(Bretagne)

BERTRAND DE KERGOËT,

PAR LE COMTE

HORACE DE VIEL CASTEL,

Auteur du Faubourg Saint-Germain,

du Faubourg Saint-Honoré et de la Noblesse de Province.

TOME PREMIER.

DEUXIÈME ÉDITION.

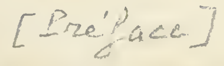


PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÈS, N° 9.

MDCCCXLI.



SIMPLE DISCOURS.

> Il y a des hommes qui ont jeté leur parole sur la place de Grève, en juillet, comme ces chevriers romains qui jouent à *pair ou non* parmi des ruines. Ces hommes n'ont vu, dans la dernière révolution, qu'un coup de dés; pourvu que cette révolution dure assez pour qu'ils puissent tricher la fortune, advienne que pourra! Ils traitent de niais et de sot quiconque ne réduit pas la fortune à des intérêts privés. Je suis un niais et un sot.
>
> CHATEAUBRIAND,
> *Mélanges politiques.*

A Monsieur F. de Champeaux.

Dans une longue préface que je vous adressais, mon cher ami, je me plaisais à m'entretenir longuement avec vous de la noblesse de province, de son avenir et de l'heureuse influence qu'elle pourrait exercer sur les destinées de la France. Je conjurais cette noblesse, pour laquelle j'ai toujours professé une profonde estime, de venir se mêler aux luttes politiques, et de rétablir, par son action conservatrice, la paix et la tranquillité dans le pays.

Mais tandis que l'impression de mon livre

marchait lentement, de graves événements s'accomplissaient, et la situation de la France empirait à ce point, que je ne sais s'il est encore temps, aujourd'hui, pour tous les gens de cœur qui voudraient tenter de la sauver des calamités qui la menacent, de se rallier, de s'entendre, et de venir s'interposer entre la situation qui lui a été faite et les révolutions vers lesquelles elle court.

J'ai donc cru devoir déchirer ma première préface; et, m'adressant peut-être pour la dernière fois à cette noblesse de France, noblesse du faubourg Saint-Germain, ou noblesse de province, à la veille des temps malheureux que je lui ai prédits, je me suis imposé comme dernier devoir de lui dire toute la vérité sur les fautes qu'elle a commises, sur le mal dont elle est coupable; je me suis imposé comme dernier devoir de chercher à réveiller en elle un amour bien-entendu de la patrie et de ses véritables intérêts.

Je ne lui adresserai point de longs discours; je n'entrerai point avec elle et avec vous dans la discussion de principes et de théories qui ne sont plus applicables. Ce dont il faut bien se persuader aujourd'hui, c'est que nous sommes en présence de l'ennemi, que le champ de bataille est prêt, et

que le combat est engagé, pour la lutte décisive, entre la révolution et la royauté.

Je ne veux point ici m'envelopper de vains ménagements : les temps sont arrivés de parler avec toute franchise. Le combat qui s'engage, combat où les principes triompheront, peut-être encore plus que les hommes, est non-seulement, sachez-le bien, royalistes, entre la royauté de Louis-Philippe et la révolution, mais encore entre la royauté de Henri V et la révolution. Si les principes royalistes sont vaincus dans cette lutte, n'importe quels que soient ceux qui les défendent, toutes les royautés en demeureront abaissées.

J'ai promis de dire toute la vérité et de la dire avec une entière franchise. Je la dirai donc, quelles qu'en soient les conséquences pour moi. Je suis habitué depuis quatre ans à voir mes intentions travesties et mes opinions calomniées. Jamais, vous le savez, je ne me suis effrayé du concert de réprobations qui m'environnait; jamais je n'ai rétrogradé et je ne rétrograderai pas aujourd'hui dans la route que je me suis proposé de suivre.

Je dirai donc à la noblesse de France, noblesse

du faubourg Saint-Germain, ou noblesse de province, à ce grand corps de propriétaires si puissant et si capable d'influence par sa position de fortune territoriale :

Vous avez failli à vos devoirs; vous êtes en grande partie coupables de tout le mal qui s'est accompli depuis dix ans. Vous croyez pouvoir vous abstenir des luttes électorales; vous pensez qu'il est permis à un parti de se mettre à l'écart, et d'assister, comme jadis on assistait à un tournoi, aux troubles et aux malheurs de son pays : vous avez tort, et je vous le dis, le cœur navré, vous avez failli; vous êtes coupables.

Vous êtes responsables, vous qui, depuis dix ans, désertez les luttes politiques; vous êtes responsables, qui que vous soyez, quels que soient vos motifs, du mal accompli dans l'ordre moral, des principes faussés, et de l'égarement dans lequel les peuples ont été jetés.

Vous êtes responsables de ces clameurs révolutionnaires, dont le bruit n'a peut-être pas encore eu la puissance de vous réveiller; vous êtes responsables de ces marseillaises chantées dans les rues de nos cités, et de ces émeutes qui tant de fois ont ensanglanté nos places publiques.

En vérité, je vous le dis, vous êtes responsables de tout cela. Vous portez votre part de culpabilité de toutes ces fautes; vous êtes coupables comme parti; vous êtes coupables comme citoyens.

Comptez combien depuis dix ans vous avez laissé établir comme des vérités, de faux principes que vous n'aurez jamais la puissance de détruire, quelles que soient les chances heureuses que l'avenir vous réserve!

Votre absence des colléges électoraux donne le pouvoir à toutes ces minorités qui n'attendaient que votre silence pour se substituer à votre majorité; les destinées de la France, abandonnées par vous, sont ballottées, depuis dix ans, *des doctrinaires à la gauche*, et *de la gauche* à je ne sais quel assemblage, quelle réunion d'hommes aux insaisissables principes, qui n'osent rien détruire, il est vrai, mais qui ne conservent rien. Toutes les années écoulées depuis dix ans se sont passées en misérables disputes de tribune, en discussions personnelles, en tiraillements du pouvoir; nos Chambres ressemblent à une vaste maison de jeu, où des joueurs se disputent l'enjeu exposé sur le tapis!.... et cet enjeu est la fortune de la France, ses destinées, son avenir.

Cependant l'émeute a souvent grondé dans les rues; les peuples désapprennent l'obéissance aux lois, et des tribunes législatives tombent de temps en temps d'imprudentes paroles qui faussent ses principes moraux, ses principes politiques.

Ainsi, ne cesse-t-on de lui répéter que le peuple (et Dieu sait ce que l'on entend par cette qualification de peuple) est souverain, c'est-à-dire au-dessus des lois, au-dessus de la constitution, au-dessus de tout pouvoir légal.

Et les conservateurs royalistes ne voient point le danger d'une telle doctrine prêchée à des hommes travaillés par l'insurrection; et ils se tiennent dans leurs terres, et ils laissent les colléges électoraux veufs de leur influence.

Une fois le peuple établi souverain, il a bien fallu abaisser le pouvoir royal. Alors du haut de la tribune est descendue cette autre maxime, aussi étrange qu'injurieuse :

Le roi règne et ne gouverne pas.

C'est-à-dire la royauté n'est plus qu'une sorte de mannequin affublé de plus ou moins d'orne-

ments, plus ou moins doré sur toutes les coutures, et près d'elle doit trôner nécessairement :

Un roi qui gouverne sans régner.

Un roi que chaque parti enverra à son tour pour tenir le sceptre de celui qui n'a d'autre charge que de porter une vaine couronne. Le roi qui règne place son effigie sur les monnaies. Le roi qui gouverne fait marcher les armées, contracte des alliances et dispose du sang et de la fortune de la France.

Les royalistes ne se sont point prononcés contre une telle maxime, qui n'est inscrite dans aucun code, que notre constitution n'a pas gravée dans ses articles, et que notre forme de gouvernement elle-même repousse, puisque le faisceau de la puissance se compose, en France, de trois pouvoirs. Les royalistes, je le dis encore, ont tort; car avant de songer à la conservation de droits personnels, ils doivent songer à la conservation de leurs principes politiques, qui, une fois détruits, se rétablissent difficilement.

Dix ans se sont passés dans des luttes de minorités ambitieuses, au milieu d'empiétements révolutionnaires, non-seulement sur l'autorité royale,

mais encore sur les principes politiques de notre état constitutionnel. Dix ans se sont passés pendant lesquels, faut-il le dire, quelques hommes du parti conservateur, quelques royalistes abusés par leurs rêveries d'avenir, ont vécu dans l'espoir d'une révolution, et beaucoup d'autres sans la craindre.

Mais de tous ces royalistes abusés, il n'en est pas un dans la pensée duquel il soit jamais entré de prévoir l'abaissement de la France; il n'en est pas un qui n'eût songé faire une insulte à ses ennemis, en lui supposant la faiblesse ou l'impéritie qui découronne les nations les plus glorieusement couronnées.

Et cependant, quand la révolution de 1830 amena ses hommes au pouvoir, quand elle se saisit du sceptre de la France, dans quelle situation trouva-t-elle le pays qu'elle venait gouverner?

Malgré l'Angleterre, la restauration avait fait la conquête d'Alger.

Malgré l'Autriche et l'Angleterre, elle avait replacé sur le trône d'Espagne Ferdinand VII, et avait combattu la révolution depuis la Bidassoa jusqu'à Cadix.

Enfin, avec l'Angleterre et la Russie, la France,

conduite par la restauration, avait délivré la Grèce, l'avait affranchie du joug des Turcs, et l'avait élevée au rang des nations.

Voilà quelle a été la part glorieuse de la France dans le mouvement européen, pendant la période de la restauration.

Les royalistes alors se présentaient aux colléges électoraux; ils siégeaient aux Chambres et dans les conseils royaux; et je leur rends toute la part d'honneur à laquelle ils ont droit pour ces actes d'une politique grande et généreuse.

Depuis 1830, ils ont abandonné les luttes électorales. Vingt conservateurs véritables siégent à la Chambre des députés, et sont réduits à de simples protestations, à d'impuissantes oppositions, en présence du mal qui s'accomplit. Cependant, les principes révolutionnaires se propagent, peu à peu ils gagnent du terrain, et les hommes qui en sont l'expression vivante s'élèvent d'un degré de plus vers le pouvoir.

De quel œil les royalistes regardent-ils tant de décadence, tant de misères? ils n'y aperçoivent qu'une suite inévitable du grand mouvement de 1830, qu'une conséquence fatale de la révolution accomplie. Et ils se disent : Attendons; les ré-

volutions engendrent les révolutions et les terminent.

Mais un jour, après une de ces crises orageuses, après une coalition où l'on a vu figurer parmi toutes les minorités réunies, pour former un semblant de majorité, les vingt voix royalistes de la Chambre, la France s'est penchée de nouveau sur l'abîme des révolutions, qui, faut-il le dire, n'a jamais été bien fermé.

De cette inconcevable coalition, entre les révolutionnaires, les doctrinaires et les vingt voix royalistes de la Chambre des députés, nous avons vu sortir un plus inconcevable ministère, où toutes les opinions coalisées se trouvaient représentées, à l'exception de l'opinion royaliste. Ce ministère s'appuyait sur la fraction de gauche de la Chambre; il lui empruntait l'énergie de son langage, l'irréflexion de sa politique, les provocations de ses journaux; il lui empruntait son éloquence imprudente; et comme moyen extrême, en l'absence des Chambres, il n'a pas craint de faire appel aux masses du peuple; de l'inviter à poser son épée dans la balance des destinées de l'empire, pour entraîner par ce mouvement, criminellement révolutionnaire, l'adhésion des Chambres à sa politique.

Ce ministère nous avait placés seuls, sans alliances, en face de l'Europe ennemie; il avait dit hautement que la France avait reçu une insulte, pour la réparation de laquelle il fallait recourir aux armes: il préparait nos armées, nos flottes, menaçait les peuples voisins d'une guerre de propagande; puis, quand il eut fait tout cela, il donna sa démission.

Il donna sa démission, après avoir retiré même l'appui de notre flotte à un allié qu'il avait compromis, qu'il avait peut-être perdu. Il donna donc sa démission, et planta sa bannière au sein d'une opposition hostile; et là, sous le prétexte de défendre sa politique et ses actes, il a offert au monde le plus cruel et le plus déplorable spectacle.

Une lutte s'est engagée dans le sein du parlement, et dans cette lutte toute la politique, toute la faiblesse, tous les secrets rouages du gouvernement de la France ont été mis à découvert; trois générations de ministères se sont attaquées et se sont défendues en produisant leurs notes les plus confidentielles, en livrant au monde étonné leurs conversations et leurs correspondances les plus intimes avec leurs ambassadeurs, au milieu de cla-

meurs confuses, dont les unes demandaient la paix, et les autres imploraient la guerre.

Cette lutte sans dignité a causé un grand mal, un mal profond : elle a produit en France une agitation et une irritation nouvelle; au dehors, elle a fait connaître nos divisions et la faiblesse de nos volontés.

Cette lutte où la discussion politique est descendue jusqu'à la personnalité, dessine, avec l'attitude de chaque parti, ses espérances secrètes et l'ambition des chefs qui les conduisent ; elle a eu ce triste avantage d'être comme un dernier avertissement au moment du danger.

Ainsi on a entendu un homme dont l'ambition est accusée de bien hautes prétentions s'écrier : « Je suis révolutionnaire; mais révolutionnaire honnête.»

Que faut-il deviner dans cette qualification d'honnête révolutionnaire? faut-il comprendre que celui qui s'en est glorifié approuve les révolutions qui seront assez amies d'un certain ordre et de certaines idées gouvernementales pour le placer à leur tête, les révolutions qui s'arrêteront au point de sa dictature?

Mais les révolutions ne s'arrêtent pas, tout frein leur est obstacle, l'ordre n'est pas de leur nature et les idées gouvernementales les tuent. Mais les révolutions s'éteignent dans le sang et les misères; elles peuvent commencer par la gloire, elles finissent par la honte. Rome produisit d'abord de glorieux Césars; mais après ces Césars, les rhéteurs, les tribuns, et enfin les gardes prétoriennes et l'armée absorbèrent entre leurs mains les pouvoirs du peuple et du sénat, et Rome commença ces interminables révolutions que les barbares précipitèrent et qui ne prirent fin qu'avec l'empire lui-même.

Rome avait amassé plus de grandeurs et de gloire, Rome avait été plus couverte de lauriers que la France, cette glorieuse nation; et Rome, jalouse de son indépendance, Rome, jalouse de sa liberté, connut les barbares dans ses murs; Rome, si fière de ses citoyens, eut des barbares pour maîtres. Et ces temps néfastes, ces temps honteux, où Rome dégradait en sa personne tout ce que la majesté humaine a de plus grand, furent les temps des rhéteurs, des discordes intestines, des prétendants à l'empire et des élections impériales remises à la puissance des légions.

Le peuple romain se dégradait en dégradant la

majesté impériale, il courait à sa propre ruine en éteignant les rayons du nimbe de ses empereurs. Le peuple romain devenait le plus vil des peuples, lorsqu'à la voix d'un orateur du forum ou d'une femme impudique il revêtait de la pourpre un prêtre du Soleil, pauvre jeune Assyrien, abruti par les plus infâmes débauches, ou un Goth devenu citoyen par ordre de Caracalla.

Rome en fut réduite à soudoyer les barbares qu'elle ne pouvait plus combattre, puis à fuir l'Italie pour leur échapper, et à périr enfin sous leurs coups, aux lieux où vont peut-être se décider les destinées du monde moderne.

Je sais bien, mon cher ami, que l'expérience du passé n'a jamais éclairé d'aucune lumière la marche du présent; cependant, il faut le dire, il faut le répéter à tous ceux qui commettent les fautes, qui peuvent nous précipiter dans les voies suivies par les peuples disparus du monde politique.

Rome a péri en rêvant la gloire et la liberté; elle est tombée là où tombe aujourd'hui l'empire Ottoman; elle s'est éteinte dans le sang et la barbarie.

Ce qu'il faut dire à la noblesse de France, et surtout à la noblesse de province, ce qu'il faut qu'elle sache :

C'est que les destinées de la France sont entre ses mains ; qu'elle peut apaiser, par son intervention, les fièvres ardentes qui dévorent le pays ; qu'elle a commis une faute immense en s'éloignant des scrutins électoraux, en s'isolant de toute action gouvernementale.

Ce qu'il faut lui dire : C'est que peu à peu elle abdique ses titres de noblesse en abandonnant l'épée du militaire, ou la toge du magistrat, aux partis qui se partagent ses dépouilles ; en se constituant corps agriculteur ; en se vouant à l'état de fermier, en s'employant *seulement* à la culture des terres.

Probablement nous verrons avant peu de nouvelles élections ; le gouvernement en appellera, encore une fois, de sa politique aux électeurs ; le moment sera décisif : les fautes passées peuvent être réparées, mais il faut être prêt ; il faut s'entendre ; il faut que pas un soldat de cette armée politique, de ce jury suprême, ne reste en arrière ; il faut que celui qui manquera à l'appel, à la lutte, soit noté de lâcheté, comme un soldat déserteur

du champ de bataille. Car c'est la France, la France, entendez-le bien, que vous serez appelés à sauver ou à perdre.

Maintenant, mon cher ami, je vous dis adieu, ainsi qu'à mes lecteurs; je ne sais en quoi ma préface se rapporte à mon livre, mais vous n'ignorez pas que c'est pour moi une habitude de dire à mon auditoire ce que je pense de sa position et de sa conduite, sans m'embarrasser de ce que l'on pourra penser de mes prétentions.

Adieu donc; j'ai parlé avec une franchise imprudente; vous me blâmerez encore, je me résigne à être grondé par vous, pourvu que vous ne me retiriez pas votre amitié.

Comte Horace de Viel-Castel.

Château de Lacousse,
Décembre 1840.

LE VOYAGEUR.

Aucune chose au monde et plus noble et plus belle,
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle.

MOLIÈRE.

BERTRAND DE KERGOËT.

I.

Presque à l'extrémité du cap Finistère et sur une pointe de rocher qui s'avance au-dessus des côtes escarpées de cette partie de la Bretagne, les curieux amateurs de l'architecture du moyen âge vont visiter les ruines d'un château que ses fenêtres ornées de sculptures assez finement taillées dans la pierre, ses tours recouvertes de toits pointus et l'ogive de ses portes font reconnaître

comme une œuvre du commencement du xv[e] siècle. Cette demeure féodale eut jadis une grande importance militaire, pendant les guerres dont la Bretagne fut déchirée à plusieurs reprises avant sa réunion à la couronne de France, par le mariage d'Anne la bonne duchesse et la dernière héritière de ce pays, avec le roi Louis XII.

La famille à laquelle le château dont il vient d'être question appartenait est entièrement éteinte, disent les sauvages habitants de ce coin reculé du Finistère. « Le dernier des Kergoët a disparu dans » la nuit de la grande tempête de 1834, et pro» bablement il a été submergé avec la barque, » dans laquelle il aimait à s'aventurer par les plus » gros temps, au milieu de nos récifs dange» reux ».

Si vous demandez aux Finistériens, ce qu'étaient les Kergoët, ils vous regarderont d'un air de surprise et de défiance, reprendront leur bâton de combat, espèce de casse-tête dont l'extrémité est taillée dans la partie la plus dure de la racine d'un jeune arbre, et s'éloigneront sans vous saluer.

Adresser cette question depuis Tréguier jusqu'à la pointe d'Ouessant, serait vouloir se préparer un mauvais accueil et se faire déclarer *Français* d'une manière irrémissible. Cependant les *recteurs* des misérables petits villages que l'on rencontre perdus sur les côtes du Finistère, et plus particulièrement en remontant vers la pointe d'Ouessant, pourront satisfaire votre curiosité, et tout en s'étonnant de votre ignorance, ils vous raconteront que les Kergoët sont une race de vieux Bretons illustre dans les annales du duché, qu'ils ont eu plusieurs alliances avec les ducs de Bretagne, mais qu'ils n'ont jamais voulu devenir Français, quand leur pays fut réuni à la France, ce qui les a peu à peu mis en oubli, ainsi que la plus grande partie de la noblesse bretonne, qui préféra conserver son importance seigneuriale et garder la douce quiétude de sa vie patriarcale, plutôt que de venir végéter d'une manière piètrement splendide dans les salons du château de Versailles. Les Kergoët étaient de ces gentilshommes qui n'avaient jamais sollicité, et par conséquent jamais obtenu ni faveurs ni services. Jadis ils siégeaient aux états de Bretagne, où presque toujours ils se si-

gnalaient par une hardie et fière opposition à toutes les mesures qui ne leur semblaient pas inspirées par le désir du bien-être de leur province; on les avait surnommés les avocats de la vieille Bretagne.

Vers la fin de l'automne de 1834, un voyageur pédestre sortait de la petite ville de Saint-Pol, et cheminait lentement comme un homme fatigué d'une longue route, portant son bagage enfermé dans un havresac sur ses épaules; au-dessus de ce havre-sac étaient attachés un parapluie de voyage, ainsi que le piquet destiné à le fixer en terre et le siége en forme de canne, signe distinctif des artistes explorateurs et des amateurs de paysage; un carton contenant des croquis et une boîte en sapin complétaient son attirail de peintre et lui assignaient une physionomie toute particulière, qui attirait sur lui les regards curieux des paysans qu'il rencontrait sur son chemin. Le ciel était couvert de nuages d'un gris décoloré, et le vent qui soufflait avec violence les chassait en les acculant vers l'horizon, où se découvraient au loin les flots agités de l'Océan. Le jour était triste et sombre, et depuis plus d'une heure, aucune habitation, aucune cabane ne se montrait au milieu

des bruyères incultes dont le sol est parsemé; quelques rochers, à fleur de terre, soulevaient, d'espace en espace, leur tête grisâtre, et semblaient les tombes négligées d'un cimetière depuis longtemps abandonné.

La nuit arrivait peu à peu, et le vent qui avait soufflé toute la matinée, ne paraissait devoir s'apaiser que pour permettre aux nuages de se dégager des torrents de pluie qu'ils portaient en leurs flancs humides; des hirondelles de mer rasaient, dans leur vol, les grèves qui se distinguaient à peu de distance et poussaient en signe de tempête des cris plaintifs que le vent apportait à l'oreille du voyageur découragé.

Parbleu ! disait-il, il faut avouer que j'ai bien choisi mon temps pour venir visiter les côtes du Finistère. Je ne crois pas qu'il soit possible de voir un jour plus maussade, du vent... et quel vent... toute la journée !... puis de la pluie, si les pronostics célestes, que j'étudie avec crainte depuis une demi-heure, ne me trompent pas. Je suis las du pittoresque de ma tournée artistique; et si toutes mes fatigues ne me valent pas une médaille d'or à

la prochaine exposition, c'est à mettre dans les petites affiches, au plus offrant et dernier enchérisseur, mon métier de paysagiste. *Ventre saint-gris*, comme aurait dit le roi de bronze du Pont-Neuf, le peintre d'histoire est un vrai Sardanapale en comparaison de nous autres peintres de la belle nature. Ses voyages se font dans des livres, et ses modèles lui coûtent quarante sous par heure; il n'attrape point de coups de soleil ni de rhumes de cerveau à courir la campagne; et s'il la bat quelquefois, du moins est-ce au coin de son feu.

Le soleil s'était couché et ses derniers rayons, que l'on n'avait point aperçus de toute la journée coloraient, de leurs derniers efforts, une légère bande pourprée, qui séparait, pour quelques instants, l'obscurité de la mer, et l'obscurité des cieux.

Diable!.. Diable!.. s'écria l'artiste découragé, le bon Dieu va me priver avant dix minutes de la grande chandelle qu'il a bien voulu nous accorder dans sa bonté, et l'administration municipale du Finistère, ne ressemble point à l'administration municipale de la bonne ville de Paris, elle ne fait

point allumer de réverbères pour la commodité des flâneurs et des voyageurs... Mais je distingue quelque chose qui se meut dans le lointain; pourvu que ce ne soit pas un de ces enragés Bretons, qui ignorent le français... Eh! non, c'est une voile sur mer... Bien du plaisir... ils doivent être joliment secoués les passagers de ce charmant petit vaïsseau; sans compter que la côte n'est pas bonne, et que demain matin il pourrait bien se faire qu'ils servissent de déjeuner aux poissons... J'aime encore mieux être mouillé sur terre que d'être mouillé comme ils le seront sans doute avant peu d'heures. Il n'est rien de si bon que le plancher des vaches, disait notre brigadier Duportail, et ma foi il avait raison.

Le voyageur attardé en était là de ses réflexions et de ses exclamations, quand tout à coup, en remontant un des plis de terrain dont était sillonnée la vaste lande qu'il parcourait; il se trouva en présence d'un cavalier cheminant au trot d'un de ces petits chevaux bretons, dont la construction et l'allure rappellent ces *doubles poneys* que la mode a importés à Paris depuis quelques

années. L'homme qui montait ce *poney* breton était entièrement vêtu de noir, ses jambes seules étaient recouvertes de drap d'une couleur brune plus claire, taillé en forme de grandes guêtres, rattachées au-dessus du genou et maintenues par une courroie. Le peintre de paysage pensa, non sans quelque raison, que ce cavalier pourrait bien être le recteur d'un village voisin, et qu'en sa qualité d'ecclésiastique, s'il ne savait pas le français, il entendrait le latin, malgré les barbarismes dont il pourrait être assaisonné; il se recueillit donc quelque temps en s'arrêtant devant le cheval qui de son côté s'arrêta; et cherchant à rassembler les débris épars de sa science de collége :

Reverendissime pater... quo... sum? prononça-t-il enfin, non sans effort.

Le cavalier se prit à sourire doucement, puis d'une voix pleine de bonté : « Mon cher enfant, répondit-il, vous pouvez parler le français, nous ne sommes ni en Pologne, ni en Hongrie. Vous me demandez où vous êtes; mais je pense que vous n'ignorez pas que vous vous trouvez en Bretagne, dans la pointe de terre que l'on

nomme le Finistère, et que vous suivez le chemin non tracé de Saint-Pol au promontoire d'Ouessant.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, reprit le peintre de paysage, puis il ajouta : pourriez-vous m'apprendre si je suis encore bien loin du château de Kergoët?

A cette demande, le cavalier parut surpris et embarrassé... — Le château de Kergoët... murmura-t-il; vous vous rendez au château de Kergoët; puis-je vous demander si vous en connaissez le propriétaire?

— Demandez, demandez, mon révérend père; car je suppose que vous êtes curé de quelque commune voisine?

— Oui monsieur, je suis recteur d'un petit bourg situé à deux lieues d'ici, et je vous offrirai de vous donner l'hospitalité, si, comme je le suppose, votre intention est d'aller la solliciter au château de Kergoët; car ce pauvre château est bien ruiné et bien désert aujourd'hui, et c'est à peine s'il y reste une seule chambre logeable.

— Je vous remercie, monsieur le curé ou monsieur le recteur... c'est ainsi qu'on vous nomme dans cette province, n'est-ce pas?

Le recteur fit un signe affirmatif.

— Je vous remercie sincèrement de votre obligeance; mais je veux arriver ce soir au château de Kergoët, et quant au mauvais gîte que vous m'annoncez, au délabrement de ce vieux château, je m'effraye peu de misères pareilles; un militaire sait coucher *sur la dure*, dans les ruines et même en plein air.

— Monsieur est militaire? demanda le recteur d'un air de crainte et dissimulant à peine son agitation.

— J'ai été, monsieur le recteur, j'ai été militaire et je ne le suis plus : *les glorieuses* m'ont dégalonné. J'étais officier de *l'ex-garde*, j'ai été garde du corps, et s'il faut tout vous dire, le régime actuel ne me va pas; je me suis battu contre *les héros parisiens de la grande semaine*; maintenant je suis peintre de paysage; tout cela vous rassure-t-il? car je vois que ma qualité de mili-

taire vous a effrayé; vous n'avez devant vous, ni un gendarme déguisé, ni un émissaire des *rouges*.

— Je vous crois, je vous crois, monsieur, balbutia le recteur; mais qu'allez-vous chercher au château de Kergoët?

— Eh! mon Dieu, pas grand chose, quelques ruines à dessiner; puis je désire savoir si le propriétaire de ces ruines n'est point un certain Bertrand Kergoët avec lequel j'ai été en pension à Rennes?

— Vous avez été en pension à Rennes, monsieur? en quelle année vous trouviez-vous au collége de Rennes?

— Mais pendant les années 1808, 1809, 1810, et même pendant le premier mois de 1811.

— Vous souvenez-vous de votre proviseur? reprit le recteur d'un certain air d'agitation contenue.

— Si je me rappelle mon proviseur? j'aurais plutôt oublié la première leçon de la théorie du fantassin; oui, monsieur le recteur, je me rap-

pelle le père Merik, ce bon père Merik, que nous aimions tous, et que nous faisions tous enrager cependant.

—Le reconnaîtriez-vous, mon enfant? demanda le recteur d'une voix tremblante d'émotion.

— Sans doute... sans doute... oh! je n'ai jamais oublié le père Merik, et les soins paternels qu'il me prodigua quand je me cassai la jambe en escaladant les murs de notre collége, pour aller chercher ma balle qui était tombée dans la rue; c'était en 1810, le 17 février.

—Vous ne m'avez pourtant pas reconnu, Théodore de Vitré... mon pauvre enfant! » bégaya le vieux prêtre en ne retenant plus ses larmes.

Théodore de Vitré, car ainsi se nommait le peintre voyageur, s'élança vers le cavalier qui venait de prononcer son nom, en saisissant ses mains qu'il tint fortement serrées dans les siennes.

Est-il possible que ce soit vous, père Merik, vous recteur d'une malheureuse bourgade bretonne, voyageant la nuit à cheval et par un temps pareil? Et comment vouliez-vous que je vous

reconnusse par une obscurité comme celle qui nous enveloppe, et ne m'attendant pas plus à vous rencontrer qu'à me trouver nez à nez avec l'hospodar de Valachie?... Mais c'est vous... père Merik... oui, c'est bien vous!... maintenant je rends graces à Dieu de l'idée qui m'est venue de visiter ce pays perdu... Je ne vous ai jamais oublié, père Merik... oh! jamais... allons, voyons, embrassez-moi comme vous aviez coutume de m'embrasser quand je revenais de vacances, et dites-moi encore : avons-nous été bien sage et bien studieux, Théodore?

Le père Merik et Théodore de Vitré s'embrassèrent cordialement, et pendant quelques minutes ils se livrèrent aux souvenirs des années passées dans le collége de Rennes. Tous deux trouvaient un charme inexprimable à se raconter ce qu'ils savaient également l'un et l'autre; tous deux se sondaient mutuellement pour découvrir laquelle de leurs mémoires se rencontrerait en défaut, car, en amitié, la mémoire du passé est la preuve d'une affection loyalement gardée; ils ne songeaient plus ni au lieu où ils se trouvaient, ni à la nuit pro-

fonde, ni à la pluie qui commençait à tomber sans interruption. Le père Merik était descendu de cheval, et Théodore de Vitré et lui, se tenant par la main, revenaient sur les années écoulées, comme le soir d'un beau jour on reprend lentement le sentier fleuri que l'on suivit le matin; et l'on s'arrête à chaque pas pour jeter un coup d'œil en arrière, pour cueillir les fleurs des buissons, et pour écouter les bruits mystérieux des bois qui d'échos en échos arrivent jusqu'à vos oreilles en musique harmonieuse.

Pourquoi avez-vous quitté le collége de Rennes, mon bon père Merik, vous si ami de la science, vous si adonné à l'étude, si chéri de vos élèves?

— Hélas! mon cher Théodore, je me fesais vieux, les soins qu'exigeait le collége me fatiguaient beaucoup, et le rectorat que j'occupe maintenant étant venu à vaquer, je le sollicitai et je l'obtins comme une retraite; il me rapprochait de celui de mes anciens élèves qu'avec vous j'avais le plus aimé; le château de Bertrand de Kergoët n'est qu'à deux petites lieues de mon rectorat.

— Ainsi donc, c'est bien Bertrand de Kergoët qui est le propriétaire du château vers lequel je dirigeais mes pas? demanda Théodore de Vitré.

— Oui mon enfant, répondit le père Merik en baissant la voix, et en regardant autour de lui d'un air d'inquiétude, pour s'assurer si personne n'avait pu les entendre.

— Qu'avez-vous, père Merik? pourquoi cet air de mystère en parlant de Bertrand de Kergoët? lui serait-il advenu quelque chose de fâcheux? aurait-il pris part à la dernière insurrection de la Vendée?

Le prêtre, serra la main du paysagiste, pour toute réponse.

— Eh bien! il n'y a pas de mal à cela, reprit Théodore de Vitré, il s'est conduit en brave et loyal garçon; il a suivi la voix de sa conscience; il a combattu pour sa conviction; mais je suppose qu'aujourd'hui il est décrété de prise de corps, et poursuivi, chassé, traqué comme un renard.

— Hélas! oui, mon pauvre Théodore.

— Et vous le cachez, vous, mon bon père! et vous veillez autour de sa retraite comme une mère auprès du berceau de son enfant! c'est cette cause qui vous fait ainsi trotter à travers champ, par une nuit telle que celle-ci?

— Oui... oui, mon cher élève, nous cachons ce malheureux Bertrand; depuis quinze jours nous attendons une occasion et un vent favorables pour le faire embarquer. Un petit brick croise depuis ce matin devant la côte; mais le vent est si mauvais que nous avons été forcés de remettre notre embarquement à la nuit prochaine.

— J'arrive alors bien à propos, pour voir cet excellent Bertrand avant son départ; vous vous souvenez, père Merik, combien nous étions liés au collége; nous nous aimions comme deux frères: depuis cette époque nous ne nous sommes pas vus, mais notre amitié est de celles que le temps n'affaiblit pas. Quel bon garçon que ce cher Bertrand! sa gaieté sérieuse avait quelque chose de si calme et de si doux; ses grands yeux bleus se montraient toujours si étonnés quand on parlait devant lui de quelque mauvais tour dont

un de ses camarades avait été victime..... Allons, père Merik, remontez à cheval et guidez-moi, car voilà la pluie qui commence à se faire sentir, et je suis d'avis que nous serons aussi bien, si ce n'est mieux, près de Bertrand dans sa cachette, qu'au milieu de cette bruyère.

Le père Merik remonta sur son cheval, Théodore de Vitré déplia un petit manteau de toile cirée, et se tenant d'une main à l'arçon de la selle de son vieux proviseur, il continua tout en marchant la conversation qu'il avait commencée.

— Est-ce toujours un beau et frais garçon aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la tournure noble et élégante ?

— Vous le trouverez bien changé, mon enfant ; il a vieilli en quelques années d'une manière extraordinaire, son front est presque dégarni de cheveux. Ses yeux ont pris une expression de tristesse amère, qui me fait mal à voir, ce n'est plus le même homme depuis quatre ans ; il reste maintenant des journées entières sans parler, et quand on lui adresse la parole, souvent il n'entend pas et passe des heures bien longues, les yeux fixés

sur la mer qui vient battre les pieds de son château. Quand l'insurrection commença en Vendée, quand *Madame* appela à elle les gentilshommes bretons, il sembla reprendre un peu de vie et d'animation. Les préparatifs de son départ eurent le pouvoir de le tirer de l'apathie dans laquelle il était plongé; mais il est revenu il y a un mois, plus triste encore qu'avant son départ. Blessé, poursuivi par la police et par la gendarmerie, et cependant ne prenant nul souci ni de sa blessure, ni des poursuites dont il était l'objet, il a fallu que nous vinssions à son secours, comme on viendrait au secours d'un enfant, et encore voulait-il s'opposer aux soins que nous donnions à sa personne et aux précautions que nous prenions pour sa sûreté. Sans doute un grand chagrin a bouleversé son existence; depuis plus de quatre ans son cœur ne s'est point ouvert à moi.

— Et vous n'avez pas soupçonné la cause de ce découragement profond?

— Nullement. Vous allez le voir, peut-être vous confiera-t-il le sujet de sa tristesse; mais nous

voici bientôt à Kergoët, taisons-nous et avançons rapidement.

A ce moment un paysan se leva du fond d'une espèce de fossé qui bordait un étroit sentier que suivaient Théodore de Vitré et le père Merik, et s'approchant de ce dernier, il échangea avec lui quelques paroles à voix basse, dans un langage que Théodore ne comprit pas.

— Tout va bien, le pays est tranquille, aucune figure inquiétante pour la sûreté de Bertrand ne s'y est montrée ce soir; vous voyez, mon cher Théodore, que nous nous entourons de beaucoup de précautions, et cependant, il y a trois jours, nous avons cru être surpris.

— Ne craignez vous pas, mon digne proviseur, de passer pour un conspirateur, si l'on vient à découvrir les soins que vous prenez pour faire échapper Kergoët aux poursuites de messieurs de la police?

— Craindre? mon cher garçon; Kergoët n'est-il pas comme mon fils? et puis après la bataille, ne devons-nous pas, nous autres ministres de paix,

nos soins à tous les blessés, à tous les êtres souffrants? D'ailleurs, que peut-on me faire? m'emprisonner? je l'ai déjà été en 93, et c'était un temps plus mauvais que celui-ci; me priver de mon pauvre rectorat? je trouverai toujours bien un coin où reposer ma vieille tête; et quand je mourrai, on me donnera, n'importe où la volonté de Dieu m'aura conduit pour y mourir, six pieds de terre pour être enterré. J'accomplis un devoir; Bertrand m'a été recommandé par son père à son lit de mort, et je ne connais pas de puissance au monde qui me le fasse abandonner.

— Si vous étiez jamais inquiété, destitué ou tourmenté, vous viendriez me trouver, n'est-ce pas, père Merik? vous viendriez vivre près de moi. J'ai un petit château à la porte de Nantes, où votre logement sera toujours prêt; ce n'est qu'une sorte de ferme, mais n'importe, vous y serez le bienvenu.

— Oui, oui, mon enfant.....; oui, je n'oublierai pas l'hospitalité que vous m'offrez, et peut-être la réclamerai-je un jour.

Nous voici au château de Kergoët; commencez-vous à l'apercevoir derrière cette butte qui est à votre gauche ?

— Oui, sans doute, je l'aperçois; mais savez-vous que c'est magnifique ? Comment donc, une, deux..., trois et quatre tours, sans compter une sorte de donjon, et d'un côté la mer pour fossé... La situation est admirable et très-romantique, comme nous autres *jeunes Frances* nous disons aujourd'hui ; seulement je voudrais distinguer une lumière qui nous annonçât qu'il y a quelqu'un pour nous recevoir ; je voudrais voir fumer les cheminées, pour me réjouir l'estomac, car j'ai grand appétit.

— Je voudrais également voir les fenêtres éclairées joyeusement, et les cheminées fumer du feu de vingt rôtissoires; mais nous sommes misérables et proscrits, mon cher enfant, et depuis bien des années la tristesse et la désolation se tiennent assises sur le seuil de ce château; hélas ! il en est ainsi dans beaucoup d'habitations de notre malheureux pays.

Ne nous dirigeons pas du côté de la grande porte, personne ne nous répondrait; allons frapper à une petite poterne à moitié cachée par des décombres, et nous serons sûrs d'être admis.

Les deux voyageurs tournèrent un des angles du château de Kergoët, et après avoir franchi un vieux fossé ruiné et à moitié comblé, ils arrivèrent enfin à une poterne basse et étroite, à laquelle le père Merik heurta d'une façon particulière.

LES DEUX AMIS.

Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne:
Le jour succède au jour et la peine à la peine.
A. DE LAMARTINE.



II.

Un vieux paysan, dont la tête était couverte d'une forêt de longs cheveux argentés par l'âge et par les fatigues, ouvrit aux deux voyageurs ; le père Merik s'entretint quelques instants avec lui à voix basse, puis tous trois s'acheminèrent vers l'intérieur du château, à la lueur d'une chandelle vacillante, qui leur permettait à peine de voir les nombreux détours des corridors par lesquels ils

passaient ; enfin ils arrivèrent à une grande salle voûtée, très-humide, qui jadis avait dû servir de salle d'armes aux châtelains de Kergoët. Plusieurs portes donnaient sur cette vaste pièce ; le vieux paysan en ouvrit une, et le père Merik engagea Théodore de Vitré à entrer dans la chambre qui s'offrait à ses regards.

— Attendez-moi ici, mon cher enfant ; je vais prévenir Bertrand de votre arrivée, et je vous rejoins sous peu d'instants ; nous allons vous laisser de la lumière, afin que vous ne pensiez point être relégué dans quelque obscure prison ; débarrassez-vous de votre bagage de voyageur, et si vous avez dans votre havre-sac un autre habillement, je vous conseille de le revêtir, car vous êtes mouillé jusqu'aux os, et je ne peux pas vous promettre un bon feu pour vous sécher.

Théodore de Vitré répondit qu'il possédait une blouse fort propre et fort élégante, et qu'il allait s'empresser de la sortir de son porte-manteau pour faire honneur à son hôte. Quant aux délices d'un bon feu, je saurai me priver de leur jouissance, ajouta-t-il : à la guerre comme à la guerre ;

mais j'avouerai que je ne serais pas fâché d'avoir un morceau de pain et un peu de fromage à mettre sous ma dent, car depuis ce matin je n'ai rien mangé et j'ai beaucoup marché.

— On vous donnera du pain et du fromage, mon cher garçon ; ayez seulement de la patience.

Après ces paroles, le père Merik s'éloigna, suivi de son guide, et Théodore de Vitré resta seul dans la grande chambre qui lui avait été abandonnée. Par un sentiment de curiosité bien naturel à un voyageur, il se mit, après avoir déposé sur une vieille table vermoulue le modeste bagage dont il était porteur, à examiner tous les détails de son appartement. Un ancien lit d'une serge grossière, verte et blanche, en occupait le fond; ce lit avait souffert des outrages du temps et de l'incurie de ses propriétaires; de grands rideaux déchirés comme de vieux drapeaux le recouvraient à peine et semblaient, tant ils étaient bizarrement lacérés, destinés à servir de lambrequins au vieil écusson de la famille des Kergoët; un seul matelas et une mauvaise couverture de

laine formaient le mobilier de cette couchette peu attrayante.

Parbleu ! s'écria l'ex-officier de la garde, voilà un matelas qui m'apprendrait à bivouaquer si je ne le savais déjà. Il paraît que mon ami Kergoët soigne peu son ameublement; et quant à la couverture, si l'on peut donner le nom de couverture à ce vénérable morceau d'antiquité, je parierais volontiers ma solde d'un mois, si je la touchais encore, que c'est le manteau de l'un des ancêtres celtes de mon honorable ami..... Mais il me semble que j'aperçois une tapisserie sur la muraille, je ne me trompe *mardieu* pas, une véritable tapisserie flamande, une collection de saints et de saintes... Sans doute je vois en leurs personnes les *pourtraictures* de tous les patrons et protecteurs célestes du Kergoët..... Je suis installé dans l'appartement d'honneur..... Comment donc! je me plaignais..... Voilà deux fauteuils, une commode que nos marchands de bric-à-brac parisiens payeraient fort cher; les poutres du plafond conservent des traces de dorure, et j'ai même la jouissance d'un Kergoët à tous crins, dans cette effroyable pein-

ture qui semble me regarder d'un mauvais œil du haut de son cadre vermoulu..... Pour faire de cette chambre un paradis romantique, il ne faudrait qu'un petit revenant, qu'un embryon de revenant, et je me trouverais le plus fortuné des mortels. La cheminée est superbe, il n'y manque que du feu; c'est égal : étendons devant son foyer désert ma pauvre veste de chasse, elle me saura gré de l'intention, et hâtons-nous de revêtir notre blouse, car, sans doute, nous n'allons pas tarder à paraître devant le seigneur de ces lieux.

En achevant ce monologue, débité lentement et d'un ton de joyeuse humeur, Théodore de Vitré se dépouilla de sa veste de chasse qu'il étendit sur le dos d'un fauteuil, devant l'âtre obscur de la grande cheminée, puis il tira de son havresac une blouse de toile grise, dont il s'affubla avec une sorte de coquetterie.

Bon...., me voilà habillé en vrai Gaulois; ôtons maintenant notre cravatte, ébouriffons nos cheveux et redressons notre moustache..... Si j'avais un miroir, je me mirerais dans son cristal pur ou non pur, et je suis sûr que je me trouverais fort

bien..... Le père Merik ne revient pas ; le souper ne s'annonce point. Disons deux mots à mes cigarres ; je ne connais pas de meilleur moyen pour tromper l'impatience et la faim.

Théodore de Vitré eut bientôt allumé un cigarre, et s'étendant nonchalamment dans le grand fauteuil, que sa veste n'occupait pas, il croisa ses jambes, joignit ses mains et demeura immobile dans l'attitude de la plus profonde méditation, ouvrant seulement de temps en temps ses lèvres pour laisser passer des bouffées de fumée, qui peu à peu, en s'épaississant autour de lui, formèrent comme un nuage au milieu duquel il siégeait en divinité olympique.

Le cigarre que Théodore de Vitré avait allumé n'était pas encore consumé, quand les pas du père Merik se firent entendre dans l'éloignement du corridor ; peu à peu ils se rapprochèrent ; une pente de tapisserie fut soulevée et découvrit une petite porte habilement dissimulée dans les rainures de la boiserie, dont l'officier voyageur n'avait même pas soupçonné l'existence.

— Nous sommes donc, s'écria ce dernier, dans la demeure de quelque enchanteur, ou dans le château d'Anne Radcliff, la vénérable et sombre romancière ? Ici les murailles s'entr'ouvrent comme dans les *Mille et une Nuits*, il suffit de dire : *Sézam, ouvre-toi !*

— Ces enchantements et ces mystères, répondit le vieux prêtre en souriant tristement, ne sont pas rares dans le pays que vous parcourez, mon cher Théodore. Les champs, les arbres, les châteaux et les plus simples chaumières, ont tous leurs cachettes, qu'ont occupées tour à tour le prêtre poursuivi et menacé de mort, le Vendéen, le chouan et le réfractaire. Je les croyais, il y a quelques années, fermées pour toujours, mais elles se sont bien douloureusement rouvertes.

— Je suppose que Bertrand est dans un recoin des murailles de son propre château, enseveli comme un rat, demanda Théodore de Vitré en se levant et en jetant le reste du cigare qu'il tenait entre ses doigts.

— Vous ne vous trompez pas, mon enfant ;

suivez-moi, et nous le trouverons ici près; baissez-vous et tenez le pan de mon habit, car vous pourriez vous briser la tête dans les détours de l'étroit corridor que nous allons parcourir.

Le père Merik et Théodore de Vitré, après avoir soigneusement refermé le panneau de boiserie qui donnait accès dans le couloir où ils s'engageaient, s'acheminèrent dans l'obscurité vers une lueur tremblante, dont les faibles rayons, reflétés par les murailles, leur servaient de guide; enfin, ils arrivèrent à une petite chambre sans fenêtre et sans cheminée, espèce de réduit pareil aux chambres sépulcrales des pyramides d'Égypte; une chaise, une table et un mauvais matelas composaient tout le mobilier de ce refuge, où depuis quarante années tant d'infortunes étaient venues chercher un abri; une mauvaise lampe enfumée projetait sa triste lueur sur ce lieu de désolation; des papiers couvraient la table, et deux ou trois malles en occupaient les angles.

Théodore de Vitré s'élança vers Bertrand de Kergoët :

— Était-ce donc ainsi que je devais te retrouver, mon bon camarade? lui dit-il en l'embrassant, proscrit et blessé, car le linge qui couvre ta main m'indique une blessure.

— Ah! cette blessure n'est rien, mon cher Théodore, répondit Bertrand : rien qu'une égratignure; elle m'empêche seulement de te serrer la main de ma main droite, mais je te tends la gauche bien cordialement; et je te dis d'un cœur reconnaissant : sois le bienvenu dans ces temps de deuil; sois le bienvenu dans la vieille maison de mes pères, toi qui ne crains pas de visiter le malheur, de venir dire adieu au proscrit.

— Moi, craindre de venir dire adieu au proscrit! *mille noms*..... Pardon, monsieur le recteur, mais c'est que e suis un peu vif.....; enfin, n'importe, vous me pardonnez; d'ailleurs, je n'ai pas achevé mon exclamation et je n'ai dit que *mille noms*.

Le père Merik se prit à sourire et répondit que *mille noms* n'était qu'un jurement véniel.

— Alors, à la bonne heure. Maintenant à nous

deux , monsieur de Kergoët ; que me chantez-vous d'homme qui ose visiter les proscrits et consoler les malheureux ? vous fich..... , vous moquez-vous de moi par hasard ? Sachez que moi, Théodore de Vitré, ex-officier des grenadiers de la garde, je suis tout prêt à me faire casser les deux bras et même la tête, pour être utile à votre seigneurie, et que j'envoie promener messieurs du gouvernement, de la gendarmerie et même de la police... Je voulais te voir, mon pauvre Bertrand, ajouta Théodore de Vitré d'un ton plus doux et d'un son de voix plus bas, dans lequel entrait une vive émotion qu'il cherchait vainement à dissimuler ; je voulais te voir, mon brave ami, et j'ai rencontré ce bon père Merik, qui m'a amené jusqu'ici : sans lui je crois que tes gardiens m'auraient fait un mauvais parti, et que jamais je n'aurais eu le plaisir de t'embrasser.

— Cher Théodore, tu ne m'as donc point oublié depuis l'époque où nous étions au collége !

— Moi, t'avoir oublié ? Est-ce que par hasard, toi, monsieur le Breton, tu m'as chassé de ta mémoire?

— Oh ! non ; j'ai voulu vingt fois m'enquérir du lieu où tu te trouvais, et te donner de mes nouvelles en te demandant des tiennes.....

— Eh bien ! qui t'en a empêché ?

Bertrand de Kergoët hésita quelques secondes, et quand il reprit la parole, sa voix dénotait une agitation intérieure profondément douloureuse.

— Il s'est passé de tristes événements, j'ai perdu mon père, et moi-même j'ai eu des chagrins qui m'ont péniblement préoccupé.

— Tu as eu des chagrins, toi, mon pauvre Bertrand ; je devrais l'avoir deviné, rien qu'en t'examinant ; tu as l'air bien plus vieux que tu ne l'es réellement ; ta tête est presque dépouillée de cheveux, tes traits sont flétris, et tu n'as plus cette expression de santé et de joie que j'admirais autrefois sur ta figure.

A ce moment de leur conversation le père Merik interrompit les deux amis :

— Je vais vous laisser seuls, mes chers enfants ; parlez-vous de votre passé, adoucissez mutuelle-

ment vos chagrins en vous les confiant ; vous avez à rester ensemble toute cette nuit et la journée de demain : il faut que je retourne à mon village ; nous éveillerions des soupçons, si l'on savait que j'ai passé la nuit hors de mon rectorat.

— Comment, père Merik, vous allez remonter à cheval par cette nuit sombre et pluvieuse? demanda Théodore de Vitré.

— Il le faut, mon enfant ; d'ailleurs j'ai un bon manteau, et je me sècherai bien à mon arrivée.

—Mais, père Merik.., objecta Bertrand Kergoët.

— Mais, mais, il n'y a pas de mais, entendez-vous mes deux élèves ; sachez que jusqu'à demain soir, vous êtes placés tous deux sous ma férule ; que je suis votre maître et que je n'entends pas que vous raisonniez. Demain soir Bertrand sera embarqué, et ma responsabilité cessera ; jusque-là veuillez, m'obéir, et *sur ce*, bon soir.

En achevant ces mots, le père Merik s'enfonça dans le sombre couloir par lequel il avait introduit Théodore de Vitré, et les deux amis se trouvèrent seuls.

COMMENCEMENT DU RÉCIT.

L'astre mystérieux qui sur nos têtes brille
Voyait seul quelquefois tomber mes pleurs amers...

A. DE MUSSET.

III.

Nous voilà seuls maintenant, mon cher Bertrand ; nous avons devant nous quelques heures qui sont accordées à nos souvenirs, pour renouveler connaissance. Voyons, *monsieur* Bertrand, parlez-moi à cœur déboutonné ; contez-moi vos chagrins ; et si dans le nombre il en est quelques-uns qu'à nous deux nous puissions adoucir, eh bien ! nous y travaillerons.

Bertrand de Kergoët tendit la main à Théodore de Vitré, et ses traits se contractèrent un moment d'un sourire douloureux.

— L'histoire de mes malheurs est bien longue, mon ami, répondit-il; pour te raconter ce que j'ai souffert, il faudrait presque te raconter ma vie tout entière; il faudrait qu'il te fût possible de descendre en quelque sorte dans mon cœur, afin que lorsque je déroulerai devant toi les tristes événements de mon existence, tu lusses toutes mes sensations, toutes mes pensées, que tu comprisses toutes mes tortures.

— Raconte-moi ta vie, mon cher Bertrand, et sois bien assuré que je saurai compatir à toutes tes souffrances : comme au temps de nos jeunes années je lisais dans ton âme heureuse et naïve, je lirai maintenant dans ton âme fatiguée et souffrante, parce que mon amitié pour toi, mon pauvre camarade, a grandi avec les années; parce que je m'intéresse vivement à toi et que la moitié de tes peines m'appartiendra.

— Bon Théodore, merci, mille fois merci, ta

douce amitié me fait éprouver un sentiment de bonheur que je ne connaissais plus.... Ta présence m'est bien douce, mon ami, ... elle m'est bien précieuse ; je réclamerai de toi un service que je ne pouvais attendre ni solliciter que d'un ami, et.... sans ton arrivée, je n'aurais su à qui m'adresser.

— Parle, Bertrand, que faut-il faire...? A-tu besoin d'argent ? ma bourse est à toi : veux-tu que je m'embarque avec toi ? je suis prêt.

— Non, mon ami, reprit Bertrand ; non, non, merci, merci mille fois ; le service que je réclame de ton affection est d'une tout autre nature..... Tu vois ce paquet de lettres sur cette table, il s'agira simplement de le remettre à la personne que je te désignerai.

— Je comprends, murmura Théodore de Vitré, je me doutais qu'il y avait de l'amour sous jeu ; puis d'une voix plus haute il ajouta : Je remettrai n'importe à qui que ce soit toutes les lettres que tu voudras faire remettre ; ainsi sois sans inquiétude de ce côté. Mais maintenant je commence à voir clair dans

ton passé, ne me tiens pas plus longtemps en suspens ; je vais allumer un cigarre, si la fumée ne t'incommode pas, et puis tu me raconteras toutes tes peines, tous tes chagrins, sans rien omettre, sans passer une petite douleur ; je veux jusqu'aux points et aux virgules de votre existence, monsieur mon ami, entendez-vous ?

—Eh bien ! tu sauras tout, mon brave Théodore ; je te dirais non-seulement ce que j'ai souffert, mais ce que j'ai pensé ; je me laisserai aller aux douces confidences avec toi ; il me semble que mon cœur en sera soulagé. J'ai toujours vécu si seul, j'ai toujours été si privé d'amitié, que les preuves que tu me donnes de la tienne m'émeuvent à un point que tu ne saurais croire ; c'est peut-être une bien grande faiblesse, Théodore, mais il me sera doux d'être enfin plaint par quelqu'un, de trouver un être humain qui, sans entreprendre de me consoler, ou sans me reprocher ma faiblesse, écoutera le récit de mes chagrins et pleurera avec moi, et me dira : oui, tu a raison d'être triste ; oui je comprends tes douleurs. Il est des occasions dans la vie où la douleur que l'on

éprouve a sa triste volupté, à laquelle on ne voudrait pas renoncer; elle est souvent le dernier écho d'un bonheur que l'on a rêvé, son dernier souvenir, et aussi longtemps qu'elle subsiste, il semble que l'on tienne encore par quelques derniers liens à ce bonheur perdu ou rêvé.

—Je ne saurai peut-être pas bien te dire ce que je sens ou ce que je pense, dit Théodore de Vitré en allumant son cigarre, mais vois-tu, mon ami, je détesterai ceux qui t'ont fait du mal et j'aimerai ceux qui t'ont donné quelque bonheur; parle maintenant, je t'écoute.

Bertrand de Kergoët se recueillit en lui-même, ses yeux se fermèrent et il fouilla profondément dans sa mémoire, pour ressaisir les fils du récit qu'il allait entreprendre. Théodore de Vitré ne troubla par aucune parole, par aucun bruit ce recueillement de son ami, il attendit dans une immobilité parfaite que Bertrand prît la parole, ses yeux cependant profitèrent de l'absorption complète de ce pauvre proscrit, pour interroger par les révélations physiques de sa figure, son triste passé. Pauvre Bertrand! pensa-t-il quand il eut fini son

examen, combien il faut qu'il ait souffert pour être vieilli et changé à ce point. Quoique plus jeune que moi, il me semble avoir moins bien supporté la fatigue des années, son crâne est presque dégarni de cheveux, et sur ses tempes quelques mèches blanches tombent, privées de leur lustre, jusqu'à ses joues pâlies; pauvre garçon! la vie lui a été bien rude.

Le recueillement de Bertrand dura près d'un quart d'heure; au bout de ce temps, il rouvrit ses yeux, releva sa tête qu'il avait inclinée sur sa poitrine, et d'une voix douce et profondément triste, il commença ainsi le réçit suivant.

—Je n'ai jamais vu ma mère : elle mourut peu de jours après ma naissance et nous laissa isolés sur la terre mon père et moi. Une nourrice bretonne me donna son lait, et quand je devins plus grand, elle me continua ces soins de femme dont l'enfance ne saurait se passer. Jusqu'au jour où j'entrai au collége, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de neuf ans, je n'ai pour ainsi dire connu que deux personnes, je n'ai vécu qu'avec mon père et ma pauvre nourrice; mon père me voyait seulement à l'heure du

dîner, et pendant une demi-heure après ce repas, il me faisait de brèves questions, dont la plupart du temps il n'attendait pas la réponse, m'embrassait sur les deux joues, puis me renvoyait en me disant : Va retrouver ta nourrice et n'oublie pas de prier le bon Dieu avant de te coucher. Chaque jour il me répétait la même injonction, me donnait le même ordre exactement dans les mêmes termes, puis s'enfermait dans son cabinet, où souvent il veillait fort tard. Nous recevions rarement des visites; cependant je me souviens de l'arrivée de deux voyageurs qui tous deux, à une année de distance, abordèrent, par une nuit orageuse, au bas des grèves sur lesquelles est assis ce château, et repartirent le lendemain, avant le lever du soleil; mon père fit, après chacune de ces visites, un voyage qui dura plusieurs jours, et la date de ces voyages est restée fixée dans ma mémoire, parce que ces deux voyages sont, je crois, les deux seules absences que mon père ait faites pendant toute mon enfance. La dernière eut lieu dans les premiers jours de février 1809, peu de temps avant mon entrée au collége. Quand mon père revint de ce second voyage, des gendarmes et des

gens que je sus depuis être des gens de police, vinrent fouiller et bouleverser toute notre maisou; mais comme ils ne trouvèrent rien de suspect, ils furent obligés de repartir sans emmener mon père.

Aussi longtemps que duraient les beaux jours, ma nourrice et moi nous nous levions avec le soleil, et nous nous couchions pour ainsi dire en même temps que lui; mais l'hiver nous avions de longues soirées au coin du feu. La chambre de ma nourrice était une vaste salle, la plus haute d'une des tours de ce château dont la vue donne sur la mer; la cheminée de notre chambre était immense; sous son manteau nous nous abritions pendant les grands froids, pour éviter les vents qui pénétraient jusqu'à nous à travers les fenêtres et les portes mal jointes; quelquefois il gelait si rudement, que nous abandonnions le plus tard possible le coin de notre foyer, pour gagner nos lits froids et peu défendus contre la bise. Ces soirs-là, mon cher Théodore, je m'endormais la tête appuyée sur les genoux d'Anne Paingaut, ma pauvre nourrice, en écoutant les longs récits qu'elle

me faisait des guerres de la Vendée; elle entretenait ma jeune imagination de la triste légende de toutes les atrocités commises par ce qu'elle nommait *les Bleus*. Elle m'apprenait des noms dont elle me faisait un horrible épouvantail : comme en d'autres pays, les enfants tremblent au nom de Croquemitaine, et ces noms étaient ceux de Santerre et de Carrier. J'avais personnifié ces deux noms, comme ceux des deux esprits les plus malfaisants, des deux diables les plus noirs, et je rêvais souvent de Carrier et de Santerre que j'entrevoyais dans mes songes, je ne saurais plus dire sous quelles horribles formes. D'autres fois, Anne Paingaut me parlait des glorieux triomphes des armées royales; alors sa voix s'élevait, ses yeux s'animaient, et c'était avec des larmes qu'elle m'apprenait à vénérer Cathelineau, La Rochejaquelin et Charette. Ces jours-là sa mémoire lui fournissait un catalogue de vieilles chansons royalistes, qu'elle chantait toutes sur le même air lent et monotone; et quelque envie que j'eusse de les entendre jusqu'au bout, je m'endormais cependant en répétant après elle les derniers mots de ces ballades bretonnes.

Le résultat d'une telle éducation fut de me faire haïr ce que ma pauvre nourrice nommait *les Bleus*, et de me remplir la tête de noires idées de massacre et de guerre, tellement qu'il m'arrivait quelquefois, quand j'entendais dans la campagne un bruit inusité, de mettre la tête à la fenêtre de notre chambre ou de monter sur une des tours du château, pour tâcher d'apercevoir les massacreurs ou les soldats qui, dans mon esprit prévenu, devaient l'avoir causé. Ma pauvre nourrice était très-pieuse, mais pieuse de cette piété de nos campagnes, où la religion catholique ressemble presque à du paganisme, tant nos malheureux paysans ont transformé son culte en une foule de minutieuses pratiques, tant ils ont composé leur croyance d'une quantité de petites superstitions dont ils se font des bonheurs ou des malheurs, des joies ou des peines, qu'ignorent les habitants des autres provinces.

—Comment, mon cher Bertrand, toi, le fils d'un vrai Breton, et vrai Breton toi même, tu blâmes les superstitions, tu tonnes contre elles? Qui t'a donc rendu tellement esprit fort ?

—Pardon, mon cher Théodore, pardon, je ne sais pourquoi je me laisse aller à cette stupide déclamation, à cette dissimulation philosophique; les superstitions de nos paysans, que je blâmais par un sentiment de faux-amour propre que je serais embarrassé d'expliquer, je les partage, je les conserve en moi, comme un dernier lambeau d'une vie plus poétique, plus belle, que j'ai connue un instant; je chéris toutes les superstitions de mon enfance et toutes celles de ma jeunesse, comme les fleurs séchées d'un doux souvenir. Pourquoi renier ses superstitions, mon ami? qui de nous en est exempt? quel cœur véritablement bien placé les rejette et les méprise? Est-ce bien à moi surtout, à moi dont la vie n'a été qu'une série de malheurs, de repousser de mon âme les idées superstitieuses? Non non, Théodore, je leur ai dû bien souvent de ne pas succomber sous le fardeau des mes peines.

—A la bonne heure, Bertrand, *Que diable!* pourquoi rougirait-on de ses superstitions? Si l'on se laissait aller à cette faiblesse aujourd'hui, demain, on rougirait, devant les prétendus sages du siècle

de se mettre à genoux dans une église, ou d'y faire le signe de la croix; car demain, ils appelleront tout cela de la superstition. Sais-tu bien, mon cher Bertrand, que si l'on ôtait du cœur humain le peu de superstition qui s'y trouve encore niché, il n'y resterait pas grand chose de bon. La superstition, mon pauvre ami, mais c'est la dernière lueur de croyance et de poésie qui soit demeurée à notre humanité. Et puis d'ailleurs qu'est-il besoin de tant de paroles? je suis superstitieux comme une vieille femme, tu peux bien l'être un peu aussi toi. Nous admettons donc que tu es très-superstitieux, et maintenant continue.

Bertrand de Kergoët se prit à sourire doucement de la chaleur que son ami mettait à défendre la superstition et les superstitieux, puis il continua son récit ainsi qu'il suit :

— Il m'est impossible, mon cher Théodore, de revenir sur ces années de mon enfance, sans accorder un bien doux souvenir à ma nourrice, à Anne Paingaut. Tu ne saurais t'imaginer une créature plus aimante, plus dévouée, plus religieusement attachée aux devoirs de maternité

qu'elle avait acceptés envers moi; elle me nommait toujours son enfant, et je l'étais réellement par l'adoption ; jamais elle ne me quitta, jusqu'au moment où mon père me mit au collége, et alors ce furent des sanglots, des douleurs, des déchirements de cœur, dont rien ne pourrait te donner l'idée. La pauvre femme survécut peu à notre séparation, son existence se trouvait désormais sans but, elle n'avait plus personne à aimer, à chérir de son amour de mère ; la solitude de sa grande chambre lui pesait ; elle passait des journées entières à contempler mon lit, qu'elle faisait tous les jours avec autant de soin que si j'eusse dû l'occuper le soir. Après mon départ du château de mon père, on n'entendit plus Anne Paingaut chanter, elle ne sortit plus des murs de notre vieille demeure, les promenades de la grève n'eurent plus pour elle aucun attrait : je n'étais plus là pour en jouir avec elle. Enfin, que te dirai-je ? elle mourut dix-huit mois après mon entrée au collége. Je t'ai parlé longuement de ma nourrice, mon cher Théodore, parce qu'elle n'a pas été sans influence sur toute ma vie, parce que les premières impressions que j'avais reçues d'elle ne se sont

jamais effacées ; mon âme a toujours conservé cette douce tristesse, cette mélancolie rêveuse, qui provenait autant, je le crois, du caractère de cette pauvre femme, que des lieux que nous habitions, de l'isolement dans lequel nous laissait mon père, et de ces longues soirées d'hiver que nous passions, Anne Paingaut et moi, elle à raconter toutes les légendes qu'elle tenait de la tradition de ses parents et du souvenir qu'elle avait gardé des scènes affreuses de nos guerres civiles, moi à l'écouter et à me bercer comme d'autant de réalités de tout le merveilleux de ses récits et de ses ballades.

Mais je me laisse aller à ces souvenirs d'enfance, mon cher Théodore ; j'oublie que nous n'avons qu'une nuit à passer ensemble, que ma vie réelle ne commence que beaucoup plus tard, et que ce qui me reste à te raconter est la seule chose qui puisse avoir un peu d'intérêt pour toi, car c'est ce qui a décidé de ma destinée.

— Ne t'inquiète pas, mon cher Bertrand, de la longueur de tes *racontages*, ni de ce que tu t'appesantis plus ou moins longtemps sur les commen-

cements de ta vie; tout ce qui est de toi, qui te touche, t'intéresse ou t'appartient, m'intéresse par cette seule raison. Tu m'as fait connaître ta nourrice Anne Paingaut, eh bien! voilà maintenant que je l'aime aussi, comme ma nourrice, et il va falloir que tu la partages avec moi, je t'en préviens; que tu me cèdes la moitié de son amitié, comme tu me céderas la moitié de tes chagrins.

— Hélas! mon brave Théodore, mon excellent ami, notre chère Anne Paingaut est morte, elle m'a laissé sur cette triste terre, comme tous ceux que j'aimais et qui m'aimaient sont morts, sont tombés autour de moi, et m'ont abandonné à tous les vents de l'adversité et du désespoir.

— Ah çà! me comptes-tu déjà parmi les morts, ou me ranges-tu parmi les indifférents?

Les deux jeunes gens se serrèrent la main avec une effusion de cordialité vraiment fraternelle, puis le récit de Bertrand fut interrompu pendant quelques minutes, et ce temps fut consacré par ce pauvre proscrit à recueillir ses souvenirs, à raffer-

mir son cœur contre la douleur qu'il allait éprouver en sondant ses anciennes plaies mal cicatrisées, et en revenant vers un passé douloureux. Quand Bertrand reprit la parole, sa voix avait subi une altération prononcée, le ton en était plus bas qu'à l'ordinaire, et quoique guttural, il résonnait musicalement comme ces mélodies lointaines que l'on entend par les beaux soirs d'été, sans pouvoir distinguer si elles viennent du ciel ou si elles appartiennent à la terre.

Enfin, mon cher Théodore, j'entrai au collége, et là nous nous connûmes. Je ne te parlerai point de ce temps que nous y passâmes, parce que nos existences y furent pareilles; pendant tout le cours de notre jeune liaison, pas un nuage, tu le sais, ne s'éleva entre nous; parfois cependant tu me grondais de ce que tu appelais ma sauvagerie, ma taciturnité, et moi je te réprimais de ta pétulance et des folies d'écolier, qui t'attiraient si souvent des punitions dont je ne pouvais pas toujours me charger comme de tes *pensums*; mais nos reproches mutuels, nos représentations, nos avis fraternels étaient faits avec tant d'amitié,

chacun de nous deux savait si bien la tendresse de l'autre, que nous n'eûmes jamais une discussion, tandis qu'autour de nous les amis les plus sincères se saluaient de coups de poings au moins dix fois par mois. Nos deux pères nous retirèrent du collége le même jour; peu de mois après la rentrée des Bourbons, nous nous séparâmes avec désespoir; tous deux nous regrettions les années que nous venions de passer enfermés entre les mêmes murailles, cette partie de notre vie que nous avions parcourue côte à côte et nous tenant par la main. Je ne sais s'il te souvient que le jour de notre départ nous restâmes jusqu'à l'heure où des voitures vinrent nous prendre à la porte du collége, tous deux enfermés dans ma chambre, assis face à face, nous regardant sans nous voir et absorbés dans une sorte de méditation sans pensée. Te rappelles-tu comme je me le rappelle, ce jour de notre séparation, mon cher Théodore? l'as-tu présent comme je l'ai présent, non-seulement dans ma mémoire, mais pour ainsi dire devant mes yeux? C'était un beau jour d'été, le premier jour des vacances, qui pour la première fois nous semblait bien triste; la fenêtre de ma

chambre était ouverte et poussés par un peu de vent qui s'était élevé, les longs bourgeons d'une vigne qui serpentait extérieurement autour d'elle, se balançaient pour ainsi dire jusqu'à nous; les oiseaux chantaient; le soleil faisait briller comme autant de pierreries les gouttes d'eau qu'une pluie légère avait semées sur les feuilles des arbres, sur les feuilles des plantes et sur les brins d'herbe du gazon; tout rayonnait, tout étincelait dans la nature, et le ciel dont l'azur était sillonné de petits nuages d'or, et la terre d'où s'exhalait une senteur embaumée, un parfum sans nom enivrant pour les âmes heureuses; et cependant cette matinée me semblait bien triste et elle est restée bien triste dans mon souvenir. Ma vie tranquille, calme, paisible, se fermait, et ma vie orageuse allait commencer.

Quand j'arrivai chez mon père, la bonne Anne Paingaut n'y était plus, la mort était venue la prendre; elle n'avait pu m'embrasser encore une fois avant de me quitter pour toujours, mais je sus que mon nom avait été le dernier mot prononcé par ses lèvres mourantes, et je trouvai un petit

paquet sur lequel mon nom de baptême tracé d'une main défaillante se lisait à peine; c'était peu de minutes avant sa mort qu'Anne Paingaut avait cacheté ce paquet, et l'avait remis à un vieux domestique de mon père, pour qu'il me le donnât quand je serais de retour. J'ouvris ce legs de ma chère nourrice en versant des larmes amères; je comprenais que la perte de cette femme si tendre et si dévouée me laissait complétement seul, et cette solitude m'effrayait; je me rappelai la manière de vivre de mon père, la reclusion dans laquelle il se tenait, sa profonde taciturnité, et j'éprouvai une sorte de frisson de terreur en jetant un regard sur mon avenir.

— Mais, dis-moi donc, cher Bertrand, ce que contenait le paquet qui te fut remis de la part de ta nourrice, car je te préviens que je suis très-curieux, et je ne te permets d'omettre aucune circonstance.

— Ce que contenait le paquet qui me fut remis par l'ordre de ma nourrice, mon cher camarade, c'était ce médaillon; et Bertrand de Kergoët, en prononçant ces derniers mots, sortit de ses vêtements

un petit médaillon d'or terni et usé, d'une forme depuis longtemps passée de mode.

— Ce médaillon était enveloppé dans une feuille de papier sur laquelle je lus en caractères à demi effacés: *Pour être remis à mon fils.* Ce médaillon renferme des cheveux de ma mère, c'est son dernier souvenir, son gage d'amour à l'enfant qu'elle ne devait pas voir grandir, une fraction d'elle-même qu'elle me léguait comme un témoignage de sa tendresse. Il me serait impossible de te dire avec quelle joie je me saisis de ce précieux souvenir, comme mes yeux mouillés de larmes se fixèrent longtemps sur les cheveux blonds qu'il recélait sous son cristal; puis je relisais les quelques mots tracés de la main de ma mère, et peu à peu, mon cher Théodore, je tombai dans une profonde rêverie où mon esprit s'abîma à vouloir pénétrer le mystère par lequel on m'avait depuis ma naissance dérobé jusqu'au nom de celle qui m'avait donné la vie. Ma pauvre nourrice me faisait, il est vrai, prier chaque soir pour elle; mais sa voix, quand elle me disait : Allons mon enfant, prions pour votre mère, devenait plus

sourde, et elle s'assurait du regard, que personne ne l'écoutait. Une fois je l'entendis s'écrier dans l'ardeur de sa prière : Sainte martyre, priez pour nous! Quoique bien jeune alors, ces mots me frappèrent, et je l'interrogeai pour savoir si c'était à ma mère qu'elle s'adressait en disant : Sainte martyre! Anne Paingaut éluda la réponse que j'attendais, et chercha à mettre la conversation sur un autre sujet; mais avec l'obstination d'un enfant, je revenais toujours à ma question. Enfin, impatienté de sa réserve, je menaçais ma pauvre nourrice d'adresser cette même question à mon père ; à cette menace Anne se leva tremblante et pâle. Bertrand, me dit-elle en m'emportant dans ses bras, comme si elle avait eu peur que je ne misse ma menace à exécution; Bertrand, mon cher enfant, ne faites pas une chose pareille; si vous aimez votre père, évitez de parler devant lui de votre mère, car vous le tueriez.

Il n'aime donc pas maman? m'écriai-je plein de surprise. Ne pas aimer votre mère! murmura ma nourrice, *oh! que si fait, le pauvre monsieur* aime bien votre mère; puis elle se prit à fondre

en larmes, en me tenant serré contre sa poitrine.

Cette scène avait causé une profonde et mélancolique impression dans ma jeune imagination ; je me figurais que ma mère avait dû mourir d'une manière bien malheureuse, et que le souvenir de cette mort devait être la cause des chagrins de mon père, mais je ne cherchais point à pénétrer le mystère dont on entourait pour moi cette partie de l'histoire de mes parents ; seulement, je pris mon pauvre père en grande pitié, et chaque fois que je le voyais, il me venait des larmes sous les paupières ; mais quand je revins du collége et que j'entrai de nouveau dans la maison paternelle ; quand après des années d'absence, je retrouvai mon père aussi sombre, aussi taciturne, aussi profondément triste qu'à mon départ ; quand sa figure sillonnée et creusée par les chagrins qu'il gardait enfermés en lui-même m'eût frappé de nouveau, un ardent désir de pénétrer la cause d'une tristesse si persistante, si sombre, si inaltérable, s'empara de moi ; je ne saurais te dire quelles idées me passèrent par la tête ; la nuit je m'éveillais souvent pour penser à toutes

ces choses que je ne comprenais point, et, faut-il t'avouer les sombres enfantements de mon cerveau échauffé, quelquefois mon père m'apparaissait dans ce que je nommais mes rêves éveillés, comme l'assassin de ma pauvre mère.

Je passais donc mes jours et mes nuits à m'occuper d'une seule idée, à la retourner de cent façons, à me briser contre les impossibilités que je rencontrais à la pénétrer; vingt fois je voulus parler de ma mère, mais la figure froide et triste de mon père arrêta la parole sur mes lèvres, glaça l'ardente curiosité qui m'obsédait.

Mes journées s'accumulaient remplies des mêmes désirs, et nul changement ne s'opérait dans mon existence; j'étais toujours seul, excepté aux heures des repas, car suivant son ancienne coutume mon père ne se montrait qu'alors. Il n'avait pas plus l'air de se douter que j'existasse que s'il ne m'avait jamais vu; mon avenir semblait être pour lui une chose totalement indifférente, et jamais il ne m'adressait une question, ni sur mes études, ni sur le but auquel je devais viser; nous

marchions côte à côte comme deux étrangers; cependant je dois dire que parfois le regard de mon père s'arrêtait sur moi d'une façon singulièrement douce et pleine d'intérêt. Ces jours-là il prolongeait de quelques minutes le temps que nous consacrions ordinairement à notre dîner, puis, sans m'adresser la parole, d'un air triste et interrogateur, il scrutait jusqu'au fond de mon cœur mes pensées les plus secrètes. Ce regard, mon cher Théodore, il me semble encore le voir, et tu ne peux te figurer quelle puissance pénétrative et scrutative il possédait sous son ardente fascination. Je me sentais rougir et pâlir malgré moi; j'étais agité de tremblements sans cause, et des larmes venaient errer dans mes yeux; si je l'avais osé, je me serais jeté dans les bras de mon père, j'aurais voulu le supplier de me nommer son fils, de me dire une seule parole de tendresse, mais une timidité, une crainte invincible me retenait cloué à ma place, et je ne reprenais le libre exercice de mes volontés qu'après le départ de mon père. Pardonne-moi, mon bon camarade, de faire précéder ce que j'ai à te dire de ces préliminaires; ils me paraissaient pour ainsi dire in-

dispensables; toutes ces choses que je viens de te raconter, tous ces sentiments, toutes ces pensées, ces agitations de mon enfance et de ma jeunesse ont eu une grande influence sur mon caractère, et par conséquent sur mes destinées. Maintenant je vais arriver à la partie active de ma vie; rallume ton cigare, et si je ne t'ennuie pas beaucoup, prête-moi toute ton attention.

UN DÉPART.

Mais un vertueux père est un bien précieux,
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des cieux.
DUCIS, *Hamlet.*

IV.

Un soir d'hiver, mon père, contre sa coutume, au lieu de se retirer dans sa chambre après notre dîner, me suivit dans une petite pièce où je faisais allumer du feu, et où je demeurais habituellement jusqu'à minuit, rêvassant du passé ou de l'avenir, me livrant à quelque lecture, aussi longtemps que mes yeux ne se fermaient pas sous les atteintes du sommeil ; ma surprise fut extrême,

j'avançai un fauteuil à mon père et je m'assis en face de lui, attendant qu'il m'expliquât la cause de sa visite. Il fut plusieurs minutes à se recueillir, comme s'il eût eu besoin d'arracher son esprit à une triste préoccupation, pour le forcer à s'arrêter sur un intérêt étranger à ses rêveries habituelles. Enfin, mon pauvre père me dit ce que je vais te rapporter, mais en parlant lentement et doucement; on eût cru, en l'écoutant, qu'il avait peine à trouver les mots dont il se servait, comme si le silence presque continuel qu'il gardait l'eût désaccoutumé de la parole.

— Il est temps, mon cher enfant, de donner un but à votre active jeunesse; vous ne pouvez consumer vos jours dans ce château; nous n'avons pas de fortune, ou du moins ce que nous en avons ne nous permet plus de soutenir dignement notre nom, ne nous permet plus de vivre sur nos terres comme la providence des pauvres paysans qui y résident; j'ai pensé à votre avenir, je me suis vivement inquiété de votre destinée, et voilà ce que j'ai résolu. Vous partirez dans huit jours pour Paris; il faut, mon enfant, que vous alliez

trouver le roi qui nous est rendu, le chef de cette illustre race des Bourbons, à laquelle toute mon existence a été dévouée..... à laquelle j'ai tant sacrifié......

Mon père prononça ces derniers mots avec effort, et un soupir pénible sortit de sa poitrine; sa tête s'inclina et tomba dans ses deux mains, et pendant un temps qui me parut bien long, il demeura immobile et cherchant à contenir une douleur dont il ne voulait sans doute pas me faire la confidence. Moi, mon cher Théodore, je ne pourrais pas bien t'expliquer l'état dans lequel je me trouvais; j'étais tremblant et tout épouvanté des paroles de mon père, non qu'elles continssent rien qui me fût pénible, mais jamais depuis les années de mon enfance il ne m'avait adressé directement la parole, et c'était le son même de sa voix qui me troublait et me rendait incapable de mouvement et de réflexion.

Enfin, mon père reprit assez d'empire sur lui-même pour continuer ainsi :

— Vous irez donc trouver le roi, mon enfant, et vous lui présenterez les papiers que voici.

Et mon père me mit sous les yeux plusieurs papiers que je ne regardai même pas alors, dont les uns attestaient plusieurs missions importantes dont il avait été chargé pendant le cours de la révolution par le roi lui-même, et les autres étaient des lettres de La Rochejaquelin et de Charette, qui lui transmettaient des ordres à faire exécuter par une division de l'armée vendéenne, qu'il commandait sous ces deux chefs alternativement.

— Vous présenterez ces papiers au roi, Bertrand, et vous lui direz que votre père ne demande rien pour lui-même; vous lui direz que votre père se meurt lentement....., trop lentement....., blessé à mort par tout ce qu'il a vu et par tout ce qu'il a souffert; vous lui direz que votre père est pauvre parce qu'il a tout sacrifié à la cause de la royauté.....; oui....., oui....., Bertrand, tout sacrifié; mais vous ajouterez qu'il ne se repent pas de sa pauvreté..... Seulement pour vous, mon enfant, je viens rappeler à la mémoire du roi mes blessures, mes souffrances, mes longs malheurs, mes travaux, mon dévouement, parce que vous, mon fils, vous entrez dans

le monde que je quitterai bientôt, et que vous portez un nom que vous ne devez pas laisser oublier dans l'oisiveté. Voici, avec tous ces papiers que je vous confie, une lettre pour le roi; vous la lui remettrez vous-même, il faut qu'il vous voie, qu'il vous réponde de vive voix; je lui demande de vous prendre dans ses gardes, de vous remettre une épée pour défendre son trône, s'il avait encore besoin d'être défendu, comme l'épée de votre père a défendu sa juste cause dans cette loyale province. Personne de ma famille n'a jamais été à la cour, aussi ai-je bien peu de recommandations à vous donner; cependant nous avons à Paris une vieille parente, que vous irez trouver à votre arrivée; on la nomme la marquise de Sauvecœur; peut-être pourra-t-elle vous être utile. C'est une Kergoët, et si la vie de Paris n'a pas effacé de son souvenir toute sa famille, elle fera pour vous tout ce que j'attends d'elle, car vous êtes le dernier Kergoët, mon enfant!

J'aurais voulu, ajouta mon père, que nous ne nous quittassions jamais; j'aurais voulu qu'il vous fût loisible de servir le roi dans votre province,

en continuant dans ce château le nom de vos pères ; mais il n'y faut plus penser, les révolutions nous ont rendus pauvres, Bertrand, et..... murmura-t-il après quelque hésitation et d'une voix tremblante..... la restauration nous a laissés pauvres. Le roi, en rentrant en France, a cru pouvoir exiger de l'honneur et de la loyauté de ses gentilshommes de France l'oubli du passé, et il l'a proclamé en leur nom. Savez-vous ce que c'est que cet oubli du passé? hélas! mon cher enfant, c'est la confirmation de notre ruine; c'est notre spoliation consommée; c'est l'oubli de ce que nous avons fait, nous Vendéens, nous malheureux Bretons décimés par la guerre sous les bannières royales. Croiriez-vous que les grades que nous avons payés de notre sang en combattant les républicains, nous sont disputés et même quelquefois refusés, tandis que ceux de nos adversaires sont considérés comme des droits acquis ? Tant de sang répandu....., tant de dévouement....., tant de malheurs....., ô mon Dieu, et tout cela méconnu !

Mais je ne veux pas vous attrister de mes propres peines, mon cher Bertrand; je ne veux pas

obscurcir les espérances de votre avenir par les déceptions de mon passé.... La pierre de nos tombeaux étouffera bientôt nos murmures et nos plaintes; on doit nous oublier, mais vous, mon enfant, vous êtes à peine un homme encore, demain vous appartient; vous avez de longues années devant vous; on peut utiliser votre jeunesse, votre dévouement; on fera quelque chose pour vous.

Dans huit jours, vous partirez pour Paris; dans huit jours, vous quitterez votre province, le pays qui vous a vu naître, votre patrie, car nous autres Bretons, nous avons une patrie dans ce grand royaume de France; nous ne respirons pas avec le même amour l'air des montagnes béarnaises, parce que Henri IV les a cousues à la France, ou les brumes des rives du Rhin, parce que Louis XIV a conquis quelques lambeaux de ces pays allemands pour en faire une frontière à son royaume; non, non, mon cher Bertrand, nous sommes, il est vrai, du pays de France, mais nous sommes enfants de la Bretagne; nous aimons ses bois, ses haies, ses pauvres villes, ses côtes semées

d'écueils, ses mœurs rudes et sauvages ; nous conservons intact ce vieil honneur breton dont les maximes se traduisent par deux mots :

Dieu, le roi.

N'oubliez jamais, mon pauvre enfant, ni votre patrie, ni sa devise. Dans les pays que vous allez parcourir, vous trouverez bien des impies qui chercheront à vous prouver que Dieu n'est plus qu'un mot vieilli, une imagination, un rêve des siècles écoulés, dont la philosophie moderne a fait justice. Fuyez ces gens-là, car celui qui ne croit pas en Dieu et ne le révère pas est capable de tous les crimes et de toutes les bassesses. Ne vous engagez jamais dans des discussions sur les articles de notre foi avec les gens du monde, les discoureurs de salons ; les croyances ne sont point matière à faire de l'esprit ; on croit avec son cœur, et ce qui prouve la sainteté de la croyance, sa divine origine, c'est qu'elle est en nous sans que nous puissions l'expliquer.

Évitez encore la société des gens qui parleraient mal de votre roi, qui chercheraient à détruire en

vous cette seconde croyance. C'était quelque chose de grand et de vénéré dans ma jeunesse que le roi de France ; il est bien déchu aujourd'hui ; on en veut faire une sorte de symbole sans pouvoir, un nom à mettre en tête des actes de justice, comme les notaires en tête de leurs actes mettent toujours le nom d'un collègue que l'on ne voit point et que l'on ne connaît guère..... C'est un cruel abaissement..... Mais, mon cher enfant, plus on placera d'épines à la couronne royale, plus c'est un devoir pour vous d'honorer celui qui la porte, de lui être dévoué, et de vous montrer prêt à tout sacrifier pour le défendre.

Nous serons peut-être longtemps sans nous voir, Bertrand. Jeune encore, vous allez marcher seul dans un pays où vous trouverez bien des dangers, bien des obstacles ; évitez les uns, surmontez les autres, et restez pieux Breton, fidèle au culte de vos pères, à leur amour ; souvenez-vous que leur sang a rougi tous les champs, toutes les villes, tous les villages de leur pays, pour empêcher la destruction de leurs églises et celle de la royauté.

Mon père me parla longtemps sur ce ton, mon cher Théodore, mêlant de sages conseils aux expressions de sa tendresse pour moi, me prouvant, par toute la sollicitude qu'il me témoignait, combien je lui étais cher. Quelquefois il prenait mes mains dans ses mains et me les serrait avec une énergie qui me réveillait comme en sursaut de l'étonnement profond dans lequel j'étais plongé en l'entendant pour la première fois causer avec moi aussi longtemps, en découvrant dans son cœur toute une affection que je n'avais jamais osé y soupçonner. J'étais ému; mes larmes coulaient; une joie pure, immense, dont aucune autre joie ne pourrait donner l'idée, m'inondait, me pénétrait; j'éprouvais le besoin non-seulement de pleurer, mais encore de soulager mon cœur par des sanglots, des cris, de douces plaintes; un instant je crus que je ne pourrais pas supporter cet état tout à la fois délicieux et douloureux, que j'allais mourir; j'étouffais; j'avais besoin d'air, de mouvement; je ne pouvais plus respirer; je n'étais plus une sorte de malheureux orphelin auquel personne ne s'intéressait: j'avais un père, je possédais sa tendresse. Enfin, je sentis comme un

déchirement affreux dans ma poitrine et dans ma tête ; je jetai un cri et je tombai sans connaissance dans les bras de mon père. Quand je revins à moi, la première chose que j'aperçus ce fut sa tête penchée au-dessus de la mienne, épiant mon retour à la vie ; ses yeux indiquaient un amour profond et une inquiétude déchirante ; ses pauvres vieilles mains tremblaient en interrogeant les battements de mon cœur.

— Qu'avez-vous Bertrand ? me demanda-t-il avec émotion ; qu'avez-vous, mon pauvre enfant?

Je pris ses mains que je serrai avec le peu de forces qui m'était revenu contre ma poitrine, et je balbutiai :

— Vous m'aimez donc, mon père ?

— Si je t'aime, malheureux enfant ! répliqua-t-il..... si je t'aime !.... Peux-tu en douter? Il voulut continuer, mais malgré tous ses efforts il ne put retenir ses larmes, et tous deux nous pleurâmes dans les bras l'un de l'autre.

Quand nous revînmes à plus de calme, mon père me regarda longtemps d'un air à la fois dou-

loureux et amical. Avez-vous pu douter de mon affection pour vous, mon pauvre Bertrand, me dit-il, vous, mon enfant, qui m'avez seul rattaché à la vie, quand tous les liens qui auraient pu me la rendre chère avaient été rompus? Pour vous, Bertrand, j'ai défendu ma tête, mise à prix, et je suis venu me fixer au milieu des ruines de ma demeure, cherchant à rassembler dans votre intérêt les débris de ma fortune passée. Je vous aime, Bertrand, d'une affection bien grande; ma tristesse habituelle, ma taciturnité ont été prises par vous pour de la froideur; vous vous trompiez, car l'idée seule de me séparer de vous me bouleverse; il me semble que tous mes maux passés s'aigrissent de cette séparation, que les vieilles blessures de mon cœur se rouvrent. Je ne vous verrai plus chaque jour près de moi; je n'écouterai plus les bruits lointains pour savoir s'ils m'annoncent votre retour; je ne reposerai plus avec bonheur, à l'heure de mes repas, mon regard sur votre jeune figure. Je vivrai désormais d'attente et d'espoir; mais il le faut impérieusement, ajouta-t-il en voyant l'effet douloureux que ses paroles produisaient sur moi.

Vous irez trouver la marquise de Sauvecœur, mon enfant, et vous lui porterez une lettre de moi; vous lui ferez part de nos projets, et vous prendrez ses avis sur ce qu'il convient de faire, car elle doit savoir la manière d'aborder le roi et de vaincre les difficultés qui se présenteraient, si par hasard il s'en présentait. Je vous remettrai plusieurs lettres bien importantes dont vous vous servirez comme dernière ressource, dans le cas où mes services et les droits qu'ils me donnent seraient mis de côté par messieurs les ministres du nouveau régime. Ces lettres sont ma correspondance pendant la révolution et l'empire avec nos princes ; ces lettres prouvent la part que j'ai prise à toutes les entreprises bretonnes, même à la dernière qui eut lieu pendant les Cent jours. Ces lettres constatent en outre des promesses qui me furent volontairement renouvelées en dix occasions.

Mon père m'entretint de ses espérances pour mon avenir, de la confiance qu'il avait en toutes les recommandations, tous les appuis qu'il me ménageait, mais cependant un mot s'échappait

quelquefois de ses lèvres, qui trahissait des craintes dont il cherchait à se distraire par les paroles mêmes dont il m'encourageait.

Enfin, mon cher Théodore, le jour de notre séparation arriva; ce fut un bien triste jour dans ma vie; pour la première fois, j'allais me trouver seul, isolé de toute affection, lancé dans un monde que j'ignorais complétement, et dont je redoutais également l'appui ou les inimitiés. Un serrement de cœur inexprimable s'empara de moi, quand, après avoir franchi le seuil de notre pauvre demeure, je jetai une dernière fois un regard d'adieu sur ces lieux où s'était écoulée mon enfance, où j'avais passé des journées tristes, il est vrai, mais où je laissais mes liens de famille les plus chers, mes souvenirs, et jusqu'à ce mystère encore impénétrable à toutes mes investigations, dont ma mère restait toujours environnée pour moi. Notre pays si nu, nos côtes arides, m'apparaissaient en ce moment sous un aspect plus riant et plus agréable: un faible rayon d'un pâle soleil d'automne les éclairait et semblait leur prêter un mélancolique sourire, comme l'adieu d'un ami

dont la sainte tendresse se révèle même à travers ses larmes.

Mon père m'accompagna à cheval jusqu'à la croix d'un chemin qui est à quatre lieues d'ici; pendant ce temps nous parlâmes peu; il semblait que nous voulussions tous deux jouir silencieusement des derniers instants qui nous restaient à passer ensemble. Nos regards se rencontraient et se baissaient aussitôt, car nous désirions également nous dissimuler l'un à l'autre les regrets que cette séparation coûtait à nos cœurs et les larmes dont nos yeux étaient remplis. Les douleurs vraies s'entourent, s'enveloppent d'une délicate pudeur qui souffre cruellement à se voir découverte; puis il me semblait que toute ma force et le courage de ma résolution s'évanouiraient complétement, si je voyais les regrets de mon père égaux aux miens, si je sentais ses larmes mouiller mon visage au moment des derniers adieux.

Quand nous eûmes atteint l'embranchement du chemin de traverse, sur la grande route où je devais prendre la voiture publique qui devait m'entraîner

loin de mon pays natal, nous nous assîmes, mon père et moi, au pied de la croix dont je t'ai parlé il y a peu d'instants; dix minutes s'écoulèrent en indécisions bien pénibles, en combats douloureux; si mon père s'était retourné vers moi, s'il m'eût dit un seul mot, si le son de sa voix m'eût décelé la douleur que ressentait son âme, jamais, mon cher Théodore, jamais je n'aurais pu trouver le courage de le quitter, d'abandonner son toit, pour courir vers des chances incertaines de bonheur, vers un avenir dans lequel je n'entrevoyais la continuation d'aucun de mes rêves du passé, d'aucune des brillantes chimères créées par mon enfance!.... Pourquoi suis-je revenu dans ce château, que dans peu d'heures je vais quitter en proscrit, pour ne le revoir jamais! Pourquoi la fatalité m'a-t-elle ainsi pris par la main, pour me traîner de misères en misères!....

Bertrand de Kergoët, après ces derniers mots, s'arrêta quelques minutes comme assailli par de tristes réflexions, puis il reprit la parole en baissant la tête et les yeux fermés, comme pour se soustraire, en rassemblant toutes ses

forces morales, à quelques douleurs intérieures.

— Ce ne fut que lorsque la portière de la diligence fut refermée sur moi, et que le bruit de ses roues et les nombreux cahots occasionnés par le mauvais état du chemin m'eurent un peu tiré de l'abattement profond dans lequel j'étais tombé, que je me hasardai à chercher du regard la place où j'avais laissé mon père ; je le vis immobile, appuyé sur le cou de son cheval, et aussi longtemps que la route, s'allongeant en ligne directe, me permit de distinguer les objets dont je m'éloignais de plus en plus, j'aperçus toujours mon père me suivant de son regard, et se recueillant sans doute pour m'adresser ses dernières bénédictions qu'il n'avait pas eu la force ni le courage de me donner au moment où je lui serrais la main en montant en diligence.

Tout à coup la route tourna derrière quelques cabanes, et un abaissement sensible du terrain nous fit descendre vers des plateaux inférieurs ; alors tout fut accompli, je me rejetai dans le fond de la voiture, et pendant plusieurs heures je demeurai dans un anéantissement complet.

VOYAGE A PARIS.

. . . . O perfide cité,
A qui le ciel donna la fatale beauté,
Je respirai cet air dont l'âme est amollie.

A. DE MUSSET.

V.

— Je ne sais si tu as connu à Paris la marquise de Sauvecœur ? demanda Bertrand de Kergoët.

— Si j'ai connu ta respectable tante, la marquise de Sauvecœur? répondit Théodore de Vitré... Oui, sans doute, mon cher camarade, je l'ai connue, et très-fort connue.... La marquise de Sauvecœur habitait un petit hôtel de la rue Saint-Dominique, au faubourg Saint-Germain, et chaque soir elle réunissait dans son salon l'élite de

ce que nous nommons la bonne compagnie. Pendant deux ans, j'ai passé la majeure partie de mes soirées chez madame de Sauvecœur. J'étais toujours certain d'y rencontrer les chefs du parti que l'on désignait sous le nom d'*ultra*, et je tenais à cette époque à être de leur société intime.... cela ne me nuisait pas.

— Tu connais le salon de ma tante, mon cher Théodore, mais connais-tu aussi bien la propriétaire de ce salon? t'es-tu donné la peine d'étudier le caractère de madame de Sauvecœur?

— Madame de Sauvecœur était, mon excellent Bertrand, la plus adorable, la plus délicieuse, la plus spirituelle et la plus amusante de toutes les vieilles femmes que j'aie jamais connues; sa conversation me retenait souvent des heures entières assis à ses côtés, et je me suis cru sur le point de devenir amoureux.

— Toi, Théodore.... amoureux de ma tante?

—Amoureux... amoureux, mon cher Bertrand... très-platoniquement cependant. Ce que j'aimais en madame de Sauvecœur, c'était son égoïsme

déhonté, sa vieille franchise presque impudique, son absence totale de cœur, trois défauts dont naissait chez elle une délicieuse qualité sociale, savoir, une humeur d'une égalité parfaite. La marquise de Sauvecœur me représentait à merveille le XVIIIe siècle ; on respirait près d'elle un tiède parfum de régence qui faisait plaisir à humer, comme aujourd'hui l'on aime à s'entourer de tous les meubles *rococos*, qui nous viennent de ce siècle d'heureuse insouciance. J'ai surpris bien souvent la marquise de Sauvecœur *chantonnant* quelques couplets que les petits appartements de Versailles avaient entendus pendant les soupers de Louis XV et de madame Dubarry. Mon cher enfant, me disait-elle, c'était le bon temps alors.... puis, après une sorte de soupir.... nous étions jeunes!..... Ce *nous étions jeunes!* peint tout entière ta respectable tante; le nous collectif appliqué à sa seule individualité vaut *l'état, c'est moi*, de cet autre égoïste que l'on nommait Louis XIV. Ta tante, Bertrand, n'avait qu'une seule croyance.....

— Et laquelle? demanda Bertrand.

— Elle croyait à la vie.... La mort, disait-elle.... mais c'est une mauvaise plaisanterie; il n'y a au monde que ceux qui le veulent bien, qui meurent.

— Mais, madame la marquise, me hasardai-je à lui répondre un jour où elle était seule avec moi.... tout le monde a voulu mourir jusqu'à présent.

Oui..... oui... reprit-elle, des sots..... ou des gens qui étaient fatigués,.... qui ne se sentaient plus la force d'avoir une volonté; mais moi, j'ai encore toute ma force et toute ma volonté, et je ne suis ni sotte, ni fatiguée.

Ton titre de neveu t'a sans doute empêché de mettre ta chère tante sur le chapitre de ses aventures de jeunesse, et tu as beaucoup perdu par tes scrupules respectueux; il aurait fallu la voir et l'entendre quand elle répondit à ma demande si le roi Louis XV lui avait jamais fait la cour.

Me faire la cour, mon cher enfant? le roi ne faisait jamais la cour.... Ah! *ben* oui, murmurait-

elle, avec un doux sourire de réminiscence, ce cher roi avait *beu* le temps de s'arrêter à de semblables niaiseries; puis reprenant d'une voix u; haute et avec un air de dignité inconcevable : Le roi fit attention à moi pendant huit jours. Ce fut cette bonne maréchale de ****, que je regretterai toute ma vie, qui me valut cette faveur, et qui me conduisit elle-même dans les petits appartements; ceci se passait pendant la grande faveur de madame Dubarry ; je dois dire à sa louange qu'elle fut avec moi d'une mesure parfaite, et que toute sa conduite montra un goût exquis: aussi sommes-nous restées amies, et le roi m'a-t-il toujours traitée avec une bienveillance marquée.

J'ai aimé aussi longtemps que je l'ai pu; j'ai aimé tous ceux qui m'ont aimée. Ce n'étaient pas alors des amours langoureux comme vos amours d'aujourd'hui, c'étaient des amours gais, pimpants, tout parfumés, et la réputation des gens du monde à cette heureuse époque dépendait de la qualité et de la quantité de ce que nous nommions des aventures.

T'étonnes-tu encore, mon cher Bertrand, qu'après de telles conversations avec une femme comme la marquise de Sauvecœur, mon cœur ait éprouvé pour elle une sorte d'amour platonique? Mais voyons, reprends ta narration que j'ai interrompue; je voulais seulement te prouver que je connaissais ta tante, la marquise de Sauvecœur; maintenant tu peux continuer.

— Ma première visite, à mon arrivée à Paris, fut pour la marquise de Sauvecœur. Je lui remis la lettre de mon père, qu'elle lut longuement et attentivement; puis, quand elle l'eut finie, elle ôta ses lunettes et se prit à me considérer avec un calme et une assurance qui m'étonnèrent et m'embarrassèrent. Je suis bien aise, me dit-elle, que mon cousin, votre père, ait songé à moi et qu'il vous recommande à mes soins, mon cher enfant; car elle me nommait aussi son cher enfant.

—C'est le nom qu'elle donnait à tous les jeunes gens, répondit Théodore de Vitré. La chère dame n'avait jamais eu d'enfants, et je crois que si elle en avait eu, ils ne lui auraient pas été chers le moins du monde.

— Je uis ravie de vous voir à Paris, car c'est à Paris seulement que l'on vit, que l'on se produit, que l'on est quelque chose, et que l'on peut quelque chose; mais je dois vous avouer que le temps est bien mauvais pour les solliciteurs; on en a été tellement accablé jusqu'à ce jour, que des mesures viennent d'être prises pour repousser tous ceux que la province nous envoie par centaines. Il faut convenir aussi que jamais, au grand jamais, il ne s'est vu à Paris un pareil débordement de gentilshommes provinciaux; tous ont quelque grâce à demander, quelque faveur à solliciter. C'est une indiscrétion sans pareille.

— Mais, madame, répondis-je, étonné du langage de ma très-noble cousine, c'est que ces pauvres gentilshommes provinciaux ont tout perdu, qu'ils ont souffert de longues et tristes misères, dans l'attente d'une restauration qui vînt à leur secours.

— Nous avons, mon cher enfant, *ben d'autes chats à fouetter*, reprit-elle d'un air sec. Tous vos *ac* et vos *ker* peuvent être de parfaits gentilshommes, des gens dignes et considérés, mais

ils sont ennuyeux comme la pluie, et leurs manières, leurs façons, auraient fini par déconsidérer la restauration et nous tous.

— Ils ne demandaient pas des places de cour, madame, osai-je encore ajouter d'un ton plus bas; il me semble qu'il eût été non pas généreux, non pas juste, mais d'une bonne politique de leur donner bien loin, si l'on eût voulu, dans le fond de leur province, des emplois qui les eussent empêchés de mourir de faim.

La marquise de Sauvecœur me regarda quelques instants avec étonnement, puis elle me fit signe de m'approcher d'elle. Asseyez-vous, mon cher enfant, me dit-elle d'un son de voix plus doux; vous êtes, je le vois, un raisonneur, un de ces jeunes Bretons, à tête carrée, et que nous nommons à Paris un peu entêtés. *Eh ben!* nous allons causer ensemble, et je vais tâcher de vous expliquer ce qui fait que vous autres provinciaux, vous êtes très-peu en faveur auprès de messieurs nos ministres.

Je m'assis près de madame de Sauvecœur, qui,

avant de commencer le petit discours qu'elle préparait, tira du tiroir d'une table placée non loin d'elle une tabatière fort petite, et en aspira doucement le parfum, sans toucher le tabac avec ses doigts, et sans en introduire les grains noirs dans son nez.

— Vous arrivez trop tard, reprit enfin madame de Sauvecœur, la restauration est finie; il fallait faire le voyage de Paris il y a un an : à cette époque, il eût été facile de vous caser quelque part. Mais aujourd'hui..... aujourd'hui, mon cher enfant, nous ne saurons que faire de vous.

..... — Tenez, écoutez-moi, je vais vous parler franchement, parce que vous êtes un homme raisonnable. Monsieur le comte de Provence, qui règne actuellement sous le nom de Louis XVIII, est un véritable égoïste; il est sur le trône, tout est restauré, tout est pour le mieux. La restauration, c'est lui; quant aux braves gentilshommes qui ont tout sacrifié pour des intérêts qui devraient être les siens, il s'en occupe peu.... nous commençons à être trop royalistes.

— Comment, trop royalistes? demandai-je d'un air de surprise.

— Oui, trop royalistes, mon cousin. Dans le beau siècle où nous vivons, on veut bien un roi, mais on ne veut pas de royalistes; on veut un trône qui ne soit appuyé sur rien; tout le monde a des droits aux places et aux faveurs par le temps qui court, excepté nous; la belle ambition de monsieur le comte de Provence consiste en un désir de faire des miracles.

A ce mot de miracles, je relevai la tête.

— Cela vous surprend? eh ben! je vais vous expliquer ma pensée. Le roi veut transformer ses ennemis en amis, et classer ses amis comme ennemis. Les droits que l'on nomme acquis aujourd'hui sont les prétendus droits des révolutionnaires et ceux de messieurs les Bonapartistes; il vaut mieux en un mot avoir servi Monsieur de Robespierre ou Monsieur Napoléon, que d'avoir tout sacrifié à ses convictions royalistes, tout perdu enfin en suivant sur la terre d'exil les princes aujourd'hui régnants.

— Cependant, ma cousine, répondis-je, la cour se compose des anciennes familles qui y brillaient jadis; elles occupent les grandes charges, et les faveurs ne leur sont point épargnées.

— Vous avez raison, monsieur le mécontent, ajouta madame de Sauvecœur avec un fin sourire plein de malice.... vous avez raison; mais considérez, je vous prie, que ces familles sont pour ainsi dire la société intime du roi; puis elles avaient des droits qu'il eût été embarrassant de mettre de côté..... des droits de finances.... entendez-vous.... Et si l'on veut bien faire banqueroute aux gens que l'on n'est pas obligé de rencontrer, il est embarrassant de rester débiteur de ceux que l'on est appelé à voir tous les jours. Le roi, mon cher enfant, n'aime pas la mauvaise compagnie; en rouvrant le château à toute l'ancienne noblesse de cour, en la comblant de grâces, il a simplement, par une manœuvre adroite, réuni de nouveau sa société autour de lui.

Que te raconterai-je de toute ma longue conversation avec madame de Sauvecœur; ce qu'elle me dit me fit envisager *la restauration*, dont

mon père s'était réjoui, sous un autre point de vue; et je puis t'assurer qu'en sortant de chez madame de Sauvecœur, je ne conservai pas la moindre espérance de succès dans les sollicitations que j'étais venu entreprendre. Cependant je ne voulus pas repartir avant d'avoir tenté tous les moyens, avant d'avoir épuisé toutes les ressources, avant d'avoir frappé à toutes les portes que mon père m'avait indiquées. Je demandai comme une faveur spéciale mon admission dans les gardes du corps; elle me fut refusée.... Les ordonnances..... les lois rendues par une chambre déjà hostile à la royauté, furent les motifs dont on se servit pour repousser ma pétition. Mais, disais-je vainement, mon père, qui a tout sacrifié pour soutenir dans la loyale Vendée la royauté que la révolution conduisait sur l'échafaud; mon père, blessé en plus de dix combats, et dont les titres d'officier général sont signés par les généraux en chef qui en avaient reçu le pouvoir du roi alors exilé, ne réclame rien pour lui-même, il se tient dans une retraite absolue, mais il veut pour son fils la permission de porter une épée pour le service de la maison de Bourbon.

On me répondait, en souriant : Les promesses de l'émigration sont classées avec l'arriéré, mon cher Monsieur.

Je voulus parvenir jusqu'au roi : cela ne me fut pas possible, car nous autres gentilshommes de province, nous étions une peste dont on cherchait autant que possible à garantir le roi de France. Puis, ma vieille cousine de Sauvecœur me dit, quand je lui fis part de mon projet :

— Qu'iriez-vous faire, *bon Dieu !* auprès du roi, mon cher cousin ? Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un roi de France, aujourd'hui?..... Un roi de France qui veut refuser une grâce..... reprit-elle à demi-voix..... mais c'est un homme sans pouvoir, un automate affublé comme le roi des échecs, qui ne peut rien par lui-même, ne sait rien, ne dit rien.... marche à peine. Nous nommions jadis un roi de France de cette espèce, un gardien des diamants de la couronne.... La belle Charte que S. M. nous a octroyée à Saint-Ouen a fait ce miracle. Nous avons, mon cher enfant, des ministres qui proposent et des chambres qui acceptent ;..... quant au roi.....

c'est *queque chose*, voyez-vous, comme..... un grand-maître des cérémonies de France et de Navarre..... une manière de M. de Brézé, avec une couronne fermée sur la tête.... Le roi ne vous recevra pas; et quand bien même il vous recevrait, il répondrait à vos demandes par des doléances sur l'impuissance dans laquelle il se trouve de pouvoir être utile à ses fidèles gentilshommes.

— Ainsi donc, répondis-je en baissant la tête d'un air de découragement, il faut que je retourne vers mon père sans lui rapporter une parole de consolation, une lueur d'espoir.

La marquise de Sauvecœur parut réfléchir pendant quelques instants; elle appuya sa tête sur ses deux mains.

— Savez-vous bien parfaitement le latin, mon cher cousin? me dit-elle enfin.

— Le latin? m'écriai-je; voulez-vous faire de moi un précepteur?.... Mais, ma cousine, je sais le latin comme tous ceux qui ont été au collége pendant six ou sept ans, c'est-à-dire pas trop bien.

— *Tant pis, tant pis*.... Vous ne seriez pas en état, je le vois, de *ruchônner* du latin pendant des heures.... de citer des passages de deux poëtes, que l'on nomme Horace et Virgile, à tous propos ?....

— Non, ma chère cousine, j'ai toujours eu peu de mémoire, et je ne me souviens pas d'un seul vers de ces deux auteurs.

— Alors, mon pauvre cousin, ce que vous avez à faire, c'est de repartir pour la Bretagne le plus tôt que cela vous sera possible..... Vous êtes bon gentilhomme, c'est bien..... et encore non, ce n'est pas bien, mieux vous vaudrait être cuistre ou pédant ; nous aurions l'espoir de vous voir arriver au ministère...... mais vous êtes tout bonnement gentilhomme et excellent royaliste : on ne peut rien faire de vous.

Madame de Sauvecœur me parla ainsi, pendant un quart d'heure, avec un ton de persiflage sardonique et plein d'amertume, dans lequel perçait toute sa haine contre l'arrangement intérieur, l'aménagement de la restauration et son regret du

temps passé. Enfin, d'un son de voix plus grave, et avec un air de tristesse que je ne lui avais jamais vu, et qui n'était même pas dans son caractère : Repartez, mon cher enfant, me dit-elle, si vous ne voulez pas prendre en pitié la pauvre monarchie que nous avons ; ne dites à personne dans votre province ce que vous avez vu et entendu ; ne racontez à personne que le roi de France a pour serviteurs tous ceux qui jadis ont précipité sa famille du trône sur lequel il siége aujourd'hui, tous ceux qui ont été élevés à servir et à adorer les usurpations et les usurpateurs ; ne racontez pas surtout que les vrais royalistes sont peu à peu exclus des places et des emplois.... que l'on s'éloigne d'eux.... Un jour on verra où aboutira ce beau manége..... Heureusement je suis trop vieille pour arriver à ce moment.... Que les autres s'arrangent comme ils le pourront.... quant à vous, mon enfant, demeurez royaliste, car vous êtes gentilhomme, et avant toutes choses, il ne faut rien faire qui soit de *mauvais goût*.

Peu de jours après cette conversation, je quittai Paris, triste, découragé, atteint pour la pre-

mière fois de cette maladie du doute, dont on ne guérit jamais; je repris le chemin de ma province, de ma chère Bretagne, mais je le repris le cœur plein d'amertume. Je pensais, avec douleur, au désillusionnement que j'apportais à mon pauvre père, aux cruelles narrations que j'allais lui faire de ce Paris vers lequel il m'avait envoyé avec tant d'espoir, de cette royauté restaurée dans laquelle il avait placé pour moi toutes ses illusions d'avenir. Je me sentais misérablement atteint par les blessures qu'allaient lui causer les cruels refus qui m'avaient accueilli, le dédain dénigrant avec lequel ses titres, ses droits même avaient été repoussés. Je comprenais combien seraient âcres les blessures faites à ses vieilles croyances, en éprouvant le désenchantement de mes jeunes croyances. Nous allions nous retrouver, lui et moi, avec un passé douloureux, en face d'une misère que notre nom, notre famille et ses antécédents nous défendraient de combattre par tous les moyens que des gens appartenant à une autre classe auraient pu employer. J'avais vu dans ce Paris, que je quittais, faut-il te l'avouer, avec une sorte de vague regret, la vie sous un nouvel as-

pect; une noble ambition d'ajouter aux illustrations de ma race une illustration nouvelle s'était fait jour dans mon cœur; enfin, ce que je ne saurais bien t'expliquer maintenant, car ces temps-là sont déjà éloignés de nous, et de nombreux événements se sont accumulés depuis, j'avais été saisi, comme d'une sorte d'enivrement, de tout ce bruit, de ce luxe, de ce mouvement, qui avaient tourbillonné à mes côtés; j'entendais sans cesse retentir à mes oreilles les notes harmonieuses de ces conversations si remplies de l'essence de mille choses qui m'avaient été jusque-là, pour ainsi dire, inconnues; je voyais s'enfuir devant mes regards ces élégantes figures de femmes que ma jeunesse n'osait rêver dans notre vieux château de Kergoët. Paris me brûlait de sa fièvre, mon cher Théodore, et je le quittais avec autant de regrets que j'avais eu de de terreur en l'abordant il y avait à peine deux mois.

Je n'étais pas amoureux, cependant; nulle femme, en particulier, n'avait fait battre mon cœur, mais il me semblait que l'amour m'attendait à Paris, qu'il me faisait signe de retourner sur mes pas, qu'il m'appelait, et qu'il me

montrait vers l'horizon une femme voilée, en me disant : Le bonheur est là qui te convie, viens. Je n'étais pas amoureux en quittant Paris, et cependant j'aimais, j'éprouvais tout à la fois une peine et une joie indicibles; j'éprouvais des frissons voluptueux qui me faisaient tressaillir; j'étais un peu comme le pauvre Chérubin du *Mariage de Figaro*, j'aimais toutes les femmes, parce que je pressentais qu'il en existait une encore inconnue, qui tenait ma destinée, ma vie, ma félicité, ou les douleurs de mon avenir entre ses mains. Malgré toute l'affection que je portais à mon père, je ne pouvais considérer sans effroi, sans tristesse, l'existence qui m'attendait près de lui, cette vie de pauvre cultivateur à laquelle se trouvait astreinte la noblesse ruinée de la Bretagne; je me voyais avec terreur dans la nécessité de descendre de mes rêves vers une réalité mesquine, et de m'occuper de la maigre exploitation de notre terre. Quand mon âme était toute pleine d'une poésie, puissante d'harmonies enivrantes, il allait falloir compter avec toutes les hontes de la pénurie, la tête encore remplie du souvenir du luxe que j'avais entrevu.

Pour la première fois, je m'apercevais que nous étions ruinés, et j'en souffrais; notre château, nos dunes, la mer qui s'étend au loin sous nos fenêtres, l'amour de nos paysans, le charme de mes habitudes d'enfance, cette affection sérieuse et sombre de mon père, tout cela me composait un exil auquel il me semblait impossible de m'accoutumer de nouveau. Plus je me rapprochais de Kergoët, plus je sentais mon cœur se serrer. La mauvaise diligence que j'avais prise à Paris, rue du Bouloy, me paraissait presque une amie; cette diligence venait de la ville que je regrettais, de la ville où je croyais avoir laissé toutes mes espérances de bonheur enfouies pour jamais; cette diligence devait retourner prochainement dans la grande capitale, tandis que moi, je ne devais plus la revoir, hélas! Je te parais bien enfant, en m'appesantissant sur les moindres détails de mes sensations passées, sur mes craintes puériles, sur les premiers mouvements de mon cœur; pardonne-le-moi, mon cher ami; je suis arrivé au seuil d'une existence nouvelle; une transformation s'opérait en moi; des facultés de souffrance et de bonheur surgissaient tout

à coup dans ma jeune âme; Paris venait de les faire éclore; Paris venait de développer tous mes instincts; j'allais entrer dans l'arène des combats que Dieu a réservés ici-bas à toute créature humaine; et j'ai voulu me montrer à toi tel que j'étais, quand je mis le pied sur le seuil de cette arène.

Bertrand de Kergoët s'arrêta comme pour prendre quelque repos; ses yeux se fermèrent à demi, et, pendant quelques instants, sa respiration parut pénible; enfin, il releva sa tête, qui peu à peu s'était inclinée sur sa poitrine, et il poursuivit son récit.

LE PÈRE ET LE FILS.

Un vent aride a desséché l'herbe que nous foulons aux pieds, et voilà toute la société dans le trouble.

Le Spectacle de la Nature, 1768.

VI.

Mon père m'accueillit avec tristesse ; il écouta le récit de mon voyage et de mon séjour à Paris sans murmurer, sans se plaindre, mais une émotion profonde et douloureuse était empreinte sur tous ses traits. J'étais arrivé à notre habitation de Kergoët quand déjà la nuit se trouvait close depuis longtemps, et nos vieilles murailles, nos landes, pour ainsi dire incultes, m'étaient ap-

parues plus désolées que je ne les avais jamais aperçues. Le ciel était couvert, nous touchions alors à la fin d'août, et par intervalles on entendait au loin le tonnerre gronder sur les flots de l'Océan. Je ne saurais te dire, mon cher Théodore, combien je me sentais ému et malheureux tout à la fois, en me retrouvant, après la perte de mes premières espérances, aux lieux où s'étaient écoulées ma rêveuse jeunesse et mon enfance à laquelle avait manqué l'appui des saintes tendresses maternelles. Il me serait impossible de te faire comprendre toute l'agitation de mon âme quand la solitude de la nuit me permit de me sonder moi-même, ainsi que l'avenir qui m'attendait. J'avais entrevu le monde un instant, j'avais vécu quelques jours d'une vie qui ne devait pas être la mienne, et je le sentais bien amèrement, j'en étais resté troublé d'un trouble que rien ne devait jamais détruire: je passai cette première nuit sans dormir, les deux coudes appuyés sur la pierre de ma fenêtre, et fixant, de mes yeux remplis de larmes, la mer dont les flots lourdement agités blanchissaient au loin et jetaient des lueurs blafardes à travers l'espace, malgré l'obscurité du ciel.

Tout était changé en moi ; mes idées religieuses s'étaient affaiblies, car les mots de la prière ne s'approchèrent pas une seule fois de mes lèvres ; dans l'angoisse qui me déchirait, je ne pouvais trouver le courage nécessaire pour accomplir les sacrifices que j'entrevoyais en cherchant à me rendre compte de l'existence ; enfin, quand les lueurs du matin vinrent éclairer les grèves et les rochers, je me laissai aller à cette dangereuse commisération de soi-même que les premières peines de l'âme enfantent au milieu de larmes et de sanglots ; j'éprouvai une volupté déchirante à m'attendrir sur ma destinée, à me représenter, à mon imagination affaiblie et malade, comme un paria fatalement accablé par une injuste destinée. Dans mes plaintes perdues, je demandais aux jours, aux mois, aux années qui allaient se lever pour moi, la rencontre des affections que je n'avais jamais connues, dont j'avais été déshérité, et la douceur de ces tendresses dont la pensée seule me plongeait dans un délicieux enivrement.

Peu à peu, au milieu de ces rêveries, de ces extases, de ces plaintes et de ces murmures, la

fatigue et le sommeil s'emparèrent de moi, et je ne sais comment de ma fenêtre je revins vers mon lit, où je me laissai tomber tout habillé. Je dormis longtemps; quand mes yeux se rouvrirent, le soleil était déjà haut sur l'horizon, les nuages dont le ciel était chargé la veille s'étaient dissipés, le soleil brillait d'un vif éclat, et les oiseaux chantaient gaiement au-dessous de ma fenêtre. J'éprouvai, en voulant me lever, une lassitude telle que mon front retomba sur mon traversin, mes membres me semblaient lourds et comme brisés, et j'entendais dans toute ma tête un sourd bourdonnement produit par le battement de mes artères. Mes paupières se baissèrent de nouveau malgré moi, et je fus longtemps avant de pouvoir les rouvrir.

Un bruit léger qui se fit à mon chevet, me tira de cette espèce de léthargie, et je vis mon père assis près de mon lit et semblant épier mon réveil; il tenait ses deux mains jointes comme pour la prière, sa tête était inclinée sur sa poitrine, quoique son regard fût fixé sur moi; et j'aperçus une grosse larme qui toute tremblante descendait sur ses joues flétries.

— Pourquoi ne t'es-tu pas déshabillé, mon enfant? me dit-il d'un son de voix d'une extrême douceur; tu devais être fatigué, et tu n'as pu te reposer, ainsi couvert de tes vêtements de voyage; puis tu avais laissé ta fenêtre ouverte, et l'air de la nuit n'est pas bon sur les bords de la mer.

Je m'excusai en alléguant que le sommeil m'avait surpris, et mon père parut me croire, ou plutôt, je le pense maintenant, il ne voulut pas recevoir ni encourager la confidence des agitations dont ma nuit avait été troublée : il comprenait que le seul remède à opposer à mes vagues douleurs était la distraction d'une occupation obligée. Lui aussi, je le sus plus tard, avait passé sa nuit sans dormir, à réfléchir au parti que nous devions prendre dans notre position; lui aussi avait éprouvé de cruelles angoisses en contemplant la ruine des espérances dont son cœur de père s'était bercé pour son fils; mais plus fort que moi par toutes ses douleurs passées, plus courageux et plus habitué aux orages de l'existence, il ne s'était point laissé abattre, et son insomnie s'était écoulée à régler le soin de notre avenir.

— Je crois, me dit-il en prenant mon bras, dont il interrogea le pouls, que l'air et le soleil te feraient du bien, mon cher Bertrand; et si tu te sentais la force de descendre avec moi jusque vers les grèves, une petite promenade de quelques minutes te mettrait en appétit pour dîner.

Je suivis mon père sans lui répondre, tant j'étais encore accablé par la fatigue et le sommeil; il me sembla d'abord que toutes choses tournaient devant mon regard, et je ne revins entièrement à moi qu'au moment où le vent de la mer me frappa au visage; alors je repris mes sens, je me rendis compte de ma situation présente, et je me trouvai plus fort et plus courageux que la veille. Nous descendîmes par un chemin pratiqué dans les roches de la côte jusqu'aux premiers flots du rivage, et parvenus là nous nous assîmes sur un quartier de roc détaché, que les eaux avaient arrondi et comme poli. Devant nous se déployait un horizon immense, la mer était calme, et dans le lointain l'on apercevait quelques barques de pêcheurs, dont les voiles se dessinaient sur l'azur du ciel comme les ailes de blanches mouettes.

— Mon enfant, me dit mon père, je t'ai amené dans cet endroit, où nul bruit, nulle distraction ne peuvent nous interrompre, pour causer avec toi du parti que nous avons à prendre. Le temps des illusions est passé, nous nous trouvons aujourd'hui face à face avec la réalité, tâchons de lui enlever ce qu'elle peut avoir de triste, tâchons de nous soustraire à ce qu'elle pourrait avoir de pénible. Les nouvelles lois qui régissent le royaume de France, murmura-t-il en réprimant avec peine un soupir douloureux, interdisent aux pauvres gentilshommes la carrière des armes; à ceux-là du moins, reprit-il après une pause, qui ne peuvent à cause de leur âge entrer comme élèves dans les écoles militaires, ou qui ne veulent pas se résoudre à s'engager comme soldats. La noblesse est morte, mon enfant, on vient de la tuer en lui enlevant son épée; ce que Buonaparte n'avait pas cru devoir essayer, a été accompli par le chef de la noblesse..... Cela est bien douloureux à penser, Bertrand..... nous méritions un autre traitement; Dieu veuille que les princes qui récompensent ainsi notre dévouement à leur race, n'aient jamais lieu de s'en repentir. J'avais espéré,

mon pauvre enfant, que mes anciens services, les malheurs dont j'ai été accablé, les promesses qui m'avaient été faites, vous prépareraient un meilleur accueil à votre entrée dans le monde; je m'étais flatté que le nom de votre père vous aplanirait les voies difficiles de la vie; je m'étais trompé, il n'y faut plus penser; et si je vous parle encore de mes regrets et de mon espoir déçu, c'est qu'avec vous je ne veux rien dissimuler, c'est que tous deux je veux que nous prenions du courage et de la force en envisageant froidement le passé et le présent, en interrogeant avec calme notre avenir.

La voix de mon père, en me parlant, mon cher Théodore, avait tout à la fois dans son accentuation quelque chose de grave, de doux et de solennel, qui me causait une émotion profonde; ma poitrine se soulevait d'une agitation pénible et cependant pleine de charme; jamais cette voix n'avait frappé mon oreille d'accents où se révélât avec tant de force l'amour paternel; jamais je n'avais entendu mon père m'exprimer tant d'affection, s'adresser à moi avec tant de

confiance. Toutes mes peines, toutes mes craintes, mes angoisses de la nuit se dissipaient sous le charme de cette tendresse que je trouvais au moment où je pensais avoir tout perdu. J'aurais voulu pouvoir exprimer ce qui se passait en moi, mais mon cœur était trop plein, aucune parole ne venait à mes lèvres.

Mon père s'aperçut de l'état de mon âme.

— Soyons calme, mon enfant, me dit-il en me tendant la main; ne nous attendrissons pas au moment où nous avons besoin de notre force de résolution. J'aurais peut-être dû remettre cet entretien, attendre quelques jours et vous laisser le temps de vous reposer de vos fatigues et de cette fièvre, de cette agitation, qui suivent les premières espérances détruites.....

—Non, non, mon père, répondis-je, ne craignez rien; parlez-moi maintenant; épanchez votre cœur dans le mien, vous ne sauriez croire combien vous faites entrer de calme dans mon âme par votre parole; il me semble, depuis que je vous écoute, que j'échappe peu à peu à un rêve qui

m'obsédait de ses poignantes terreurs. Parlez, parlez, mon père, je vous écoute et mon cœur est avide de vos paroles.

— Eh bien! donc, Bertrand, causons comme deux amis attachés à la même fortune, associés aux mêmes chances de bonheur et de malheur. C'est moi qui dois te rendre compte de nos ressources, de nos possibilités d'existence, car jusqu'à ce jour nous sommes demeurés trop étrangers l'un à l'autre; jusqu'à ce jour tu as marché près de moi, sans marcher avec moi; c'est un reproche que je me fais, mon enfant, et que tu me fais peut-être aussi; mais écoute-moi, pardonne à ton vieux père de n'avoir pas pu surmonter des chagrins bien cuisants et bien amers!....

— Des chagrins? m'écriai-je; et pourquoi ne m'en donniez-vous pas la moitié à supporter?

A ces mots la figure de mon père perdit son air de douceur et de tendresse pour revêtir une expression de tristesse désespérée, qui, malgré moi, me fit tressaillir. Une pâleur mate s'étendit

comme un suaire sur ses joues creusées, et ses yeux brillèrent de cet éclat momentané que les grandes souffrances morales allument au regard de l'homme qui les éprouve. Un silence profond suivit pendant quelques minutes mon exclamation; puis enfin mon père reprit la parole, mais elle sortait avec peine de sa bouche et semblait siffler en passant sur ses lèvres.

— Non, Bertrand, je ne dois point vous dire mes chagrins; ils sont du nombre de ceux qui s'accroissent en les révélant. Laissez-moi les supporter à moi seul, et, je vous le demande comme une grâce, mon fils, ne m'en parlez jamais; je tâcherai, autant que je le pourrai, de vous les dissimuler; vous ne me verrez plus comme autrefois fuir toute société, notre vie ne sera plus séparée, mes journées ne se passeront plus dans la solitude de mon cabinet, dont l'accès vous était interdit; non, Bertrand, nous nous occuperons ensemble; en un mot, nous vivrons de la même vie. Le 15 de chaque mois seulement vous me laisserez reprendre mes anciennes habitudes, vous me laisserez m'enfermer, sans m'interroger ensuite

sur les causes de ma reclusion, sans essayer un mot d'adoucissement aux chagrins dont vous apercevrez en moi la trace, sans me plaindre même par un regard ; le 15 de chaque mois nous ne nous verrons pas, mais le lendemain nous reprendrons notre vie accoutumée, comme si elle n'avait subi nulle interruption. Me le promettez-vous, Bertrand ?

Je promis tout ce que voulut mon père ; puis nous nous levâmes tous deux et nous marchâmes quelque temps côte à côte en silence, sur les cailloux de la grève, qui criaient sous nos pieds. Peu à peu mon père retrouva tout son calme, et la couleur revint à ses joues ; sa respiration sembla moins oppressée, enfin il se tourna vers moi et notre première conversation fut reprise.

— Notre fortune, mon enfant, était jadis considérable ; ce château de Kergoët et les terres qui en dépendent n'étaient qu'une faible partie, la plus minime peut-être, de nos possessions. La révolution nous a dépouillés de toutes les autres, il ne nous reste aujourd'hui que Kergoët, et Kergoët vaut

7,000 livres de rentes; c'est donc avec 7,000 livres de rentes que nous devons arranger notre existence. Peut-être, en faisant valoir nous-mêmes, les revenus de notre terre monteront-ils jusqu'à 10,000 livres, et c'est à quoi doivent tendre nos efforts. Un gentilhomme qui ne peut porter les armes, mon cher enfant, doit vivre sur sa terre, si petite qu'elle soit, dans le château de ses pères, si la révolution ne le lui a point rasé. Quand un gentilhomme ne peut porter l'épée, il lui reste encore un moyen de servir son roi, et lorsque je dis son roi, je dis aussi son pays; car le roi, c'est le pays, les institutions, la paix publique, la tranquillité. Quand il n'y a plus eu de roi, les révolutionnaires proclamèrent en vain que la patrie c'était le sol; ne croyez jamais un pareil mensonge, Bertrand; il ne vous sera que trop répété dans ce siècle matérialiste. La patrie, voyez-vous, c'est la croyance, c'est la loi que l'on a adoptée, c'est le drapeau sous lequel on est né, sous lequel on a marché. C'est encore le serment que l'on a librement prêté, et tout cela c'est le roi. Nous le pensions ainsi quand nous arrosions jadis de notre sang les plaines de la Bretagne, et les émigrés de l'armée

de Condé partageaient nos sentiments, eux qui mouraient sur les bords du Rhin pour la même cause qui nous faisait mourir ici. D'autres hommes, Bertrand, disent que la patrie c'est le sol, et que le roi ne représente rien; ces gens-là font les révolutions et bouleversent les états; gardez-vous toujours de leur approche.

Je vous disais, Bertrand, que le gentilhomme qui ne porte point les armes peut encore être utile à son roi, à son pays, et voici comment je l'entends. Nous vivons, mon fils, au milieu de paysans qui ont toujours connu votre nom, qui de tout temps l'ont vénéré, qui de tout temps nous ont considérés, nous Kergoët, comme leurs chefs, leur appui, les directeurs en quelque sorte de leur croyance civile; les paysans de Kergoët ont toujours été bons royalistes. Quand je pris les armes en 91, ils prirent les armes avec moi, et ne les déposèrent qu'à la fin de la guerre. Je les considère comme faisant partie de ma famille, comme un troupeau dont je suis le pasteur. Ces pauvres gens sont demeurés religieux et royalistes au milieu de toutes nos perturbations ci-

viles. Nous devons, mon enfant, les faire persévérer dans cette voie; et puisqu'il vous est refusé de servir activement en portant l'épée, vous continuerez ma tâche modeste après moi; vous demeurerez cultivateur parmi des cultivateurs; vous maintiendrez et vous perpétuerez notre vieille race sur la terre bretonne. Un jour vous vous marierez, vous serez père à votre tour, et vous transmettrez à vos enfants la mission que vous tenez de moi. Sur ce coin de terre reculé, sur cette côte de France qui s'avance comme un cap dans la mer, nous serons ignorés, oubliés sans doute, mais nous aurons la paix et le repos, félicités bien rares à goûter. Sentinelles vigilantes, nous surveillerons pour nos paysans cette triste civilisation, ce progrès si vanté, dont les premiers pas ont été marqués par des ruines, et qui n'a cru pouvoir s'avancer qu'en répandant des flots de sang. Nos campagnes sont encore pures de ces doctrines nouvelles, de cette prétendue philosophie, dont la fausse sagesse tend à tourner en dérision l'église chrétienne et les cérémonies de son culte. Nos paysans croient encore aux saintes consolations descendues des autels; ils écoutent

encore la parole de leurs prêtres ; ils s'inclinent encore devant les croix de leurs chemins. La race bretonne est aujourd'hui une race pieuse et forte, comme l'était la race bretonne des temps passés ; mais aussi elle a conservé ses défauts, ses vices, et, faut-il le dire, quelques superstitions cruelles, traditions des temps barbares, que le christianisme n'a pu détruire. Quand la tempête jette sur nos côtes les débris de quelque naufrage, nos Finistériens, Bertrand, deviennent de vrais sauvages ; ils ne connaissent plus la voix de leurs seigneurs, ni celle de leurs recteurs ; ils se livrent au pillage le plus odieux, le plus cruel ; et du haut de nos rochers, de nos grèves dangereuses, ils contemplent sans pitié et les bras croisés les efforts, la lutte des vaisseaux en détresse ; ils attendent avec impatience l'inévitable catastrophe ; quelquefois ils invoquent la tempête, puis, quand tout est accompli, ils la remercient de ses dons. Les jours de fête, nos Bretons s'abandonnent à la boisson, aux joies grossières du cabaret ; alors ils se livrent entre eux des combats sanglants, et l'on me rapporte au château bon nombre de têtes entr'ouvertes, à panser, à faire soigner.

— Nous avons pour tâche, mon cher enfant, d'adoucir les mœurs farouches de ces populations pauvres et ignorantes; de les instruire, non pas de cette instruction inutile, de cette demi-science railleuse et incrédule, dont le prétendu libéralisme de notre époque cherche à pervertir les campagnes, mais en leur faisant connaître tout ce qui est nécessaire aux exigences de leur vie si pleine de privations et de misères, en ouvrant leurs yeux sur leurs vices, sur leurs cruelles superstitions, en éclairant leur foi, non pas par le doute, à la manière de nos docteurs modernes, mais en l'éclairant par une explication et une application sage et douce de la divine morale de Jésus-Christ et de ses préceptes sacrés.

Tu le vois, Bertrand, nous pouvons encore servir le pays utilement, sans sortir de notre vieux château. Te sens-tu le courage d'accepter cette mission, d'être gentilhomme loin de la cour et loin de Paris, de te consacrer à une œuvre de noble charité, qui ne sera point connue, pour laquelle tu ne trouveras jamais les récompenses du monde? Parle, mon enfant, ton père s'est réveillé de sa

longue inaction ; une déception heureuse peut-être lui a fait ouvrir les yeux ; il est prêt, il te tend la main..... réfléchis et réponds...

Je me jetai dans les bras de mon père et je le serrai sur ma poitrine, avec un bonheur que je n'avais jamais éprouvé. Je venais de lire dans les trésors de tendresse que renfermait son cœur ; je le voyais surmontant pour moi tous ses chagrins, les refoulant le jour, pour en souffrir la nuit, reprenant un courage depuis longtemps abattu, rassemblant des forces presque anéanties, et venant en aide à ma jeunesse, pour l'empêcher de succomber sous les atteintes d'un premier ennui.

—Oui, mon père, répondis-je, je marcherai avec vous dans la voie que vous m'ouvrez, je saisirai la main que vous me tendez, et nous serons heureux dans notre solitude, au milieu de la paix que nous nous serons faite.

En assurant alors à mon père que je croyais au bonheur en vivant retirés et solitaires dans le château de Kergoët, j'étais de bonne foi, mon

cher Théodore ; l'enthousiasme de la jeunesse à toute idée nouvelle agissait fortement sur moi ; je me sentais avide de dévouement pour les pauvres habitants de notre pointe du Finistère ; je me croyais appelé par Dieu lui-même à l'apostolat de leur régénération, et je me reprochai toute pensée qui n'avait point l'amélioration de leur condition pour objet, le perfectionnement de leur intelligence, l'apurement de leur croyance pour but.

En ce temps-là, le père Merik, notre vénérable instituteur, quitta la direction du collége de Nantes, et nous fûmes assez heureux pour l'attirer à Kergoët, où nos démarches et nos sollicitations le fixèrent bientôt d'une façon positive en le faisant nommer au rectorat de notre village, vacant par la mort du titulaire. Son ardente charité si éclairée, sa religion si pure et si pleine de douceur, le portèrent tout naturellement à entrer dans les intentions de mon père, et si nous avons obtenu quelques résultats dans notre entreprise pieusement civilisatrice, je dois avouer que nous lui en sommes en grande partie redevables. Né de

parents bretons il savait mieux que tout autre prêtre parler le langage qui convenait aux paysans de son troupeau. Instruit depuis longtemps de leurs mœurs, de leurs usages, il vivait pour ainsi dire de leur existence pour la diriger, pour en réprimer paternellement les écarts; d'une indulgence sans bornes, il gémissait avec le coupable repentant, et pleurait avec lui les larmes de son repentir. L'hiver, quelque temps qu'il fît, il visitait les hameaux les plus éloignés, les cabanes isolées et comme perdues dans nos plaines découvertes; et sur les bords de l'Océan, quand les vents contraires affligeaient nos pêcheurs de quelque sinistre, on le voyait le premier s'aventurer, dans une mauvaise barque, sur les flots courroucés, pour venir au secours de ceux qui étaient en péril. Peu à peu il acquit assez d'empire sur nos Bretons pour les faire renoncer à leur coutume barbare de piller les vaisseaux naufragés; enfin je ne saurais te dire tout le bien que le père Merik sut répandre autour de lui, quelle douce civilisation il introduisit en peu d'années dans nos mœurs farouches, quel bien-être il fit succéder à la misère qui régnait jadis parmi nos populations. Le père Merik, tu le

sais, n'est point seulement un homme de foi et de piété, c'est encore un homme qui joint à une vaste instruction toutes les ressources d'un esprit fertile en généreux expédients; il sut organiser à Kergoët une sorte d'association de pêcherie, pour laquelle mon père avança des fonds, et pendant les longues soirées d'hiver il utilisa les veillées des femmes, en leur fournissant des travaux de couture, dont les produits se vendaient fructueusement à Brest.]

Moi, mon cher ami, je fus chargé de l'installation d'une école destinée aux enfants de la contrée; puis je dus encore donner mes soins à la culture de nos terres, examiner les comptes de nos fermiers, et m'enquérir de leur position et de leurs ressources; mon temps se trouva ainsi occupé, mes journées furent complétement remplies, et quand venait le soir je m'endormais d'un sommeil tranquille, vaincu par la fatigue, et ne songeant qu'à mes occupations du lendemain.

Nous avions quelquefois de petites fêtes auxquelles tout le pays prenait part; ces fêtes

étaient nos chasses, véritables battues que nous ne pouvions renouveler qu'une ou deux fois par an, car ces jours-là, il s'opérait une telle destruction de gibier, qu'il fallait bien des mois avant de songer à les recommencer. La chasse, dans notre coin de la Bretagne, n'est pas précisément une propriété personnelle ; celui qui la possède n'est pour ainsi dire que détenteur d'un bien auquel tous ses voisins se persuadent avoir des droits ; aussi quand une chasse commence, voit-on courir de tous côtés des paysans armés de fusils, et tout gibier qui passe à leur portée leur semble légitimement acquis dès qu'ils sont parvenus à le tuer.

Les habitants de Kergoët ne chassaient pas sans nous, mais ils chassaient avec nous, et chacune de nos chasses était suivie de plusieurs jours de réjouissances, pendant lesquels se consommait tout le gibier mis à mort.

Voilà quels furent, pendant trois années, ma vie, mes occupations, mes délassements. Aux jours de grande solennité religieuse, nous nous

rendions, mon père et moi, à l'église paroissiale de Kergoët. Le père Merik venait les dimanches ordinaires dire la messe au château, et passait avec nous le reste de la journée; c'est alors qu'avaient lieu d'instructives et longues conversations, dont le doux souvenir est toujours resté dans ma mémoire.

COMMENCEMENT
D'AGITATIONS.

Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir;
Les soleils pour brûler et l'homme pour souffrir
A. de Lamartine.

VII.

Je te demande pardon, mon cher Théodore, de tout ce long préambule, de ces détails qui ne t'auront offert que bien peu d'intérêt ; mais avant de dérouler devant toi le drame de ma vie, avant de t'en faire connaître les douleurs, j'ai cru devoir t'initier aux moindres circonstances de l'existence uniforme qui l'a précédé. Nous étions arrivés à l'année 1822 ; nous vivions fort isolés, lisant rare-

ment les journaux, et complétement en dehors de cette fièvre politique qui agitait alors toute la France, nous avions vaguement entendu parler des efforts des révolutionnaires, tant dans l'intérieur du pays qu'à l'extérieur; enfin, dans notre coin de la Bretagne, nos journées s'envolaient si vides et tout à la fois si remplies, que la pensée ne nous venait pas de nous informer du reste du monde. Mon père aurait paru calme, et je pourrais presque dire heureux, si le jour de retraite qu'il s'était imposé chaque mois ne fût venu ébranler sa sérénité à des intervalles bien rapprochés. Excepté le secret de cette retraite et son silence sur tout ce qui regardait ma mère, il était avec moi dans de grands rapports de confiance, et quand nos conversations du soir prolongeaient pendant l'été nos promenades sur la grève, nos deux âmes s'entendaient et s'épanchaient en versant l'une dans l'autre leurs inquiétudes, leurs agitations et les pensées qu'elles renfermaient. Mon père me parlait souvent de ces terribles guerres de la Vendée, dont il avait été l'un des plus glorieux combattants: Si vous aviez vu, me disait-il avec enthousiasme, si vous aviez vu, mon cher

Bertrand, les grands hommes qui nous commandaient; si vous aviez entendu leurs énergiques et nobles paroles sous le feu de l'ennemi, vous ne perdriez jamais le souvenir de cette illustre époque. Nos révolutionnaires ont eu grand soin de faire sonner bien haut la renommée de leurs généraux, et pour être juste, je dois dire qu'ils ont bien fait, car parmi eux il s'est rencontré de vrais héros, mais ils ont eu tort de répudier nos héros à nous; ceux-là aussi étaient de bons Français, mon enfant, qui défendaient pied à pied leurs croyances, qui versaient leur sang pour leurs convictions politiques. On a fait des statues pour tous les lieutenants de Buonaparte; dans chaque ville vous trouverez des places et des rues auxquelles leurs noms ont été donnés, et nos généraux n'ont pas même un tombeau; cependant Cathelineau et Stofflet, ces deux intrépides paysans qui prenaient les canons républicains avec des bâtons et des hommes dépourvus d'armes, et qui battaient les troupes aguerries de la république en leur opposant des masses de pauvres Bretons, étaient bien aussi des grands hommes.]

La Rochejaquelin, criant à ses paysans : « Si j'a-
» vance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je
» meurs, vengez-moi, » était aussi un grand homme ; c'était de plus un homme de noble croyance, de piété sincère, de foi profonde. Bonchamp méritait des statues et l'inscription de son nom sur nos places publiques, lui qui déjà dans les bras de la mort se réveillait pour ainsi dire de son agonie à la pensée d'une action généreuse, et faisait accorder la vie sauve à 6,000 prisonniers républicains, qui la veille encore brûlaient nos villages et massacraient nos prisonniers. Enfin, Charette, le grand Charette, ô mon enfant ! les révolutionnaires finiront par effacer son nom de la mémoire des peuples, et cependant il avait bien mérité le nom de grand, cet intrépide gentilhomme ; mais celui-là ils le haïssent plus encore que tous ceux dont je viens de vous parler, car il les a humiliés profondément, car il a traité avec eux de puissance à puissance, s'est fait reconnaître par eux comme généralissime des armées royales, et Nantes la républicaine l'a vu dans ses murs avec son état-major, parlant au nom du roi, et portant à son chapeau la cocarde blanche.

Quand vous entendrez nommer Charette, inclinez-vous, mon enfant; inclinez-vous également quand vous entendrez nommer Cathelineau, Stofflet, La Rochejaquelin et Bonchamp; car tous ces hommes sont de généreux martyrs qui n'ont trouvé que des cœurs ingrats, et je dirais presque une sorte d'indifférence pour leur mémoire chez leurs frères en croyance.

C'était ainsi que mon père me parlait de tous ces chefs vendéens près desquels il avait combattu. C'était ainsi qu'il entretenait en mon âme une grande vénération pour leurs actions héroïques, un grand amour pour la terre bretonne, cette noble terre si fidèle à sa foi, à ses serments, à toutes ses convictions. J'écoutais mon père avec un sentiment d'admiration passionnée qui ajoutait à son enthousiasme, et quand nous rentrions de nos promenades, quand nous nous séparions pour le repos de la nuit : Mon cher enfant, me disait-il encore en serrant mes deux mains dans les siennes, nous avons été mal récompensés de notre sang répandu, de nos fatigues, de nos misères, de notre dévouement ; maintenant on nous

délaisse, parce que l'on n'a pas besoin de nous; aujourd'hui l'on ne se croit plus obligé à tenir les promesses de l'adversité. N'importe, Bertrand, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! il arrivait que la bannière royale se relevât dans notre province et qu'elle fît un appel à tous les royalistes, vous devriez accourir pour la défendre; car vous devez au roi votre sang, votre vie, votre dévouement; ne l'oubliez jamais.

Vers le milieu du mois de mai de l'année 1822, ces conversations devinrent moins fréquentes; nos promenades furent pour ainsi dire interrompues par un événement bien peu extraordinaire cependant, mais qui décida de mon avenir. Depuis quelques mois, le père Merik nous avait annoncé qu'il nous était survenu un voisin, et nous ne nous étions pas autrement embarrassés de ce voisinage, nous ne nous étions pas occupés de savoir quel homme était ce voisin, jusqu'au jour où il ne nous fut plus permis d'ignorer ni son nom, ni ses opinions, et de demeurer indifférents à sa venue dans nos contrées. Ce voisin, qui se faisait appeler M. Trigaut du Finistère, était un ancien

procureur nantais, qui avait fait sa fortune en mettant sous le séquestre les propriétés des émigrés ou des royalistes hors la loi, et plus tard en se rendant acquéreur, moyennant un vil prix, de ces mêmes propriétés. Depuis quelques années, il s'était occupé d'immenses intérêts, disait-il; et ces immenses intérêts étaient une série de prêts usuraires et d'expropriations forcées qui naturellement avaient encore augmenté son bien-être déjà considérable. Une ou deux affaires scandaleuses l'avaient mis dans l'obligation de quitter momentanément la ville de Nantes, théâtre ordinaire de ses exploits; et notre mauvaise étoile l'avait attiré dans les parages de Kergoët. M. Trigaut du Finistère, puisqu'il avait ainsi formulé son nom.....

— Parbleu! s'écria Théodore de Vitré en ôtant son cigare de sa bouche, je suis bien aise de te dire que je me sens pris d'une belle exécration pour ton Trigaut du Finistère, non pas seulement à cause de sa qualité de séquestreur et d'usurier, mais encore en raison de la merveilleuse qualification nobiliaire ajoutée à son nom de Tri-

gaut. J'ai remarqué cent fois que les plus ardents dénigreurs de la noblesse, les plus véhéments républicains de nos jours de révolution, ne nous en voulaient tant, que parce qu'ils n'étaient point nobles, et que leurs persécutions contre l'ancienne aristocratie, leur désir de l'anéantir, venaient du désir non moins ardent d'en reconstituer une nouvelle dans laquelle ils auraient soin de se caser les premiers[1]; nous avons déjà une jolie pépinière d'illustrations départementales où brillent M. des Bouches-du-Rhône, M. de l'Aisne, M. du Bas-Rhin; ceux-là sont les ducs féodaux du nouveau système; viennent ensuite les illustrations inférieures qui se sont contentées d'un nom d'arrondissement, et quelquefois même d'un nom de canton; quelques-uns en changent suivant leurs intérêts; et je pourrais te citer tel de ces aristocrates, tel de ces hauts et puissants seigneurs qui se nommait *de Pontoise* dans les antichambres de Barras, au sortir d'une présidence de tribunal révolutionnaire, qui depuis se fit appeler le comte *de Nanterre*, pour porter l'habit de chambellan de Buonaparte, et qui enfin, comme gentilhomme de la chambre du roi, ne répondait qu'à la qua-

(1) Ce fut le cas de la noblesse de l'Empire, mais si elle conquit [illegible] [illegible] sur les champs de bataille

lification de marquis de Corbeil. Ton Trigaut est un faquin de cette espèce, et je le hais déjà d'une belle haine. Pardonne-moi si je t'ai interrompu; tu peux continuer maintenant; je reprends mon cigare.

Bertrand de Kergoët ne put s'empêcher de sourire de la boutade de son ami, puis il reprit sa narration. Trigaut du Finistère n'a jamais connu Barras, mon cher Théodore, et par conséquent il n'a point connu ses antichambres; Buonaparte ne l'a pas compté parmi ses chambellans, et jamais Louis XVIII ni Charles X n'en ont fait un gentilhomme de la chambre; procureur en 89, il fut un ardent révolutionnaire en 93, quelques personnes disent même un terroriste, et l'on s'accorde à prétendre que les infâmes noyades de Nantes lui ont dû plusieurs de leurs victimes; il y avait du sang d'assassinat sur ses titres de noblesse, de l'argent volé, de l'argent d'usure dans ses richesses; aussi mon père refusa-t-il tout net de le voir. M. Trigaut fut très-choqué de ce refus, et dès ce moment il nous déclara une guerre sourde, dont nous ne tardâmes pas à reconnaître les premières hostilités.

La propriété que cet homme avait achetée touchait aux terres de Kergoët et devait autrefois en avoir été un fief. Elle se composait de quelques arpents de terre et d'une tour accompagnée de bâtiments délabrés. M. Trigaut fit réparer les bâtiments, planter des jardins qu'il encombra de statues de plâtre, de rochers artificiels, qu'il décora, enfin, ainsi que les appartements de son habitation, avec tout le mauvais goût qu'il te sera possible d'imaginer; mais comme tout ce mauvais goût était une chose nouvelle pour nos paysans, il ne fut bientôt plus question dans le pays que du château de M. Trigaut. Cette admiration des pauvres Bretons satisfit d'abord son amour-propre, gonfla sa vanité, et quand il parlait de Kergoët, il ne le nommait plus que *la masure.* Au moment de l'ouverture des chasses, son orgueil souffrit de ne pouvoir se livrer à cet exercice, mais les terres dont il était propriétaire n'avaient point assez d'importance pour le lui permettre; alors il chercha par tous les moyens à nous troubler dans notre seul plaisir. Tantôt il se plaignait que nos chiens fussent venus passer sur ses champs, tantôt il prétendait que notre gibier ravageait toutes ses

cultures, et dans sa mauvaise humeur il nous intenta une foule de petits procès qu'il perdit avec dépens. Loin d'être corrigé par ce mauvais succès, son humeur s'en accrut et se changea en une haine bien prononcée, haine de procureur et de Jacobin, dont il résolut, quelque chose qui dût lui en coûter, de nous faire supporter le poids.

A force de fouiller les titres de sa propriété, d'en commenter le sens et d'en torturer les expressions, ledit M. Trigaut voulut se persuader qu'une vingtaine d'arpents de bruyères, situés dans le milieu de notre chasse, pourraient, au moyen d'une suite de chicanes judiciaires et de plaidoyers habilement embrouillés, passer en sa possession. Ces vingt arpents de terres incultes ne valaient assurément pas les frais d'un procès ; séparés de ses jardins par d'autres terres qui nous appartenaient, ils ne devaient lui être d'aucune utilité; mais en les réclamant il savait qu'il irriterait mon père, qu'il nous forcerait à des démarches judiciaires fort ennuyeuses, à des déplacements, qu'en un mot il nous *vexerait*, suivant son élégante expression, et nous reçûmes une assignation

sur papier timbré, pour avoir à *délaisser* à M. Trigaut du Finistère vingt arpents de bruyères, usurpés, disait l'exploit, par MM. de Kergoët ou leurs ascendants. De plus, le requérant réclamait les fruits perçus ou une indemnité pour l'abus qui avait été fait de sa propriété.

Quand mon père reçut des mains d'un huissier cette ridicule assignation, il me fit appeler et me dit d'un air profondément triste : Je croyais qu'il nous serait permis de vivre en paix, dans la solitude de notre retraite, que ne demandant rien à personne, personne ne songerait à nous et ne nous troublerait dans ce coin du Finistère. Je me suis trompé, mon cher enfant, tous les petits procès que Trigaut nous a intentés jusqu'à présent et que, grâces à Dieu, il a perdus, n'étaient que des essais, qu'un commencement de persécution ; il en veut aujourd'hui, non plus à nos plaisirs, mais à notre propriété elle-même. Ce Trigaut est furieux de ce que nous refusons de le voir, de l'admettre dans notre société, apprêtons-nous à toutes les scélératesses qu'il pourra inventer pour se venger.

Mon père me montra alors l'exploit qu'il venait de recevoir. Il est impossible, m'écriai-je, qu'il puisse songer à soutenir un tel procès: j'ai lu dix fois, en fouillant votre vieux chartrier, les titres qui établissent vos droits aux terres que vous possédez.

— Je sais bien, me répondit mon père, que les vingt arpents qu'il réclame sont à moi; je n'ignore pas que les titres de mes propriétés sont dans mon chartrier, et je vous dirai plus, mon cher garçon, il est fort probable que Trigaut perdra son procès. Lui-même sait tout cela aussi bien que vous et moi; mais ce qu'il n'ignore pas non plus, c'est qu'il lui est possible de faire traîner ce procès en longueur, de nous mener de juridiction en juridiction, devant toutes les cours du royaume, de nous faire dépenser beaucoup d'argent, et de nous faire vilipender par ses avocats à sa fantaisie.

— Cependant, vos titres sont certains; votre bon droit ainsi que sa mauvaise foi son patents.

— Je ne nie rien de tout cela, mon cher enfant, reprit mon père, j'espère que nous gagnerons notre procès, j'espère encore que Trigaut sera condamné aux dépens; et pourtant je ne vois pas sans

tristesse toute cette sotte affaire. Trigaut est un ancien procureur; il connaît les ressources de la chicane, toutes les arguties du barreau. La discussion sur la propriété de nos vingt arpents ne sera pas le point principal de notre affaire, croyez-le bien. Ce que veut cet intrigant, c'est de nous fatiguer de procédures, de nous lasser, de nous ruiner, si cela lui est possible; puis il ameutera contre nous la populace de la ville; nous serons représentés par son avocat, comme de mauvais voisins, d'enragés aristocrates, abusant de notre influence sur les paysans de notre canton, pour faire revivre à notre profit les droits seigneuriaux, tyrannisant le pays pour notre chasse, et détenant injustement des biens communaux. A cette occasion nos droits de propriété seront examinés, discutés, commentés, pour chaque parcelle de notre terre; on se servira de mon ancien titre d'officier vendéen pour m'en faire un titre de réprobation; on représentera les actes de notre guerre héroïque comme autant d'actes de brigandage, et nous qui avons souffert, nous serons transformés en tyrans, tandis que ceux qui nous ont fait souffrir, qui nous ont dépouillés et qui sont

aujourd'hui riches de nos dépouilles, paraîtront en victimes.

— Cela est impossible, mon père, et surtout en Bretagne où chacun sait les moindres détails de la guerre que vous avez faite.

— Impossible !.... impossible !... murmura mon père ; vous êtes jeune, Bertrand, et vous ignorez encore ce que peut, ce qu'ose la mauvaise foi des partis.... Le paysan de nos campagnes est bon, il nous aime, on ne l'a point perverti jusqu'à ce jour ; mais le peuple des petites villes, mais la bourgeoisie, nous sont hostiles ; ces deux classes, mon ami, sont infectées des principes d'une fausse philosophie, d'un libéralisme haineux, qui les aveuglent. Notre noblesse sera notre cause de proscription. On nous a représentés à leurs esprits prévenus, comme des ennemis de notre pays, comme des hommes dangereux, toujours prêts à reprendre les armes, pour reconquérir nos anciens priviléges ; d'ailleurs notre esprit religieux n'en dit-il pas assez ? Nous voulons le triomphe de ce que depuis quelques années on nomme le parti prêtre, c'est-à-dire, l'abrutissement des masses au

profit du clergé. Pour la première fois, je vous parle de toutes ces choses; je viens vous révéler ce que j'aurais voulu pouvoir vous cacher plus longtemps; mais il faut bien à la fin vous apprendre notre véritable situation. La restauration, après sept années de règne, nous a amenés à ce triste résultat, que nous sommes parqués en France comme des proscrits contre lesquels les populations ne sauraient prendre trop de précautions. Les journaux nous reprochent sans cesse notre avidité insatiable des places et des honneurs, tandis qu'ils exaltent le désintéressement de ces prétendus libéraux, qui marchent vers l'usurpation de tous les pouvoirs, par les voies tortueuses d'une opposition dont l'avenir, je le crains bien, révélera le but.

— Dernièrement, mon cher enfant, Trigaut a fait grand bruit dans nos campagnes, *de l'insolente prétention* seigneuriale qu'affiche, dans l'église de Kergoët mon pauvre banc. Jusqu'à ce jour, ses propos, ses criailleries, n'ont pu altérer l'affection de mes Bretons; mais en sera-t-il toujours ainsi?

Comme nous en étions là de notre conversation, le père Merik entra dans le salon où elle avait lieu; nous lui fîmes part des chicanes de M. Trigaut: il les savait déjà.

— Tout le pays en est instruit, nous dit-il, et des émissaires de ce mauvais procureur parcourent le canton, cherchant à persuader à chacun, que la moitié de votre propriété pourrait être avantageusement revendiquée par les communes environnantes. Ainsi, mes bons amis, préparez-vous à tout ce que son génie fertile en chicanes pourra lui suggérer de mauvais procédés à votre égard. Je suis fort d'avis que vous ne négligiez pas cette première affaire, car si vous y mettiez de la mollesse ou de l'insouciance, elle serait suivie de vingt autres..

— Que nous conseillez-vous donc? demanda mon père.

— Ce que je vous conseille, mon respectable ami, c'est de mettre le plus tôt possible la défense de vos intérêts entre les mains d'un avoué habile et consciencieux.

— Et qui m'en indiquera un? qui m'assurera que je ne me tromperai pas dans mon choix?

— Moi, reprit le père Merik; je connais à Brest un avoué, dont je crois pouvoir répondre en toute sûreté de conscience; c'est un homme honnête et intelligent, qui jouit avec raison de l'estime générale, et je vous donnerai une lettre pour lui. Il sera nécessaire que Bertrand se rende lui-même à Brest, pour activer la marche de cette procédure, pour voir les juges, les solliciter, car si, dans ce siècle où nous vivons, la justice ne se vend pas, elle est avide de politesses et de déférences; plus les gens qui ont recours à ses arrêts, sont hautement placés sur les degrés de l'échelle sociale, plus elle tient à les voir respectueux envers sa toge; c'est une affaire d'amour-propre. Bertrand devra donc se rendre à Brest, et j'ai conservé dans cette ville des relations qui, je le crois, ne nous seront pas inutiles.

Enfin, mon cher Théodore, mon voyage à Brest fut résolu. Pendant les quelques jours qui s'écoulèrent, entre cette décision et mon départ, mon père et le bon abbé Merik m'instruisirent

de ce que j'aurais à faire dans l'intérêt de notre procès, des visites indispensables que je devrais rendre à mon arrivée, et des juges que je devrais solliciter avec le plus d'instance, comme étant les plus influents.

Quand je m'éloignai de Kergoët, l'hiver était déjà à moitié écoulé, les grands froids cédaient peu à peu aux approches des premières brises du printemps, on sentait qu'il s'opérait dans la nature un travail de végétation et de renaissance; qu'une séve surabondante se mettait en mouvement. Moi aussi, j'éprouvais des agitations, qui m'avaient été, pour ainsi dire, inconnues jusqu'alors; je sentais souvent mon cœur se gonfler de chagrins sans cause; je tressaillais au milieu de mes nuits, d'inquiétudes qui remplissaient mes yeux de larmes. Pendant le jour je fuyais la société de mon père et celle de l'abbé Merik; l'amour de la solitude me fesait chercher les lieux écartés, et quand venait le soir, assis solitairement sur les pics les plus élevés de nos falaises, je passais des heures entières, jusqu'à ce que l'obscurité fût devenue tout à fait complète, à sonder du regard les loin-

Souvenir de "René" !

tains horizons de l'Océan, je les interrogeais avec tristesse et inquiétude; il me semblait que de leurs brumes devait poindre tout à coup, pour moi, quelque bonheur inattendu, et qu'ainsi qu'une blanche voile, longtemps inaperçue, apparaît enfin montant peu à peu au-dessus des vagues, et dessinant sur l'azur du ciel ses mâts allongés et ses vergues fines et gracieuses, de même la réalisation d'espérances confusément enfouies dans mon cœur, m'apparaîtrait et viendrait audevant de moi. Ma tristesse était inquiète, mais elle était pleine de charmes; les pleurs que je versais n'avaient rien d'amer, ils me soulageaient, ils diminuaient l'oppression dont j'étais comme accablé. Mon jour était venu, Théodore; la vie s'ouvrait devant mes pas; il manquait un but à mes désirs, un aliment aux agitations de mon âme; tout ce qui l'avait remplie pendant les premières années de mon existence, ne me suffisait plus; j'avais besoin de changer de lieux, de respirer un air nouveau, de vivre d'une vie plus large.

Le jour de mon départ fut presque un jour de fête pour moi; le sang montait vers ma tête avec

violence ; je n'entendis ni les adieux de mon père, ni ceux de l'abbé Merik, un bourdonnement confus emplissait mes oreilles; toute mon attention se portait du côté de la route que j'allais suivre ; j'écoutais en moi-même comme des voix séduisantes qui me parlaient de l'avenir.

PRESSENTIMENTS.

Vous abattrez, quand il vous plaira,
ces pécheurs qui paraissent si fiers.

MASSILLON.

VIII.

Pendant les premières semaines de mon séjour à Brest, les visites que j'avais à faire, les occupatons et les démarches multipliées que m'occasionna le procès qui nous était intenté, emplirent tellement toutes les heures de mes journées, que je vécus dans une sorte d'étourdissement; je ne pensais plus, je ne rêvais plus de ces douces et inquiètes rêveries qui m'avaient agité. Le soir

la fatigue m'accablait et je rentrais à mon hôtel, où je m'endormais, jusqu'au lendemain, d'un sommeil lourd, qu'aucune révélation d'avenir ne venait interrompre. Le dimanche, après avoir assisté aux offices de l'église, j'écrivais à mon père et à l'abbé Merik et je leur rendais compte des consultations de nos avoués, de mes nombreuses démarches et de mes visites à nos juges.

Ces vingt arpents de bruyères devaient nous coûter dix fois plus qu'ils ne valaient; notre cause avait été inscrite au rôle, mais des remises successives retardaient le moment des plaidoiries et du jugement; notre adverse partie avait publié et distribué un volumineux mémoire, dans lequel il était fort question de toutes sortes de choses, excepté du fond même du procès; ce mémoire, véritable pamphlet, auquel l'utilité de la chose en litige servait de passeport, contenait une longue diatribe contre la féodalité, l'aristocratie, la propriété, et forces louanges adressées aux révolutions et aux révolutionnaires; il y était dit que les *seigneurs* de Kergoët maintenaient dans leurs terres les *us* et coutumes du moyen âge; notre banc sei-

gneurial n'était pas oublié, et nos *crimes* de chasseurs s'y trouvaient énumérés avec une emphase miraculeuse. Les bienfaits, les secours, les charités que mon père répandait autour de lui, devenaient sous la plume des avocats de M. Trigaut du Finistère, autant d'armes utiles à ses folles accusations.

« Ces bienfaits, ces charités, ces secours de » MM. de Kergoët, répandus avec ostentation, » sont un des fléaux qui maintiennent dans l'ignorance et l'oisiveté les paysans de cette partie » de la Bretagne, et conservent dans leurs cœurs » ces sentiments de soumission féodale, auxquels » un long usage les a habitués; etc., etc., etc. »

Je te cite ce curieux passage, mon cher Théodore, pour te donner une idée du style de ce factum. Je voulais mépriser la prose de M. Trigaut, ne pas faire assaut avec lui de logique et de discussion, cela ne me fut pas permis; mon avoué me dit avec un air de profonde conviction et de gravité : Tout ce mémoire de Trigaut est un tissu de stupidités, de sottises et de mensonges, je n'en disconviens pas, monsieur; cependant, nous ne

pouvons le laisser sans réponse; je sais qu'il a été distribué à Brest et dans la campagne de Kergoët, avec une profusion inouïe, puisqu'il se trouve même chez de pauvres Bretons qui ne savent pas lire et entendent à peine le français.

Je sais que des émissaires de Trigaut vont partout, l'expliquant, l'amplifiant et se posant, pour soutenir ce mémoire, en orateurs de cafés et de tavernes. La possession des vingt arpents en litige importe aussi peu à M. Trigaut qu'à vous-même; je dirai plus, le désir de vous tracasser, quoique l'un des motifs de ce procès, n'en est pas le premier. M. Trigaut est riche, maintenant il n'a plus besoin d'argent, et il désire, comme on dit, faire peau nouvelle; après avoir pressuré, pillé, nos pauvres diables de paysans, après leur avoir volé leur argent par les plus infâmes usures, il cherche un moyen de laver ses écus. M. Trigaut vous attaque, vous messieurs de Kergoët, vieux gentilshommes bretons; il attaque votre père surtout, dont le nom a retenti si longtemps dans les bocages de la Vendée, il remue ciel et terre pour faire preuve de libéralisme. Ce qu'il veut, c'est un procès

retentissant qui donne à ses opinions d'aujourd'hui une publicité immense. Ce procès il le perdra, cela est certain, et il n'en doute pas ; mais il criera à l'oppression, au jésuitisme, au favoritisme, et les libéraux de nos cabarets et de nos estaminets retiendront son nom comme celui d'un martyr, et le proclameront quelque jour accompagné de l'épithète de digne et d'honorable.

Il faut, monsieur de Kergoët, répondre à ce mémoire, et avoir raison devant le bon sens public, s'il existe, comme nous l'aurons plus tard devant la justice, des calomnies et des stupidités de M. Trigaut.

Je dus donc me mettre à l'ouvrage et répondre au factum de Trigaut. La ville de Brest se partagea en deux camps : d'un côté, les révolutionnaires déguisés sous le nom de libéraux soutinrent leur ami, leur allié, Trigaut du Finistère ; de l'autre, tous les gens sensés, tous les gens de bonne foi, convaincus, par un examen impartial, de la justice de nos droits, arborèrent la bannière des Kergoët, et se rangèrent de notre côté. Notre procès acquit, à dater de ce moment, une célé-

brité, non-seulement départementale, mais provinciale, à laquelle je ne l'avais pas cru destiné. Les journaux s'en servirent comme d'un texte pour toutes leurs déclamations; et le nom de Kergoët fut répété par les organes de la presse avec des épithètes bien différentes.

Cependant, comme le jugement de notre procès semblait reculer chaque jour, et que j'avais fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour amener une issue qui nous fût favorable, je résolus de me reposer de tous mes ennuis et de mes fatigues en cessant totalement de m'occuper de procédure et de chicane pendant quelques jours. Le printemps était alors dans toute sa splendeur; partout il étalait des fleurs et de la verdure. Le ciel se montrait sans nuages, et des brises chaudes et parfumées m'arrivaient le soir des campagnes voisines de Brest et me replongeaient, comme à Kergoët pendant les jours qui précédèrent mon départ, au milieu de rêveries et de douces tristesses dont le charme ne saurait être dit.

Un matin, après avoir prévenu mon avoué que

je m'absentais pour toute la journée et peut-être pour la journée du lendemain, je sortis de Brest, et je laissai mes pas me diriger au hasard, ne m'inquiétant ni du chemin, ni du but vers lequel ils tendaient. Plus je m'éloignais de la ville, plus je sentais un calme délicieux se répandre peu à peu dans mon âme; je respirais avec force, avec bonheur; j'éprouvais une joie d'enfant à me voir libre, inconnu, et parcourant au hasard toutes les routes qui s'offraient à mes regards. Jamais, oh! non, jamais, la nature ne m'avait paru si belle, et aujourd'hui encore le souvenir qui m'est resté de ces heures fortunées me retrace, comme un paysage fabuleux, celui dont mes yeux ne pouvaient se lasser d'admirer la délicieuse fraîcheur.

Peut-être cependant le paysage est-il fort commun; peut-être toute sa beauté n'existe-t-elle que dans mon imagination...... je ne veux pas le croire; j'aime mieux garder cette pensée qu'en ces instants bien vite écoulés j'ai goûté une félicité qui n'était pas sans réalité.

Je m'avançais entre des haies d'arbustes en fleurs, et des arbres plus grands courbaient jus-

qu'à moi leurs branches également chargées de fleurs et de parfums. Dans les mille rameaux entrelacés de ces arbres et de ces arbustes, des oiseaux faisaient entendre leurs chants doux et amoureux; puis, à mon approche, ils s'envolaient pour se poser plus loin dans une charmille touffue et se sauver de nouveau lorsque le bruit de mes pas leur annonçait ma venue. De temps en temps, quand la voûte qui me couvrait devenait moins épaisse et moins chevelue, j'apercevais vers l'horizon poindre quelques clochers pointus, quelques toits de cabanes dont je m'éloignais toujours, tant j'étais avide de liberté et de solitude.

Après plusieurs heures d'une course véritablement insensée, pendant laquelle mon premier enivrement avait eu le temps de se calmer, je me sentis fatigué, et totalement ignorant du chemin que j'avais suivi, et du lieu où je me trouvais, je montai sur une butte de gazon, élevée au-dessus de tout ce qui l'environnait, pour tâcher de découvrir quelque endroit, château, ferme ou cabane qui pût m'offrir un lieu de repos et en même temps l'espoir d'un repas quelconque: il était

six heures du soir, et depuis dix heures du matin, j'errais à travers les campagnes, courant, bondissant comme un enfant échappé du collége; parfois chantant des chants dont je n'ai jamais pu me rappeler ni les motifs ni les paroles.

Tout était désert autour de moi; nulle trace d'habitation n'apparaissait au loin; alors, après être descendu de la butte sur laquelle j'étais monté, je suivis le premier chemin qui se présenta devant mes pas, non plus en chantant ni en bondissant joyeusement, mais cependant le cœur encore rempli des douces rêveries auxquelles il s'était abandonné depuis le matin. J'ignore combien de temps je marchai ainsi à l'aventure, oubliant parfois que mon but était de trouver un asile quelconque. Peu à peu, le soleil s'abaissa vers l'horizon; et quand il en colora les profils de ses derniers rayons, quand ses dernières lueurs vinrent en mourant raser le sol sur lequel je m'avançais insouciant et absorbé dans mes méditations, je m'arrêtai tout à coup et je songeai sérieusement à ma situation. Mes regards interrogèrent de nouveau le pays inconnu au milieu

duquel je me trouvais comme un voyageur perdu ; et dans les lointains brumeux du paysage, je crus découvrir une petite masse blanchâtre qui me sembla devoir être une maison ; aussitôt mes pas se tournèrent de ce côté; quelquefois cette masse blanchâtre disparaissait à ma vue derrière quelques bouquets d'arbres ou des plis de terrain ; mais bientôt je la retrouvais de nouveau et j'accélerais ma course dans l'espoir de l'atteindre avant que la nuit eût tout à fait épaissi ses ombres.

Je perdis un moment l'espoir d'arriver à ce but de mes désirs, et je sentis un grand anéantissement de mes forces quand aucune lueur n'éclaira plus la solitude de la plaine. Le ciel était d'un bleu sombre sur l'azur duquel brillaient des milliers d'étoiles, mais la maison qui de loin m'était apparue comme un port de salut, comme un lieu de refuge, avait noyé sa blancheur dans les ombres qui l'environnaient ; je ne saurais te dire, mon cher Théodore, quel sot découragement s'empara alors de moi ; je m'assis sur le bord de la route, et toutes mes belles et riantes illusions du matin s'é-

vanouirent. Ce bonheur inconnu, à la rencontre duquel je m'étais avancé si plein de confiance, ne faisait plus battre mon cœur de ses doux enchantements; faut-il t'avouer un enfantillage, une superstition qui sans doute te semblera inconcevable : aussi longtemps que la maison blanche s'était montrée à moi, je m'étais figuré que mon avenir, mes rêves de bonheur, et les pressentiments secrets de mon âme bourdonnaient autour de moi leurs musiques enivrantes pour m'inviter à marcher en avant, pour me pousser vers les murailles où j'avais résolu de réclamer l'hospitalité; mais quand la nuit eut tout enveloppé de ses voiles, quand mes yeux ne distinguèrent plus qu'avec peine le sentier même que je suivais, il me sembla que tout m'abandonnait à la fois, et qu'un arrêt de Dieu me défendait de croire aux félicités dont je m'étais bercé. Ma tête s'inclina sur ma poitrine, et pendant plusieurs minutes je demeurai dans un anéantissement complet; enfin, au moment où mon désespoir était le plus navrant, un instinct machinal me fit relever la tête et mesurer d'un dernier regard les profondeurs de l'horizon.

Une lumière, une seule lumière vacillante et faible, y brillait comme une étoile perdue au milieu des nuages; par un brusque mouvement, je fus bientôt debout; je respirais à peine, je n'osais me fier au nouvel espoir qui surgissait en moi; cette lumière devait partir de la maison que j'avais entrevue à l'instant où se couchait le soleil. Bientôt je ne pus douter de la réalité de mon espoir, en voyant cette lumière changer de place, et monter et descendre, éclairer tour à tour les fenêtres de deux étages. Avec une nouvelle ardeur je repris ma course, l'obscurité me semblait moins épaisse, j'entendais les oiseaux murmurer dans les buissons leurs chants de sommeil; dans le lointain tintaient les cloches de quelques troupeaux attardés; je n'étais plus seul, je n'étais plus égaré; mes forces, ma joie, mon espérance, tout était revenu; le printemps, comme le matin à mon départ de Brest, m'inondait de ses brises odorantes, et je m'avançais toujours guidé par la lueur qui m'était apparue, ne doutant pas que le bonheur ne fût bien près de moi, qu'une vie nouvelle, pleine de voluptés suaves, de repos et de paix du

cœur, ne m'attendît et ne dût s'offrir à ma recherche empressée.

Il y a dans la vie, mon cher Théodore, des pressentiments qui ne trompent pas, aux jours de la jeunesse surtout; on se voit tout à coup entouré d'illuminations soudaines, qui éclairent les horizons de la vie; aux jours de la jeunesse, le bonheur n'arrive point imprévu, ne surprend point votre cœur de ses soudaines félicités; un trouble délicieux le précède et vous avertit de sa venue; vous répandez des larmes qui n'ont aucune amertume; une voix retentit en vous, qui vous dit: le voici, veillez, attendez, il vient, et peu à peu ses brises vous rafraîchissent et vous bercent de ces enivrements que l'on n'éprouve qu'une fois. C'est que le bonheur, je le crois sincèrement, n'est qu'une épreuve que Dieu envoie à chaque homme sur la terre, épreuve bien courte, bien passagère pour quelques-uns, plus longue et plus dangereuse pour d'autres, mais à la suite de laquelle nous sommes tous jugés. Hélas! mon ami, mon épreuve fut courte, mon bonheur fut grand, mais il dura peu. Cette maison blanche, cachée

dans une vallée inconnue, perdue dans des massifs d'arbres et de haies touffues, entourés de frais gazons, baignés par un ruisseau murmurant; cette maison, qu'aucune autre maison n'avoisinait, que le silence, la solitude et la paix semblaient avoir choisie pour demeure, se présenta enfin au détour d'un petit sentier, devant mes regards enchantés. Une pelouse de gazon s'étendait devant elle, comme un riant tapis, des arbres à fruits et des arbres à fleurs l'ornaient de tous côtés. En ce lieu enchanté, il se trouvait plus de fleurs, plus de parfums, des oiseaux chantant plus doucement, des eaux murmurant plus harmonieusement que dans aucun autre lieu du monde. Toutes les issues de cette maison étaient closes, les volets des fenêtres étaient strictement fermés, nul bruit ne décelait au dehors la présence des habitants qui l'occupaient; seulement, à travers les fentes des portes et des volets, glissait un faible rayon de lumière, et les aboiements d'un gros chien retentissaient dans une petite cour intérieure; avant de saisir et d'agiter la sonnette qui devait annoncer ma présence, je demeurai quelques instants incertain et plein d'agitation, cherchant à me re-

mettre de l'émotion que j'éprouvais. Au milieu du calme de la nuit j'entendais le battement de mes artères, et dans ma poitrine le retentissement sourd des mouvements de mon cœur; te dire le temps qui s'écoula dans cette sensation, je ne me le rappelle pas. Je ne sais même comment elle aurait fini, si les aboiements continus du chien de garde n'eussent enfin attiré l'attention des habitants de la maison; des pas résonnèrent à travers les corridors, et une voix d'homme demanda qui venait à cette heure troubler le repos de la campagne.

L'interpellation, qui m'avait été adressée en langage breton, me tira de mon incertitude; je répondis également en breton que j'étais un voyageur surpris par la nuit, et que perdu dans les plaines, ignorant mon chemin, je sollicitais un abri pour la nuit.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'aucune réponse fût faite à ma demande; je m'aperçus cependant que l'on m'examinait soigneusement à travers un petit judas pratiqué dans la porte, et soit que mon air de jeunesse, soit que mon costume, inspirassent de la confiance à mon

interrogateur, après quelques allées et venues, la porte me fut ouverte. Mon introducteur, que je distinguai à la lueur d'une chandelle qu'il abritait de sa main contre l'air de la nuit, était un paysan breton, déjà sur le retour de l'âge et portant sur ses traits durs et caractérisés l'empreinte des fatigues d'une vie laborieuse; une forêt de cheveux bruns encadrait son visage amaigri et descendait jusque sur ses épaules, recouvertes d'une large veste; c'était enfin le paysan breton dans toute la pureté de son style finistérien, dans toute la rigidité de son costume. Sans me dire un mot, il me fit le suivre, en passant par deux ou trois pièces sombres et presque dégarnies de meubles, jusqu'à une salle à manger, dans laquelle il m'introduisit en se rangeant contre la muraille pour me laisser passer.

Je distinguai d'abord, au milieu de cette pièce, une table recouverte d'une nappe blanche et soigneusement mise, sur laquelle s'étalait un souper que mon appétit, aiguisé par ma longue course, me fit juger devoir être délicieux; puis mes yeux se portèrent de la table aux personnes qui l'en-

touraient, et se reposèrent sur deux figures de femmes, dont les regards, tournés vers moi, semblaient attendre l'explication de ma singulière visite. Je saluai profondément ces deux femmes, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible de le faire, la cause qui me forçait à recourir à leur hospitalité, et comment, après une course de près de douze heures, je me trouvais perdu dans la campagne de Brest, mourant de faim, épuisé de fatigue et ne sachant où porter mes pas.

— Vous êtes à trois petites lieues de Brest, me répondit la plus âgée de ces deux femmes; la route qui conduit à cette ville n'est guère qu'à un petit quart d'heure de chemin de notre habitation; mais la soirée est déjà bien avancée, et vous me paraissez fatigué et mourant de faim; j'espère, monsieur, que vous me ferez l'honneur d'accepter notre souper et l'abri de notre toit pour cette nuit.

Je n'hésitai pas, comme tu le concevras sans peine, à me rendre à la proposition de mon hôtesse, cependant je crus devoir faire quelques difficultés, me récriant sur l'embarras que je lui causerais et sur ce que je n'étais pas connu.

Quelques phrases polies terminèrent mes feintes hésitations. Un couvert fut mis pour moi et je me trouvai installé. Quand j'eus décliné mon nom, il se trouva que les détails du procès que j'avais à soutenir à Brest étaient parvenus jusque dans cette maison isolée; alors je fus accablé par la vieille femme qui m'avait si généreusement et si hospitalièrement accueilli, de questions sans nombre; j'avais à peine le temps de manger les mets qui m'étaient servis, tant ses interrogations étaient pressantes et multipliées.

Madame de Rosdeuk, car c'est ainsi que se nommait la propriétaire de la maison sous le toit de laquelle je me reposais, était une de ces vieilles femmes curieuses et bavardes, que le plaisir de la causerie eût entraînée à faire bon visage au premier venu, pourvu qu'elle eût été certaine d'en recevoir mille détails sur les propos et les caquets de la petite ville près de laquelle elle demeurait; j'étais à ses yeux le héros du commérage le plus nouveau, le porteur d'un nom qui retentissait depuis plus d'un mois dans toutes les conversations de la province ; il n'en fallait pas davantage pour

qu'elle s'estimât heureuse de m'avoir reçu chez elle. La solitude de sa campagne lui rendait fort rares les occasions de bavardage, la possibilité de se tenir au courant des affaires de son prochain; aussi je fus traité comme un ami, une connaissance intime, dès l'instant où elle eut compris de quelle ressource je pouvais lui être, quel relief lui donneraient aux yeux de ses rares visiteurs les détails relatifs à mon procès, qu'elle pourrait parvenir à tirer de moi.

Madame de Rosdeuk avait dû être fort jolie, et il me sembla qu'elle n'avait point désappris les grimaces plus ou moins gracieuses du temps où ses charmes devaient avoir été célébrés par tous les Lovelaces du département. Sa toilette étalait une élégance prétentieuse et de mauvais goût, qui se décelait par la prodigieuse quantité de rubans dont son bonnet et son fichu étaient flanqués, et plus encore peut-être par la forme même de ce fichu et de ce bonnet, convenables tout au plus à une femme très-jeune et très-fraîche. L'affectation puriste de son langage dénotait le plus pur provincialisme, et le mouvement perpétuel de ses mains,

qu'elle tenait élevées pour leur conserver cette blancheur qui provient de l'absence de circulation du sang, eût seul indiqué que toute prétention n'était point éteinte en elle. Cependant madame de Rosdeuk avait au moins soixante ans, mais jamais je ne vis soixante ans plus fardés, plus mignards, plus coquets que les siens.

Il n'y avait pas dix minutes que nous causions et que je cherchais vainement à satisfaire mon appétit, que déjà je savais que M. le baron de Rosdeuk, son illustre époux, dont elle déplorait la perte récente, avait servi dans la marine. L'emphase avec laquelle elle en parlait, son titre de baron qu'elle faisait revenir à chaque instant, de peur sans doute que je n'oubliasse de le lui donner, me persuadèrent que le titre et la noblesse qu'indiquait le *de* placé devant son nom de Rosdeuk, nom qui m'était totalement inconnu, ne devaient pas exister dans sa famille depuis bien longtemps; et en effet, je ne me trompais pas; la maison qu'habitait cette baronne se nommait Rosdeuk, et quand son mari, corsaire en réputation pendant les guerres de l'Empire, sous le nom

de capitaine Jean, vint prendre sa retraite par suite de blessures graves, vers la fin de 1812, l'empereur changea son nom contre celui de la propriété dans laquelle il comptait finir ses jours et la transforma en baronnie.

En m'offrant une tranche d'un excellent gigot auquel j'avais déjà largement fait brèche, la baronne de Rosdeuk me dit d'un ton d'un amer dédain et d'une hauteur vraiment comique : « Il » faut avouer, monsieur de Kergoët, que les gens » d'aujourd'hui sont bien osés de venir s'attaquer » à notre noblesse, et qu'il leur sied bien de se » décorer de noms de départements, pour lutter » d'aristocratie avec nous. Votre Trigaut du Fi- » nistère vous ruinera si vous le laissez faire ; » tous ces gens de chicane et de tribunaux s'en- » tendent comme larrons en foire. Hélas ! mon » cher monsieur, j'en sais quelque chose ! J'ai été » indignement dépouillée par un ancien avoué » dans lequel j'avais mis toute ma confiance, et » croiriez-vous que je n'ai jamais pu avoir raison » devant la justice. »

— Marguerite, donnez donc à boire à M. de

Kergoët, murmura-t-elle à l'oreille de sa compagne, et prenez du vin dans le buffet, du vin d'entremets, mon enfant: ne vous trompez pas.

Puis elle continua : Oui, monsieur, j'ai été affreusement volée, dépouillée.....

Mais déjà je ne l'écoutais plus, et elle put à loisir prolonger son discours et ses doléances ; mon attention s'était concentrée sur la jeune fille assise de l'autre côté de madame de Rosdeuk, et que je venais d'entendre appeler du nom de Marguerite.

UNE
RENCONTRE HEUREUSE.

Mon âme est fortement troublée.
Psaumes de la Pénitence.

IX.

Bertrand de Kergoët interrompit sa narration pendant quelques minutes, et comme assailli par de tristes souvenirs, il se leva et parcourut à pas précipités l'étroite chambre dans laquelle Théodore de Vitré et lui étaient enfermés; peu à peu cependant son agitation se calma, sa figure reprit l'expression de douloureuse résignation qui y était empreinte avant ce paroxysme de souffrance, puis

il revint à la place qu'il occupait et se prépara à continuer son récit.

Théodore de Vitré n'avait essayé par aucune parole d'apporter quelque adoucissement aux chagrins de son ami ; il s'était aperçu que ceux dont souffrait Bertrand étaient de ces chagrins que l'on ne console pas, et dont l'amertume est tellement empreinte au fond du cœur, que la mort seule peut la détruire.

Les véritables chagrins ne veulent pas les consolations humaines : le temps les use, la mort les emporte avec la vie qui les a éprouvés ; mais l'océan des joies du monde et les distractions que l'amitié essaye de prodiguer à ceux qui en subissent la torture passeraient vainement, sans effacer la plaie qu'ils ont creusée.

—Tu n'as pas vu Marguerite, mon cher Théodore, reprit Bertrand ; peut-être la rencontreras-tu quelque jour ! mais hélas ! elle n'est plus ce que je l'ai connue ; ce n'est plus cette simple jeune fille, si pure, si calme et si heureuse, que le calme et le bonheur naissaient dans mon âme en la con-

templant. Quand je la vis pour la première fois, elle avait tout au plus dix-huit ans, et mes yeux ne se furent pas plutôt portés sur sa gracieuse personne, que tout le passé de ma vie s'effaça pour ainsi dire de ma mémoire, et que je me dis : Voilà la destinée que j'avais pressentie, voilà le but vers lequel tendait ma course impatiente.

Marguerite est plutôt grande que petite, sa taille accuse une admirable flexibilité, et dans l'ensemble de ses mouvements, dans sa marche, dans son repos, je ne saurais par quelle image te donner une idée de la grâce qui la distingue. Je ne remarquai pas dans le premier moment tous ces détails que j'observai depuis avec amour; non, je ne vis que l'ensemble, la forme générale de la jeune fille qui glissa derrière moi, comme une ombre, pour aller chercher au buffet le vin que sa tante avait demandé; mais quand elle vint reprendre sa place de l'autre côté de madame de Rosdeuk, mes yeux purent l'examiner attentivement, tandis que leur direction même engageait la crédule baronne à continuer son récit, dont elle me supposait uniquement occupé.

La jeune fille baissa les yeux sous la fixité de mon regard, et ses joues se colorèrent fugitivement, puis reprirent bientôt la brune pâleur qui les couvrait habituellement.

Jamais femme n'avait produit sur moi l'effet que me produisit Marguerite; jamais je ne m'étais senti troublé par l'expression d'aucune de ces figures élégantes et coquettes que Paris m'avait montrées pendant le court séjour que j'y avais fait; la beauté de Marguerite possédait un cachet particulier de puissante séduction que je n'ai connu qu'à elle seule. C'était un visage d'un ovale un peu allongé, encadré par de longs bandeaux de cheveux noirs, lisses et épais, dont les soyeuses nattes se relevaient derrière les oreilles, pour se perdre dans la spirale volumineuse formée sur le derrière de sa tête par la réunion de tous ces cheveux; c'étaient aussi de grands yeux noirs, dont la prunelle était fortement ombragée par des paupières et des sourcils épais; c'était surtout le regard interrogateur de ses yeux, dont je crois voir encore l'admirable expression et la langueur inquiète.

La pâleur de ses joues ne présentait point cette pâleur presque terreuse des femmes du Midi, mais plutôt la pâleur limpide des femmes de l'Orient, dont elle avait les lèvres gracieusement dessinées et l'admirable élégance dans la ligne de son col et dans la souplesse de ses bras. Peut-être, si tu rencontres jamais Marguerite, la trouveras-tu moins séduisante qu'elle ne m'apparut alors et qu'elle n'est restée dans ma mémoire; moi je l'ai aimée dès que je l'ai vue..... et je l'aime encore !....

— Pourquoi donc la fuis-tu? demanda Théodore.

— Pourquoi je la fuis?... pourquoi, après l'avoir aimée d'un amour si entier, si complet, j'ai renoncé à la voir jamais?..... tu le sauras, mon ami; je veux tout te dire; mais en te racontant l'histoire de ma vie, je me suis longuement arrêté sur les temps de calme et de paix qui en ont précédé les orages; j'ai voulu prendre des forces et de l'énergie pour achever le récit que j'ai entrepris. Oui, mon cher Théodore, j'aime encore Marguerite comme un insensé; je l'aime à ce point que j'ai été vingt fois au moment de me

tuer dans ce vieux château pour ne pas quitter le pays qu'elle habite. Je l'aime comme je l'aimai le soir de notre première entrevue.

Deux fois pendant cette soirée nos yeux se rencontrèrent, et je me sentis rougir, et ma figure se couvrit d'une sueur froide; elle s'aperçut de mon trouble, et toute son attitude exprima un étonnement presque aussitôt réprimé que trahi. Enfin, je fus tiré de la contemplation à laquelle je me livrais, et je fus rappelé à moi-même par une interpellation de madame de Rosdeuk, qui avait terminé le récit de ses tribulations et ses récriminations contre son vieil avoué.

— Avez-vous un bon avocat, monsieur de Kergoët? me demanda-t-elle.

Je lui nommai celui que le père Merik avait chargé de nos intérêts : ce choix eut son approbation.

Le souper se prolongea encore près d'un quart-d'heure pendant lequel je répondis à toutes les questions de la baronne de Rosdeuk, sur notre procès, sur notre terre de Kergoët, sur mon père

et sur moi-même; enfin nous quittâmes la table, et je fus conduit dans un petit salon assez bien meublé, dans lequel j'aperçus quelques livres épars sur les tables et un piano ouvert dont le pupitre était encore chargé de musique.

— Vous êtes musicienne, mademoiselle? demandai-je à Marguerite, en lui adressant la parole pour la première fois.

Sa tante se hâta de répondre pour elle et me dit : Ma nièce est très-forte sur le piano, et elle chante avec beaucoup de goût ; aussi ai-je pour délassement du soir la musique dont elle veut bien réjouir mes oreilles. J'aime beaucoup la musique, monsieur de Kergoët ; et, dans des temps plus heureux, je peux me vanter d'avoir donné à la ville de Brest les plus jolis concerts qu'elle ait entendus. M. de Rosdeuk était encore de ce monde, ajouta-t-elle après un soupir, et nous recevions une fois par semaine les autorités civiles et maritimes.

Je me pressai d'interrompre la nouvelle nomenclature de regrets du temps passé que ma-

dame de Rosdeuk se préparait à me faire subir.

— Je ne voudrais point, lui dis-je, être un obstacle à vos plaisirs du soir ; je suis moi-même très-amateur de musique ; et je demande comme une grâce à mademoiselle Marguerite de consentir à se mettre à son piano.

— Ah ! vous êtes amateur de musique, monsieur de Kergoët ; peut-être chantez-vous ? demanda madame de Rosdeuk en me regardant.

— Non, madame, répondis-je ; je n'ai pas de voix.

— Alors, Marguerite, ma chère enfant, chantez-nous quelque chose, dit la baronne en s'asseyant.

La jeune fille voulut se défendre de se rendre à nos désirs ; vainement objecta-t-elle qu'elle avait déjà beaucoup chanté avant le souper, elle dut enfin céder à mes prières et aux ordres de sa tante. Elle se plaça devant son piano, et parut chercher pendant quelque temps ce qu'elle pourrait chanter ; une forte émotion la

faisait tressaillir, et tout son visage et son beau col s'étaient couverts d'un pourpre foncé. Je désespérais presque qu'elle pût vaincre sa timidité, quand tout à coup, par un effort sur elle-même, elle surmonta toutes ses hésitations, et sa voix sortit de son gosier, fraîche, pure, doucement cadencée et vibrante d'une délicieuse harmonie.

Le chant qu'elle avait choisi était une vieille ballade bretonne, dont l'air était fort simple, mais tellement approprié aux paroles, tristes comme presque toutes les paroles des anciennes ballades, que des pleurs vinrent, en l'écoutant, mouiller mes paupières. L'accent de la voix de Marguerite prêtait une mélancolie touchante aux plaintes de la pauvre mère qui déplorait dans les vers de cette mélodie la perte de son fils, mort dans une tempête sur les côtes de son pays natal.

Ses derniers accents s'éteignirent par degrés et moururent comme un son perdu au milieu des sanglots, comme un dernier cri de l'âme, étouffé par sa douleur même : la ballade était finie, et j'écoutais encore, et je cherchais à retenir les der-

nières notes de cette navrante harmonie. Je ne trouvai pas une parole pour exprimer ce qu'elle m'avait fait éprouver, j'étais tout entier livré à mille rêveries, à mille émotions qui traversaient mon cœur et l'emplissaient de trouble.

— Marguerite, dit madame de Rosdeuk, pourquoi avoir été choisir cette vieille chanson? elle n'a rien de gai : chantez-nous donc plutôt cette nouveauté que vous avez là sur votre piano.

— Quelle nouveauté? demanda Marguerite en prolongeant son regard jusqu'à moi.

— Cet air du *Petit Chaperon rouge* que nous a apporté avant-hier M. Ranci; allons, mon enfant, ayez cette complaisance, je vous en prie: vous savez que je n'aime pas la musique qui attriste; et vous, monsieur de Kergoët, dit-elle en se retournant de mon côté, aimez-vous ces chansons lugubres?

— Moi, madame, répliquai-je assez lentement, car ce nom de Ranci qui venait d'être jeté dans la conversation, me préoccupait d'une façon toute particulière; je suis partisan, non pas de la mu-

sique lugubre précisément, mais de la musique dont le caractère est empreint de tristesse; j'aime la musique qui fait rêver et non pas celle qui distrait; j'aime la musique qui amène des émotions qui font pleurer et non pas celle qui provoque le rire et la joie. Je crois que la musique a été accordée aux hommes comme un soulagement à leurs maux, comme un baume pour leurs blessures morales; c'est pour ainsi dire une voix empruntée au ciel, que quelques élus ont seuls la faculté de faire murmurer sur la terre. Je comprends donc la musique doucement harmonieuse comme des pleurs d'attendrissement, de repentir, ou de douleur; je comprends la musique qui est l'interprète de toutes les passions rêveuses, du déchirement de l'âme; la musique de chansonnettes et de flonflons, je ne la comprends pas.

— Vous êtes un romantique, s'écria madame de Rosdeuk, qui crut m'adresser presqu'une injure en me donnant cette qualification.

Quant à Marguerite, ses yeux s'étaient tournés vers moi, et il me sembla qu'elle me regardait avec une secrète sympathie, et qu'elle m'approuvait intérieurement.

— Quel est ce M. Ranci? demandai-je à madame de Rosdeuk, et mon cœur se serrait en adressant cette question. Quel est ce M. Ranci, qui s'occupe de musique; est-ce un habitant de Brest?

—Pas tout à fait, répondit madame de Rosdeuk, M. Ranci est le fils d'un de nos voisins, c'est un jeune homme charmant, qui a déjà beaucoup vu le monde, car les affaires de son père l'ont appelé deux fois à Londres et une fois à Paris. M. Ranci n'est pas gentilhomme, mais il a un ton parfait et d'excellentes manières, quoique très-mélangées de façons anglaises. De plus, il est possesseur d'une belle voix de basse-taille, et il nous fait quelquefois le plaisir de venir passer la soirée avec nous. Dernièrement il a reçu de Paris tous les airs du *Petit Chaperon rouge*, et il les a prêtés à Marguerite, afin qu'elle pût étudier les duos de ce charmant opéra-comique, et les chanter avec lui. Je sais bien que depuis quelque temps, la mode est de crier beaucoup contre la musique française; mais je ne saurais m'habituer à tous vos airs italiens, dont je ne comprends pas les

paroles; d'ailleurs, j'aime ce qui est national, et je vous avouerai que je n'ai rien entendu de plus charmant que la romance que nous a chantée M. Ranci,

Depuis longtemps, gentille Annette.

Madame de Rosdeuk parla encore longuement des talents de M. Ranci, des airs qu'il avait chantés, de sa préférence pour la musique francaise; mais je ne l'écoutais plus, je me sentais jaloux de ce M. Ranci, qui avait si librement ses entrées dans la maison de Marguerite, qui lui apportait de la musique et qui la chantait avec elle. L'amour était à peine entré dans mon cœur, et déjà la jalousie s'emparait de moi et me faisait souffrir ses plus rudes tortures. Je haïssais ce M. Ranci, et sans l'avoir jamais vu, je le déclarais en moi-même sot et ridicule. J'aurais voulu pouvoir interroger Marguerite sur ce jeune homme, et scruter le fond de sa pensée, pour tâcher de connaître quelle était la nature de leur liaison et le degré d'intimité qui existait entre eux. Enfin j'établis ce M. Ranci, mon rival, et je l'estimai heureux de tout le bonheur que je n'avais pas.

—Comment, mon cher Bertrand, s'écria Théodore de Vitré; parce que ta madame de Rosdeuk avait prononcé le nom de M. Ranci; parce qu'elle t'avait raconté qu'il venait chanter avec sa nièce, sur d'aussi faibles indices tu l'établissais l'amant de Marguerite.

— L'amant de Marguerite ?... oh ! non, Théodore, cette pensée ne me vint pas à l'esprit..... L'amant de Marguerite ? non..... je ne fis pas à cette douce et naïve créature l'insulte de lui supposer un amant; mais je me persuadai que peut-être il lui plaisait, que leurs parents seraient bien aises de les marier; enfin que ce Ranci lui faisait la cour.

Cette pensée me fit horriblement souffrir. Je voulus me distraire de cette triste préoccupation, et profitant d'un moment de silence de madame de Rosdeuk, je quittai la place que j'occupais près d'elle, et je m'avançai vers le piano, devant lequel Marguerite était encore assise.

—Pourquoi ne pas nous faire entendre un des airs du *Petit Chaperon rouge*, mademoiselle,

lui dis-je, sans trop penser à mes paroles, puisque vous devez les chanter avec M. Ranci?

Je ne sais si le ton que je pris, en parlant, avait quelque chose d'extraordinaire, ou si l'expression de ma figure indiquait ce qui se passait en moi, mais Marguerite releva sa tête qu'elle tenait inclinée, et me regarda d'un air surpris.

— Je croyais que vous n'aimiez pas la musique vive et légère, répondit-elle d'une voix presque basse.

— Je serai ravi d'entendre tout ce que vous voudrez bien nous chanter, tous les morceaux que vous préférez, et je dois penser que la musique du *Petit Chaperon rouge* vous plaît, puisque M. Ranci vous l'a apportée.

Marguerite me parut de plus en plus étonnée de ma demande : quelque chose comme du dépit, passa même sur sa figure, puis elle posa ses doigts sur le clavier de son piano, et elle chanta en la saccadant horriblement cette malheureuse chanson de *Gentille Annette*, que j'aurais bien envoyée à tous les diables.

Pendant tout le temps que chanta Marguerite, madame de Rosdeuk battit la mesure sur le bras de son fauteuil, en accompagnant sa nièce de sa voix chevrotante, et avec une apparence de vive satisfaction.

— Tu ne chantes pas cet air-là si bien que M. Ranci, ma chère enfant, lui dit-elle, quand la romance fut finie; il y met plus d'expression, il la sent mieux; je sais bien que ce n'est pas là un de tes airs favoris, car il faut vous confier, monsieur de Kergoët, que ma nièce est un peu comme vous; elle ne se plaît qu'à chanter des airs romantiques; mais voilà qu'il se fait tard et vous devez être fatigué, je vais vous conduire à votre appartement, et j'espère que vous ne partirez pas demain matin avant d'avoir partagé notre déjeuner.

Je m'inclinai en signe d'acquiescement, et nous nous séparâmes.

Quelque accablé que je fusse par la fatigue de cette journée, il me fut impossible de dormir; la chambre qui m'avait été donnée, occupait une petite aile, une sorte de retour du

bâtiment principal de Rosdeuk; et, de ma fenêtre, je distinguais parfaitement la fenêtre de Marguerite; caché derrière mes rideaux, je l'avais aperçue plaçant quelques vases remplis de fleurs sur l'appui de sa croisée, et je restai à la même place, aussi longtemps que la lumière de son flambeau m'assura qu'elle n'était point endormie. Mais quand toute lueur eut disparu, quand le silence régna complétement dans la maison de Rosdeuk et dans les champs qui l'environnaient, le magnifique et solennel silence de la nuit, le calme et la douceur de l'atmosphère, le parfum des plantes qui arrivait jusqu'à moi, me calmèrent et apaisèrent pour quelques heures ma jalousie inquiète; je me sentis inondé d'une joie si grande, que je crus d'abord qu'il me serait impossible de la supporter. J'éprouvais des tressaillements qui ne me permettaient point de rester en place, puis des cris sourds, cris de bonheur et de volupté pure, sortaient de ma poitrine.

J'avais enfin trouvé le but qui, jusqu'à cette heure fortunée, avait manqué à mon existence, à ma jeunesse; j'aimais pour la première fois,

pour la première fois j'éprouvais cet enivrement que le cœur ressent à l'approche de l'amour véritable.

Je ne m'inquiétais pas si j'étais aimé, s'il arriverait que Marguerite m'aimât; la satisfaction que me causait mon amour venait plus encore, dans ce moment, du bonheur d'aimer, de savoir mon âme ouverte à ce sentiment délicieux, que de l'espoir d'être aimé par la femme que j'avais choisie pour la rendre gardienne et maîtresse de toutes mes affections.

Quand le matin fit sentir sa fraîcheur et que le soleil vint éclairer les lieux qui m'entouraient, mon cœur se serra en pensant que dans quelques heures j'aurais quitté, peut-être, pour ne la revoir jamais, cette jeune femme qui m'était apparue comme la réalisation de mes rêves les plus charmants; vainement je cherchais dans ma tête un moyen de renouveler ma visite à Rosdeuk, je savais qu'à moins d'y être positivement invité, jamais je n'aurais le courage de vaincre ma timidité au point de m'y représenter.

Le moment de mon départ, que je craignais et que je désirais tout à la fois, parce qu'il devait me remettre en présence de Marguerite, arriva enfin. Je descendis de ma chambre vers cette salle à manger, où la veille j'avais été reçu avec tant de cordialité; j'y trouvai madame de Rosdeuk empanachée de tout ce que sa toilette avait pu lui fournir de plus extraordinaire, ornée de fleurs, de rubans, parée, en un mot, comme une véritable châsse. Quant à Marguerite, elle était toute vêtue de blanc; sa taille était indiquée par une large ceinture bleue, et des bluets qu'elle avait cueillis dans sa promenade du matin, lui formaient un bouquet d'une harmonieuse simplicité; elle me parut encore plus jolie que la veille; elle me plut davantage; nous causâmes à peine; mes regards ne rencontrèrent qu'une seule fois les siens, et cependant je sentis naître en moi de nouvelles raisons de l'aimer que je n'avais pas connues jusque-là. Il me sembla que je lisais mieux dans sa jeune âme, que j'y découvrais des qualités que personne n'avait su y découvrir. Que te dirai-je, mon cher Théodore ? à peine connaissais-je Mar-

guerite depuis douze heures, et je comprenais en la quittant que je l'aimais d'un amour sans borne, d'un amour qui devait faire le destin de ma vie.

Je prolongeai le déjeuner autant que cela me fut possible; je mis madame de Rosdeuk sur le chapitre de ses procès; je lui fis de nombreuses questions, dont je n'écoutais pas les réponses; j'eus l'air de prendre le plus grand intérêt à ses malheurs passés, aux faits d'armes du baron de Rosdeuk. J'étais heureux à côté de Marguerite, quoique je ne lui parlasse pas, et ne sachant même pas si elle éprouvait le moindre intérêt pour moi. Le bruit de sa respiration me causait une douce sensation de volupté; j'aurais voulu pouvoir passer encore toute une journée à côté de Marguerite; je me disais qu'il était temps de terminer mon séjour, que je ne pouvais pas plus longtemps abuser de l'hospitalité qui m'avait été accordée, et je retardais toujours de quelques minutes le moment fatal; enfin, il fallut bien me lever de table et remercier madame de Rosdeuk. En prenant congé d'elle, je fus accablé de paroles

aimables; mais il y en eut une qui faillit me faire éclater en transports d'une joie qui eût paru bien extraordinaire. Madame de Rosdeuk m'avait invité à revenir; à revenir souvent, toutes les fois que les affaires dont j'étais chargé à Brest m'en laisseraient le loisir. Monsieur de Kergoët, ajouta-t-elle en renouvelant ses instances au moment où je franchissais le seuil de la porte, je désire que vous demeuriez bien persuadé de tout le plaisir que j'aurai à vous recevoir; Rosdeuk n'est pas loin de Brest, j'espère que vous apprendrez à en connaître le chemin, et que trois petites lieues ne vous effrayeront plus; d'ailleurs, si l'appartement que je vous ai donné cette nuit ne vous a pas semblé trop mauvais, il sera toujours à votre disposition.

Marguerite ne me dit pas un mot d'adieu, et elle se contenta de me saluer, pour répondre à je ne sais quelle phrase embarrassée et mal tournée que je lui débitai en la quittant; mon cœur était si joyeux que j'étais comme fou, je n'entendais même pas mes paroles.

Madame de Rosdeuk et Marguerite m'avaient

accompagné jusqu'à la porte d'un petit jardin qui donnait sur de charmantes prairies ; arrivées là, elles m'indiquèrent une dernière fois le chemin que j'avais à suivre, pour regagner Brest, et je les quittai. A peine avais-je fait quelques pas que je jetai un regard en arrière, pour apercevoir encore Marguerite, elle n'était point rentrée dans le jardin, et je crus qu'elle aussi me suivait du regard; mais quand nos yeux se rencontrèrent, elle franchit précipitamment le seuil du jardin et la porte se referma.

J'eus beaucoup de peine à retrouver le chemin de Brest; mon attention ne pouvait se fixer sur les détours, les sentiers, les arbres qu'il fallait compter, les clochers qn'il fallait laisser à droite ou à gauche. Je n'avais plus qu'une pensée, mon amour pour Marguerite; je n'avais plus qu'une préoccupation, et c'était de calculer le jour de mon retour à Rosdeuk. J'arrivai à Brest vers l'heure habituelle de mon dîner, je courus vers mon hôtel, avec la résolution de m'enfermer dans ma chambre et de m'y livrer tout entier à mes nouvelles impressions; puis j'avais besoin de repos, car mon

insomnie de la nuit et la course que je venais de faire m'avaient beaucoup fatigué; je remis au lendemain à voir les notaires, les avoués, les avocats, et tous les gens de tribunaux et de chicane; je ne me sentais plus la même ardeur à poursuivre notre procès contre M. Trigaut, à réfuter ses mémoires, à consumer mes journées au milieu d'ennuis profonds pour disputer vingt malheureux arpents de bruyères.

LA ROMANCE.

Combien j'ai douce souvenance.

CHATEAUBRIAND.

X.

Malgré tout mon désir de retourner le plus tôt possible à Rosdeuk, il me fallut pendant une semaine entière travailler avec notre avoué et notre avocat, écrire à mon père et à l'abbé Merik, et attendre leur réponse; c'étaient chaque jour de nouvelles pièces, que le besoin de notre cause exigeait impérieusement, des titres à moitié usés par le temps qu'il fallait déchiffrer, traduire et inter-

préter ; quand je croyais être quitte de tout souci, un nouvel incident s'élevait qui me retenait prisonnier à Brest. En écrivant à mon père et à l'abbé Merik, je ne leur fis point part de ma course à Rosdeuk, je ne leur parlai point de mes nouvelles connaissances ; je voulais que cela demeurât un secret connu de moi seul ; j'avais peur que ce bonheur si grand que j'éprouvais, cet amour qui pour la première fois embrasait mon âme, ne fût deviné, et que la pudeur de cette passion ne fût ternie par sa divulgation.

Chaque soir, en rentrant chez moi, je m'enfermais pour penser à Marguerite ; alors je la cherchais dans ses occupations de la matinée, je la suivais pas à pas, et quand arrivait l'heure où je savais qu'elle se mettait à son piano pour chanter, je prêtais involontairement l'oreille, comme si les sons de sa douce voix eussent pu arriver jusqu'à moi à travers l'espace. Après beaucoup de peines et de recherches, j'étais parvenu à me procurer la romance de Châteaubriand,

Combien j'ai douce souvenance,

dont le vieil air breton et la mélancolique poésie

me semblèrent parfaitement appropriés à la voix de Marguerite, et je les avais envoyés à Rosdeuk. Je ne sais pourquoi je pensais qu'elle éprouverait plus de plaisir à l'étudier qu'à chanter toutes les autres romances de ses cahiers de musique. J'étais heureux de ce souvenir de moi, que j'envoyais dans cette bienheureuse maison de Rosdeuk où mon âme se trouvait enchaînée, où j'aurais voulu pouvoir passer mes journées, ma vie.

Neuf jours s'étaient écoulés depuis ma visite à Rosdeuk, neuf jours qui m'avaient paru des mois, quand un matin je me remis de nouveau en chemin pour regagner ce toit hospitalier. Lorsque j'arrivai, madame de Rosdeuk et Marguerite venaient de sortir pour entreprendre une promenade; alors je me fis ouvrir leur salon, où je les attendis au milieu de tout ce qui allait me parler d'elles et de leur existence depuis le moment où je les avais quittées. La chaise que Marguerite avait occupée devant son piano était repoussée de côté, comme si elle l'avait abandonnée seulement au dernier moment et quand déjà sa tante, toute prête pour sa prome-

nade, l'avait appelée précipitamment. Sur le pupitre du piano, je vis avec un trouble de bonheur inexprimable la romance de l'*Émigré*, que j'avais envoyée. Ce que j'éprouvai en cet instant, tu le comprendras peut-être, mon cher Théodore, mais j'ignore si aujourd'hui je pourrai bien l'exprimer; ce fut une sorte de délire, un enivrement, une folie que je n'essayai pas de contenir en moi; je me baissai sur le clavier que les doigts de Marguerite avaient touché, et mes lèvres s'y attachèrent avec une sorte de rage silencieuse.

Enfin je me calmai, et je continuai mon examen de ce salon, où s'écoulaient les heures de travail et de repos de celle que j'aimais; il y avait dans l'embrasure d'une fenêtre une petite table à ouvrage qui renfermait tous ses instruments de couture et de tapisserie, et contre la muraille, non loin de cette même fenêtre, une bibliothèque où ses livres favoris se trouvaient réunis en petit nombre. Je fus curieux de connaître les lectures qui occupaient les loisirs de Marguerite: je vis d'abord les *Méditations* de Lamartine, quelques livres d'histoire, puis les œuvres choisies de Mas-

sillon, de Bossuet et de Bourdaloue, ainsi qu'une vieille *Imitation de Jésus-Christ*, sur la première page de laquelle je lus le nom de Marguerite au-dessous d'un autre nom de femme, qu'accompagnait une date assez éloignée. Je pris le volume des poésies de Lamartine, et m'étant assis sur le fauteuil que je supposai devoir être celui de Marguerite, je parcourus tous les chants de notre illustre poëte en cherchant à deviner quels étaient ceux qu'elle préférait. Il s'écoula bien deux heures pendant que je me livrais à cette étude; enfin, à travers la fenêtre qui s'ouvrait sur la campagne, j'aperçus dans le lointain des prairies madame de Rosdeuk et sa nièce accompagnées par un homme que je pensai sur-le-champ devoir être M. Ranci, ce rival que je m'étais donné dans l'amour de Marguerite.

A sa vue je me sentis agité d'une émotion que j'aurais vainement cherché à contenir; mes jambes tremblaient sous moi et mon sang remonta violemment vers ma tête; je fis plusieurs fois le tour du salon; puis, quand j'eus reconquis un peu de calme, je m'avançai à la rencontre de mes nouvelles con-

naissances. Un chemin creux me dissimula longtemps à leurs regards; quelquefois seulement je pouvais les examiner à loisir en m'arrêtant derrière quelque buisson, quand le sol du sentier que je suivais s'élevait presque au niveau de la plaine; je cherchais à découvrir par un examen attentif quelles pouvaient être les relations de Marguerite et de M. Ranci ; je voulais absolument juger, d'après leur manière d'être ensemble, du degré de leur intimité ; il me fut impossible d'y parvenir. M. Ranci donnait le bras à madame de Rosdeuk, et Marguerite marchait silencieuse devant eux et comme plongée dans une douce rêverie ; à l'embranchement de deux petites routes, se trouvait un bouquet d'arbres isolés, qui paraissait avoir été à dessein planté en cet endroit comme une indication ou un signe de délimitation de territoires entre deux communes. Marguerite, qui devançait sa tante de quelques pas, se trouva tout à coup devant moi en arrivant à ce bouquet d'arbres ; la surprise lui arracha un faible cri ; mais elle se remit aussitôt de cette émotion, et ses joues témoignèrent seules, par leur rougeur, du trouble dans lequel ma présence inattendue l'avait plongée.

— Ah! c'est vous, Monsieur, me dit-elle; nous ne vous espérions pas aujourd'hui, et vous m'avez presque effrayée. Puis, sans attendre ma réponse, elle me conduisit vers sa tante qui s'avançait plus lentement, appuyée sur le bras de M. Ranci.

Madame de Rosdeuk me reçut avec une affabilité charmante, et ne me dissimula point le plaisir que lui causait ma visite; pendant dix minutes elle m'accabla de mots obligeants sur le bon souvenir qui m'avait porté à revenir vers Rosdeuk, me fit vingt questions sur la tournure que prenait mon procès, et finit par me présenter M. Ranci, car c'était lui en effet qui servait d'appui à sa marche.

M. Ranci et moi, nous nous saluâmes froidement, et je crus découvrir qu'il ne me voyait pas d'un œil plus favorable que je ne le voyais moi-même. Dès ce moment, ce qui n'avait été qu'un doute pour mon cœur devint une certitude; Ranci était mon rival, et notre lutte allait commencer. Mais je ne craignis plus que Marguerite aimât M. Ranci; toutes mes terreurs disparurent à la première inspection que je fis de ce singulier

personnage; tu ne pourrais t'imaginer rien de plus ridicule et de moins fait pour être aimé.

Ranci était un grand garçon tout d'une venue, sans grâce, sans tournure, prodigieusement élevé sur de longues jambes, que terminaient d'énormes pieds; un cou mince soutenait sa tête remarquable seulement par son expression fade et commune; ses cheveux, ses sourcils et ses favoris étaient d'un blond tant soit peu *hasardé*, et sa bouche, grande et pourvue de lèvres épaisses, s'ouvrait prétentieusement en cœur, pour permettre d'admirer d'assez belles dents; ses yeux, petits et d'un bleu gris, ne variaient point dans leur expression ridiculement langoureuse. Enfin M. Ranci s'offrit à ma vue et à mon jugement comme le type le plus complet de l'homme sans goût, du fat de petite ville. Sa conversation, si toutefois il en avait une, et si l'on peut décorer du nom de conversation les phrases mielleuses, ridicules et ampoulées, qu'il débitait avec assurance, n'était qu'un ramassis de sottises, de bavardages sans esprit, et de futilités stupides.

— Tu n'as pas vu ton rival en beau, mon cher Bertrand, dit Théodore en souriant.

— Eh bien! je n'exagère rien, reprit Bertrand: Ranci est tel que je viens de le décrire, et peut-être moins bien encore. J'aurais voulu que tu te trouvasses comme moi en face de son habit marron clair, de ses pantalons démesurément larges, de ses gilets d'étoffes changeantes, et de son énorme chapeau; je serais curieux de savoir comment tu aurais pu t'empêcher de rire.

— Je n'aurais pas cherché à retenir mon envie de rire, je l'aurais contentée, s'écria Théodore.

— Je ne le fis pas, moi, répondit Bertrand en continuant son récit; je gardai mon sérieux ac un sang-froid imperturbable.

— M. Ranci est ce chanteur agréable dont nous vous avons parlé, M. de Kergoët; j'espère que vous l'entendrez ce soir, me dit madame de Rosdeuk.

Ranci se rengorgea, parla de son *talent* avec un aplomb unique, et de la musique en général comme un juge souverain dont les arrêts devaient être infailliblement approuvés par tout le monde.

Au milieu du déluge de mots qu'il débita sur la musique, la poésie, la peinture et tous les arts en général, je découvris l'opinion politique qu'il professait.

—La restauration, disait-il en affectant un air de profond penseur, a causé un mal irréparable aux arts en France; elle a encouragé l'art étranger au détriment de l'art national; maintenant l'on commence à s'entretenir de musique italienne; on m'a dit même qu'à Paris l'opéra italien était plus à la mode que l'opéra français, que les chanteurs italiens étaient mieux payés; les gravures anglaises font fureur, et il n'est pas jusqu'à l'Allemagne qui ne nous inonde de ses produits littéraires; cela fait le plus grand tort à nos artistes et au commerce. Après tout, ajouta-t-il en me regardant de côté, d'un air vainqueur, et comme si j'avais dû rester abasourdi du coup qu'il se préparait à me porter; après tout, nous devions nous y attendre sous un gouvernement qui a amené deux fois l'étranger dans *nos murs*.

Content de cette phrase sonore, par laquelle il terminait son discours, et du sentiment noble-

ment libéral qui l'avait dictée, M. Ranci remonta sa cravate par-dessus son menton, et se redressa en cadençant son pas.

La bêtise et la sottise de ce *fareau* de petite ville ne me mirent point en colère, mais je voulus cependant lui faire comprendre très-clairement qu'il ne me plaisait pas que personne parlât ainsi devant moi du gouvernement de la restauration, et que j'étais peu disposé à le souffrir; ce fut donc dans cette intention que je lui répondis d'une voix lente, mais brève dans son accentuation :

— Je ne vous cacherai pas, monsieur, que je suis dévoué à ce gouvernement de la restauration, que vous me semblez vouloir dénigrer; je ne suis point habitué à en entendre parler avec injustice, et vous me permettrez de vous dire que c'est un genre de conversation que je trouve peu agréable; cependant je vais répondre à votre attaque pour qu'elle ne se renouvelle pas, et pour que cette question soit vidée entre nous. Si les étrangers sont venus deux fois dans notre pays, les révolutionnaires et l'empire en sont plutôt la

cause que la restauration, dont le rôle a été un rôle de pacification; sans la restauration, monsieur, je ne sais ce que devenait la France envahie par l'Europe en armes. La restauration a sauvé notre pays d'un partage, elle a gardé les conquêtes de Lous XIV, et en quelques années elle a su faire remonter votre patrie et la mienne au rang des puissances les plus respectées. Croyez-moi, monsieur, tout cela est de la gloire, et de la gloire plus durable peut-être que celle que donnent des conquêtes passagères, des révolutions sanglantes, dont les peuples se ressentent longtemps, et qui leur laissent des plaies dont ils gardent pendant bien des années l'horrible cicatrice.

— Monsieur est peut-être Vendéen? murmura M. Ranci d'un ton où la niaiserie le disputait au désir de dire une méchanceté.

— Oui, monsieur! mon père a été l'un des plus intrépides capitaines des paysans bretons dans la noble guerre de la Vendée, et c'est un titre dont je me fais gloire.

Comme cette dernière réponse avait été faite

sèchement, M. de Ranci ne crut pas devoir continuer une conversation politique. Un moment de silence suivit notre courte discussion, et je remarquai que madame de Rosdeuk, partagée entre ses anciennes adorations impériales et son nouvel amour de la légitimité et de la noblesse, après quelques hésitations, finissait cependant par m'approuver, et qu'elle reprochait tout bas à M. Ranci sa sortie ridicule.

Aux premières paroles un peu sèches que j'avais prononcées, Marguerite s'était tournée vers nous, et elle semblait suivre notre discussion avec inquiétude; mais quand elle fut terminée, ses yeux reprirent leur tranquillité, et, de même qu'avant mon arrivée, elle se tint à une petite distance devant sa tante, que M. Ranci et moi nous accompagnions à pas comptés.

Madame de Rosdeuk fit tous ses efforts pour rétablir la bonne harmonie entre son chanteur favori et moi, et, pendant tout le reste de la promenade, elle entretint presqu'à elle seule la conversation. Je me prêtai de bonne grâce à son désir de réconciliation, car je ne pouvais plus craindre

M. Ranci comme un rival dangereux, et si les prétentions de plaire à Marguerite, que je lui devinais, me paraissaient ridicules, du moins ne me troublaient-elles aucunement. Je m'avançai donc jusqu'à faire les premiers frais, et je lui adressai directement la parole en lui demandant s'il était chasseur et s'il aimait la chasse.

— Je suis très-amateur de chasse, me répondit-il, de manière à me prouver que tout ressentiment n'était pas entièrement éteint en lui ; mais nous autres bourgeois des villes, nous avons peu d'occasions de chasser, car les anciens nobles, qui sont encore propriétaires de presque toutes les campagnes, ne nous invitent point à leurs chasses.

Je ne fis pas attention à l'amertume avec laquelle il prononça le mot *bourgeois* et *anciens nobles*, et voulant pousser jusqu'au bout mes avances, je lui assurai que si jamais la fantaisie lui prenait de visiter Kergoët, je me ferais un plaisir de l'admettre au partage de notre chasse.

M. Ranci ne me remercia de ma politesse que par une inclination de tête, et rentra d'un air

boudeur et grognon son menton dans sa cravate. Voyant qu'il était impossible de rien tirer d'un pareil sot, je ne m'occupai plus de lui et je me mis à causer avec madame de Rosdeuk.

— J'ai vu avec beaucoup de reconnaissance, lui dis-je, que mademoiselle votre nièce a bien voulu étudier la romance que je lui ai envoyée; cela me fait espérer que je pourrai la lui entendre chanter pendant ma visite à Rosdeuk.

— Qu'appelez-vous votre visite? J'espère bien, s'écria madame de Rosdeuk, que vous nous consacrerez quelques jours. M. Ranci passe la semaine avec nous; et puisque vous aimez la musique, nous vous en donnerons matin et soir.

Je voulus me défendre de prolonger mon séjour à Rosdeuk plus longtemps que jusqu'au lendemain matin; il me fallut céder aux instances de l'hospitalière baronne; il fut convenu que j'écrirais à Brest, et que si j'avais besoin d'y aller, on me procurerait un cheval, avec lequel je pourrais accomplir ma course en peu d'heures.

M. Ranci fit une grimace de mécontentement

très-significative, quand il me vit décidé à prolonger ma visite. Madame de Rosdeuk, au contraire, en parut toute joyeuse.

— Vous entendrez votre romance, me dit-elle, car Marguerite doit la savoir par cœur; depuis que vous nous l'avez envoyée, elle la répète au moins dix fois par jour, et je suis persuadée que vous l'aurez trouvée sur le piano.

Comme madame de Rosdeuk terminait sa phrase, nous arrivions à son habitation, et Marguerite et elle nous quittèrent pour donner des ordres et rajuster leur toilette avant le dîner.

UNE HEURE DE SOMMEIL.

Lève-toi, Jérusalem ! ouvre les yeux à la lumière.

Isaïe.

XI.

Si je reprenais un à un tous les souvenirs de mon séjour à Rosdeuk, qui se pressent en foule dans mon âme, je passerais des journées entières, mon cher Théodore, à te faire suivre pas à pas les progrès de mon premier, de mon seul amour. Je ne te dirai donc point comment Marguerite chanta

Combien j'ai douce souvenance,

ni quelles réflexions M. Ranci put faire sur cette romance ; je ne te raconterai pas non plus les façons ridicules de ce rival, ni comment sa haine pour moi s'accrut à tel point, pendant les quelques jours que nous passâmes ensemble à Rosdeuk, qu'il en partit mon ennemi le plus acharné, et devint un des missionnaires les plus ardents des intérêts de M. Trigaut du Finistère.

Quant à Marguerite, elle semblait éviter de m'adresser directement la parole; mais il était rare que son avis différât du mien sur les questions qui se trouvaient débattues devant elle ; M. Ranci ne lui plaisait pas, et comme lui et moi n'étions jamais de la même opinion dans aucune discussion, Marguerite se rangeait tout naturellement de mon parti ; ce qui n'augmentait pas médiocrement la mauvaise humeur de M. Ranci, et redoublait sa haine contre moi. Madame de Rosdeuk ne se prononçait pour aucun de nous deux. Elle maintenait une balance à peu près égale entre nos opinions et nos manières de juger et de sentir si complétement différentes.

M. Ranci était peu royaliste, et encore moins religieux; il appartenait à cette prétendue école philosophique voltairienne qui a tant fait de mal à la France, et qui fut pendant la restauration l'arme révolutionnaire la plus dangereuse aux mains du parti libéral. C'était surtout dans les petites villes de province que cette école philosophique avait de nombreux sectaires, principalement dans les rangs de la bourgeoisie, qui s'en faisait une croyance, si toutefois on peut donner le nom de croyance à ce qui est la négation de toute croyance.

— Ce n'était pas seulement en province, s'écria Théodore de Vitré avec un profond sentiment d'amertume, que les Voltairiens répandaient les venins de leur incrédulité; Paris a connu ces messieurs qui s'établissaient esprits forts, profonds penseurs, et les plus doctes d'entre les hommes, parce qu'ils ne croyaient qu'aux choses palpables. C'était d'ailleurs une science bien facile que la science des Voltairiens; il suffisait, pour en être reconnu maître, d'avoir lu et retenu les impiétés et les saletés du *Dictionnaire philo-*

sophique, de s'être farci la tête des singuliers arrangements historiques du patriarche de Ferney, et d'avoir continuellement à la bouche :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science.

On était de plus réputé bon Français quan d on reculait les limites du savoir jusqu'à pouvoir citer un chant de l'infâme poëme de *la Pucelle*, où Voltaire a réuni toute la finesse et le cynisme de son esprit pour flétrir la gloire la plus pure de la France.

—Eh bien, mon cher Théodore, M. Ranci était un professeur distingué de ce voltairianisme; il ne croyait ni à la divinité du Christ, ni à l'immortalité de l'âme, mais il croyait à Voltaire et à l'immortalité de sa doctrine.

— Possédait-il un Voltaire Touquet ?

—Il avait, je crois, vingt éditions de Voltaire, et quantité de bustes, de statuettes, de portraits et de médailles de ce grand homme. Quelquefois après dîner, avant que Marguerite se mît à son piano,

M. Ranci en buvant à petites gorgées un verre de vieille liqueur, se lançait dans des dissertations métaphysiques dénuées de raison ; d'autres fois, il se posait fièrement en face de moi et me disait avec un air de supériorité plein de mépris :

— Vous qui croyez au pape, monsieur de Kergoët, répondez à une seule question, éclaircissez-moi un seul point de toutes les obscurités dont les calotins et les jésuites ont composé les articles de la foi religieuse, et je deviens bigot.

—Voilà bien, murmura Théodore de Vitré, le langage convenable et poli de messieurs les Voltairiens! voilà bien leur bon goût dans les termes et dans les qualifications par lesquelles ils désignent leurs adversaires!

—Je crois en Dieu, monsieur Ranci, répondais-je d'un ton grave, et j'honore et je respecte N. S. P. le pape comme son vicaire ici-bas. J'ignorais que les jésuites fussent les auteurs de notre foi religieuse ou les rédacteurs de son symbole, et je ne sais qui vous voulez désigner par l'épithète de calotin ; je ne comprends pas davantage la signification du

terme *bigot*, mais je suis prêt à répondre à vos questions suivant mes faibles lumières.

—Eh bien! M. de Kergoët, dites-moi, puisque vous reconnaissez qu'il y a une âme, où elle habite en nous.

—Ceci est un mystère, monsieur.

—Ah! un mystère, reprenait-il, voilà le grand mot lâché, mais, monsieur, la science et la raison ne peuvent s'accommoder de cette fin de non-recevoir; toutes deux ont fait trop de progrès aujourd'hui, et nous nous permettons de professer quelque mépris pour tous vos mystères.

—Alors, comment expliquerez-vous ceux que vous ne pouvez nier? demandais-je avec le plus grand calme.

— Quels sont ceux que nous ne pouvons nier? apprenez, monsieur, que nous les nions tous.

—Même l'éternité de Dieu?

—Mais, monsieur, Dieu est un mot et voilà tout.

— Eh bien! nierez-vous l'éternité du principe *quelconque* qui préside aux diverses créations?

nierez-vous que ce principe soit incréé et qu'il ne finira point?

—Sans doute, monsieur de Kergoët, s'exclamait M. Ranci, avec un sourire de pitié.

—Alors expliquez-moi, lui disais-je, comment il a pu avoir un commencement et comment il pourra avoir une fin; expliquez-moi ce qui était avant et ce qui sera après.

Monsieur Rancine, pouvant rien expliquer, débitait des impiétés plus ou moins grossières, et finissait toujours par appeler à lui quelques souvenirs du poëme de *la Pucelle*, qui étaient les auxiliaires les plus ordinaires de ses discours philosophiques. Cette manœuvre de sa part n'était pas maladroitement conçue; il n'ignorait pas la prédilection de madame de Rosdeuk pour les vers qu'elle nommait *à double entente*, et son admiration particulière pour les contes et les romans de Voltaire. La bonne dame n'avait jamais lu de sa vie que trois ou quatre volumes de Voltaire, *Faublas* et *les Liaisons dangereuses*, auxquelles lectures j'ajouterai cependant, pour être juste, tous

les bulletins de la grande armée et tous les romans des cabinets de lecture de Brest. Aussi était-elle tant soit peu voltairienne ; mais ses prétentions nobiliaires la rattachant au parti royaliste, elle ne se permettait d'admirer que les principes *moraux* du Dieu du XVIII[e] siècle, sans vouloir donner son approbation aux conséquences politiques de ses prédications et de ses doctrines.

Marguerite écoutait nos conversations, sans y prendre part ; cependant quelquefois elle m'approuvait par un signe de tête presque imperceptible, par une animation plus vive de son regard, et blâmait ou condamnait tout à fait le Voltairien Ranci par un mouvement d'épaules, une légère crispation de ses doigts pressés l'un contre l'autre. Le jour où Ranci et moi nous quittâmes Rosdeuk, il me sembla que Marguerite était triste et que ses yeux étaient légèrement rougis ; une sorte d'inquiétude que je ne savais définir l'agitait et la rendait toute différente de ce que je l'avais vue jusque-là. Un seul instant nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, dans le salon ; elle était debout, appuyée contre son piano, et moi je la regardais le

cœur plein de tristesse, et souffrant déjà de cette séparation qui allait suivre ce peu de jours heureux que j'avais passés près d'elle. Son agitation et son embarras redoublèrent; elle ouvrait à demi ses lèvres, puis les refermait, comme si elle eût hésité à parler; à la rougeur qui pendant un instant couvrit sa figure et son cou, une pâleur plus mate que sa pâleur habituelle avait succédé; enfin elle me sembla faire un violent effort sur elle, et elle me dit d'une voix tremblante:

—Vous avez été si obligeant, monsieur, que je ne crains pas de m'adresser à vous pour vous demander de me rendre un petit service.

— Parlez, répondis-je en m'approchant d'elle, je serais heureux d'être chargé par vous d'une commission qui vous soit de quelque utilité, et je ferais tout au monde pour l'exécuter de manière à vous satisfaire.

Marguerite baissa les yeux sous la vivacité de mon regard; elle éprouva comme une sorte de tressaillement; mais elle continua à me parler du même son de voix tremblant.

— Je voudrais qu'il vous fût possible de me procurer à Brest quelques duos des *Danaides* ; M. Ranci a beaucoup fait l'éloge de cet opéra à ma tante, qui désirerait que j'en apprisse quelques morceaux pour les chanter avec M. Ranci.

Marguerite se tut pendant un espace de temps bien court, comme si ce qui lui restait à dire était de beaucoup plus difficile à prononcer que ce qu'elle avait déjà dit; puis elle ajouta :

— M. Ranci ne doit revenir que dans un mois, parce qu'il part pour Nantes où il demeurera trois semaines; si vos occupations vous donnaient le loisir de diriger vos pas vers Rosdeuk avant son retour, et qu'il vous fût possible d'apporter les airs des *Danaïdes* , j'aurais du moins le temps de les savoir avant sa pr emèe visite.

Je ne sus rien répondre, je ne sus rien dire, tant la joie qui inondait mon âme m'ôtait toutes mes facultés. C'était Marguerite elle-même qui m'engageait à revenir, à renouveler mes visites à Rosdeuk; qui m'offrait un moyen tout naturel de m'y présenter de nouveau, qui m'en témoignait,

pour ainsi dire, le désir en m'indiquant l'époque pendant laquelle il me serait plus agréable d'y venir, et de m'y trouver seul visiteur, entre sa tante et elle. Les premières espérances qui arrivent, quand on aime, sont riantes et belles, et semblent s'avancer à pleines voiles; parce qu'une lueur des premières joies ineffables de l'amour a lui dans notre âme, on ne veut plus douter de l'entière réalisation de tous les désirs qu'enfante le cœur. Ainsi quand je crus voir que Marguerite désirait mon prochain retour, je ne doutais plus qu'elle ne m'aimât, et si j'avais été moins timide et moins tremblant, je lui aurais dit en m'inclinant devant elle :

Et moi aussi, Marguerite, je vous aime.

Mais je ne dis rien, et je repartis pour Brest, plus amoureux, plus troublé qu'après mon premier retour de Rosdeuk.

Je trouvai des lettres de mon père, qui me demandaient de presser les avocats, les avoués, les procureurs du roi et les juges, pour en finir au plus vite avec Trigaut du Finistère. Mon père

avait hâte de me revoir, il se sentait isolé et plus malheureux loin de moi, je lui étais devenu une affection nécessaire.

— Bertrand fouilla dans une liasse de papiers, et après en avoir tiré une lettre : Écoute, dit-il à Théodore de Vitré, voici sa lettre, tu vas connaître sa tendresse, tu vas juger mon pauvre père par lui-même.

« Nous sommes bien seuls et bien isolés, mon
» cher enfant, depuis ton départ; chaque jour
» nous sentons davantage combien tu manques à
» notre intimité: l'abbé Merik et moi, nous par-
» lons de toi presque à chaque instant, pour nous
» rappeler tout ce que ta présence apportait de
» douceur et d'agrément à nos entretiens du soir,
» à nos longues promenades sur les grèves de
» Kergoët. Je ne puis me faire, il faut te l'a-
» vouer, à ce silence de toute la journée, qui règne
» autour de moi. Vingt fois, pendant la matinée,
» je prête l'oreille aux bruits du dehors, espérant
» qu'ils m'annonceront ton retour; je passe de-
» vant ta chambre et je m'arrête le cœur navré,
» me rappelant les moments heureux où je t'en-

» tendais marchant dans les corridors de notre » vieux château, où je t'apercevais à travers mes » fenêtres, et où il me suffisait de prononcer ton » nom pour te voir accourir près de moi. De toute » notre famille, nous sommes demeurés seuls, mon » cher Bertrand ; de toutes les affections de ma » triste vie, tu es la dernière, et quand tu me » manques, il me semble que je n'ai plus rien au » monde.

» Ce malheureux procès ne finira donc point ; » ce Trigaut que je déteste tous les jours un peu » plus, aura donc le pouvoir de le faire traîner » en longueur, et de nous ruiner en frais, s'il ne » peut nous enlever quelques parcelles de notre » héritage. Tâche, mon cher enfant de presser, le » plus que cela sera possible, la fin de cette chi- » cane et le moment de notre réunion ; vois nos » avocats, nos juges, enfin tous les gens de jus- » tice, et ne néglige rien, je t'en conjure, pour » abréger le temps de notre séparation. Quand je » te fis partir pour Paris, il y a quelques années, » je n'avais pas été habitué, comme je le suis » maintenant, à cette vie commune que nous

» avons si doucement menée depuis; je me sen-
» tais plus de courage et peut-être aussi plus de
» forces; je te voulais un avenir brillant, je rêvais
» pour toi une vie plus active. Aujourd'hui toutes
» mes illusions sont dissipées; je ne demande
» pour mon fils qu'une vie heureuse et calme,
» passée tout entière, dans le manoir de ses
» pères. Ce que j'espère de l'avenir, c'est que nous
» arrivions à rencontrer une jeune fille qui mérite
» de devenir ta femme; oui Bertrand, cette pensée
» m'occupe exclusivement; nous en causons sou-
» vent l'abbé Merik et moi, puis nous nous lais-
» sons aller à toutes les charmantes rêveries, dans
» lesquelles nous plonge une telle préoccupation.

» Reviens donc, mon enfant, le plus tôt possi-
» ble, reviens pour rêver avec nous, et pour nous
» aider à accomplir ces rêveries. Mais en atten-
» dant ton retour, écris-nous souvent; tes lettres
» sont nos délassements les plus doux; nous
» croyons, quand nous les lisons, que tu es en
» tiers dans nos conversations. Adieu, mon cher
» Bertrand, le bon abbé Merik et moi, nous t'em-
» brassons bien tendrement. »

Ces lettres de mon père me faisaient beaucoup de mal, parce que je ne me sentais plus digne de cette tendresse si simplement affectueuse, parce que bien loin de désirer la fin de ce procès qui me retenait à Brest, je l'entrevoyais avec désespoir. Kergoët m'apparaissait comme une affreuse solitude, comme un exil, une prison où m'attendaient tous les chagrins et les regrets de mes quelques jours de riantes illusions. J'aurais voulu pouvoir susciter de nouveaux incidents pour retarder ce jugement que mon pauvre père attendait si impatiemment. Mais je n'eus pas besoin de m'occuper de tels soins, je laissai faire la justice qui, avec sa lenteur ordinaire, seconda merveilleusement mes intentions.

Une des plus cruelles déceptions qu'aient enfantées le code moderne de nos lois et cette charte que l'on proclamait l'acte de notre liberté, pour laquelle on a remué, agité et bouleversé tant de fois notre pays, pour laquelle on s'est battu, et pour laquelle enfin on a chassé de France toute une vieille race de Rois; est ce faux axiome, que tous les citoyens sont égaux devant la loi, et que

la justice ne se vend point. L'homme riche et le pauvre ne sont pas placés devant la loi, dans les mêmes conditions; celui qui peut sacrifier à plaider, une somme d'argent considérable, peut aussi s'emparer de l'héritage du pauvre et lui disputer ses droits les plus légitimes; de juridiction en juridiction, de tribunaux en tribunaux, il le traînera pendant des années entières, il épuisera peu à peu ses dernières ressources, et le mettra dans l'impossibilité de continuer à défendre ce qui lui appartient; il le fera renoncer à son procès; tandis que lui, l'homme riche, aura toujours des avocats, des avoués, prêts à se déclarer les auxiliaires de son iniquité, l'homme pauvre se verra abandonné par les siens; les actes, les significations, l'abus du papier timbré se multiplieront avec une effrayante rapidité, puis enfin arrivera la cour de cassation qui, à moins d'un certificat d'indigence, exigera, avant de vous rendre justice, le dépôt d'une somme d'argent qu'il vous sera impossible de lui apporter.

—Je connais toutes ces misères-là, s'écria Théodore de Vitré, je ne sais d'égalité devant la jus-

tice, que celle de deux hommes qui auront une fortune pareille; alors la justice est égale pour eux, les chances se partagent avec équité; les frais, les avoués et les avocats les ruineront également. Notre loi moderne, si prônée et si vantée, est tellement une grande dame, qu'elle n'a point voulu descendre dans les replis du cœur humain, qu'elle ignore le monde qu'elle est appelée à régir. Devant elle il n'y a que deux classes d'hommes, le riche, et le pauvre qu'elle envoie aux ateliers de mendicité. Prodiguez votre or à tous les officiers de la chicane, ou venez étaler au grand jour de l'audience et de la publicité, votre misère, votre abaissement peut-être; dites à tous ce que vous avez soigneusement caché à force de privations; demandez par charité un avoué, un avocat, et le jugement de la cour de cassation; faites-vous inscrire enfin sur le contrôle des indigents, comme la débauche se fait inscrire sur le livre de la police; alors si vous ne vous enrôlez pas parmi les ouvriers, on vous enverra correctionnellement dans un dépôt de mendicité, et voilà ce que nos légistes et nos philanthropes appellent de l'égalité devant la loi. Ajoutez à cela que la rédaction de nos

codes est tellement claire, que chaque tribunal en interprète les articles dans un sens différent, et que la cour de cassation elle-même, cet arbitre suprême de toutes les autres cours, n'a pas de jurisprudence bien positive, et que toutes les parties, arguent comme moyens, de ses arrêts rendus sur des faits identiques, d'une manière totalement différente.

— Je m'aperçois à ta chaleureuse philippique, mon cher Théodore, reprit Bertrand de Kergoët, que tu connais notre justice et ses balances. Heureusement nous pouvions sacrifier quelque argent au procès que nous intentait M. Trigaut; mais il ne dépendait pas de mon père ni de moi de hâter la marche de messieurs de la justice, et tu sais maintenant, d'ailleurs, que j'aurais plutôt allongé les préliminaires du procès. Mon avocat et mon avoué semblaient avoir compris mes désirs secrets; chaque jour ils demandaient de nouveaux papiers, de nouveaux extraits authentiques de nos titres, et le tribunal, conformément à leurs demandes et à celles des avoués de notre partie adverse, prononçait des remises successives. Trigaut savait que le

procès causait un ennui profond à mon père; aussi se prêtait-il de bonne grâce aux remises demandées par nos gens d'affaires; ce qu'il désirait, c'était de nous inquiéter et de nous faire dépenser de l'argent, et il y réussissait à merveille.

Je profitai, comme tu peux bien le croire, de l'invitation que Marguerite et madame de Rosdeuk m'avaient faite de revenir le plus promptement possible à Rosdeuk. Je n'avais point encore osé, en écrivant à mon père, lui parler de mes nouvelles connaissances; je craignais de lui laisser lire malgré moi, dans ce que je lui aurais dit de Marguerite, tout l'amour que j'avais pour elle; et je voulais tenir cet amour, que je n'avais point encore avoué à celle qui en était l'objet, enfermé dans le fond de mon cœur; je voulais que Marguerite et moi fussions seuls à connaître cet amour. Marguerite l'ignorait peut-être; sa candide innocence n'avait pas compris ce que voulait dire mon trouble, mon agitation en sa présence, et mon empressement à revenir à Rosdeuk. Je m'étais fait une si douce habitude de cette maison, que j'y passais la plus grande partie de mon temps.

Peu à peu Marguerite s'était habituée à moi, et nous en étions venus à causer avec une charmante intimité. Quant à madame de Rosdeuk, elle m'avait pris en grande affection, parce qu'à chacun de mes voyages je renouvelais sa provision de romans, que lui fournissait un cabinet de lecture de Brest, dont je m'étais établi le messager.

Madame de Rosdeuk passait sa vie à lire tous les romans que pouvait lui fournir la presse moderne; elle s'intéressait aux héros imaginaires dont ils lui développaient l'histoire; elle pleurait sur leurs malheurs, ou se réjouissait de leurs joies; elle était enfin ce que sont bien des femmes de ce monde, qui, après avoir employé leur vie à faire et à défaire des romans pour leur propre compte, arrivent à l'âge où il n'est plus possible d'en ébaucher un seul. Madame de Rosdeuk prenait sa part de ceux des autres, vrais ou faux; elle s'y mêlait comme actrice secondaire, elle en connaissait tous les personnages, et je me voyais dans la cruelle nécessité de lire avec plus ou moins d'attention la plus grande partie des livres que j'apportais; car madame de Rosdeuk tenait singulièrement à pou-

voir causer des personnages avec lesquels elle passait ses journées ; et je ne sais si elle m'aurait pardonné de confondre un Adolphe avec un Léonce, ou une Lodoïska avec une Amanda.

Grâce à cet amour ardent de la lecture, Marguerite et moi, nous avions de longues conversations, auxquelles madame de Rosdeuk ne prenait aucune part et qu'elle n'écoutait même pas ; il arrivait assez souvent, qu'ennuyée de ce qu'elle nommait notre bavardage, elle nous disait de profiter, soit de la beauté du jour, soit de la fraîcheur de la soirée, pour nous promener autour de Rosdeuk. D'abord je fus embarrassé de cette confiance que me témoignait la tante de Marguerite ; mais peu à peu je découvris que le sentiment qui la faisait agir, était moins un sentiment de confiance, qu'un désir égoïste de se livrer sans contrainte et sans interruption à sa passion favorite de lecture.

La première fois que Marguerite et moi, partîmes sans mentor, pour une promenade du soir, la pauvre enfant rougit, hésita et demeura quelques instants incertaine et embarrassée ; elle n'osa

pas perdre de vue les cheminées de Rosdeuk, et c'est à peine si, pendant deux heures de marche, elle répondit à une seule des questions que je lui adressai; mais peu à peu sa réserve et sa timidité cessèrent, et elle en vint avec moi à une sorte de douce familiarité et de confiance pudique et enfantine. Chaque jour je découvrais en elle de nouvelles raisons de l'aimer, quelque charme secret que je n'avais point encore deviné et qui me causait des transports de joie et de bonheur dont je ne saurais aujourd'hui te faire comprendre l'étendue. C'était une si parfaite et si délicieuse créature, si peu coquette et dissimulant si peu ses impressions, qu'il me suffisait de paraître triste ou rêveur pour qu'aussitôt elle cherchât avec une sollicitude vraiment fraternelle à deviner le sujet de ma tristesse ou de ma rêverie. Alors elle savait de ravissantes paroles qu'elle murmurait à mon oreille, comme pour solliciter l'aveu de ma souffrance; puis, en d'autres instants, elle craignait d'interrompre mon silence, et nous marchions tous deux sans parler, mais elle s'appuyait sur mon bras, et ses yeux s'arrêtaient souvent sur les miens, et semblaient me demander :

« Le chagrin qui vous tourmente, l'inquiétude » qui vous agite, cesseront-ils bientôt de vous » faire souffrir? »

Le moment qui devait ramener M. Ranci à Rosdeuk approchait de jour en jour; j'étais devenu un hôte assidu de madame de Rosdeuk; elle et Marguerite me voyaient avec plaisir, et cherchaient par tous les moyens à prolonger mes visites; je faisais pour ainsi dire partie de la famille; et je crois aujourd'hui que madame de Rosdeuk avait mis dans ses projets de me donner Marguerite pour femme; je ne saurais expliquer autrement l'extrême liberté qu'elle nous laissait à tous deux, et ces longues promenades qu'elle semblait prendre plaisir à nous voir prolonger ensemble; mais le temps s'écoulait, et ma timidité mettait une barrière à toute explication entre Marguerite et moi. Vainement, me disais-je, qu'elle paraissait trouver une sorte de bonheur dans nos entretiens; que son œil se fixait souvent sur moi avec une expression étrange qui me faisait tressaillir; chaque soir je prenais la ferme résolution de lui avouer combien je l'aimais, et chaque soir nous

regagnions Rosdeuk, après de longues heures de promenade, sans qu'il m'eût été possible de trouver le courage nécessaire à l'aveu que je méditais.

J'avais fait une absence de deux jours; j'avais passé deux longues journées loin de Marguerite à visiter les gens de justice et nos gens d'affaires de Brest, et à répondre à des lettres de mon père et de l'abbé Merik, qui tous deux s'étonnaient des remises et du retard qu'éprouvait le procès contre M. Trigaut; débarrassé de tous soins et de tous soucis, j'étais depuis le matin de retour à Rosdeuk, quand, après le déjeuner, une missive de M. Ranci annonça que dans trois jours il aurait l'honneur de venir à Rosdeuk; à cette lettre il avait joint un cahier de romances pour Marguerite, et deux romans nouveaux pour madame de Rosdeuk. Tout cela fut trouvé d'un goût et d'une amabilité parfaits par la pauvre baronne. Je fus presque totalement mis en oubli dans ses affections par cette fine manœuvre de mon rival. Pendant toute la matinée, il ne fut question que de lui, de ses qualités, de ses perfections et de ses admirables façons d'agir. Tu penses bien, mon

cher Théodore, que cette conversation avait peu de charmes pour moi, et qu'elle me causait même un vif déplaisir. Aussi répondais-je à peine, et peu à peu une rêverie inquiète s'empara de toutes mes facultés. Je n'entendis plus un seul de tous les bavardages de madame de Rosdeuk; je songeai seulement à cette arrivée de M. Ranci, qui venait troubler notre intimité naissante, et qui allait s'opposer à nos promenades du soir. Je me dis que le temps des hésitations devait finir, et qu'il fallait absolument me déclarer avant l'arrivée de ce fâcheux. Pour me mettre dans l'impossibilité de différer encore ce moment décisif, je me jurai à moi-même de ne pas laisser passer cette journée sans savoir à quoi m'en tenir sur les sentiments de Marguerite à mon égard; je me recueillis, et, du plus profond de mon cœur, j'adressai à Dieu une fervente prière, pour lui demander de ne pas décevoir mes espérances. Je ne savais pas encore si Marguerite m'aimait, mais je m'étais juré que nulle autre ne serait ma femme, et je ne prévoyais pas que mon père pût apporter aucun obstacle à mon mariage, lui dont le plus vif désir était de me voir fixé à Kergoët,

et qui ne demandait avant la fin de sa vie qu'à bénir ses petits-enfants. J'ignore combien de temps dura ma rêverie, toutes les transformations qu'elle subit et par quelle charmante route, par quelles riantes transitions je fus amené d'une inquiétude poignante aux plus suaves espérances. J'aurais voulu être arrivé au soir et partir avec Marguerite pour notre promenade accoutumée. Une exclamation de madame de Rosdeuk me rappela à moi-même.

— Qu'avez-vous donc, M. de Kergoët? me disait-elle; voilà trois fois que je vous interpelle vainement, vous ne paraissez pas m'entendre; ce sont vos procès qui vous troublent la cervelle; auriez-vous appris quelque fâcheuse nouvelle?

Je voulus me lever et répondre, mais je me sentis chanceler; un étourdissement, causé par toutes mes émotions, m'éblouit un instant, et je retombai sur la chaise que je venais de quitter; j'entendis un cri jeté par Marguerite, puis, durant quelques secondes, je n'entendis plus rien.

Quand je revins à moi, madame de Rosdeuk frappait mes deux mains l'une contre l'autre, et

Marguerite, qui soutenait ma tête, me faisait respirer de l'eau de Cologne ; à travers le brouillard qui couvrait encore ma vue, je distinguai cependant l'extrême inquiétude de cette charmante fille; elle ne parlait pas, elle ne faisait pas un mouvement; mais une larme qui vint tomber sur mon front m'apprit la force de son émotion. Cette larme, mon cher Théodore, me fit éprouver la plus grande volupté que j'aie jamais goûtée dans toute ma vie; je la sentais chaude et tremblante, et il me semblait qu'elle s'incrustait peu à peu dans ma chair, qu'elle s'infiltrait dans le sang de mes veines, et qu'elle y faisait naître une vie, une force, une puissance d'aimer, nouvelles. Ce fut un moment d'inexprimables délices que celui de ce retour gradué vers le sentiment et la perception des choses extérieures. La faiblesse qui m'accablait et qui se dissipait lentement, cette lumière du jour qui me blessait encore les yeux, cette douleur de Marguerite, les battements inégaux et précipités de son sein qui soulevaient ma tête...... Oh! ce fut un instant, un rêve, presque une illusion..... Mais ce moment-là m'a payé de bien des douleurs.



— Qu'avez-vous donc? me demanda enfin madame de Rosdeuk, quand elle me vit à peu près revenu de mon évanouissement; vous êtes pâle et tout tremblant; qu'avez-vous, mon cher monsieur? je suis horriblement effrayée.

— C'est le soleil de ce matin qui m'a fait mal, répondis-je; mais cela ne sera rien; un peu de repos me remettra complétement. Je vous demande bien pardon de l'inquiétude que je vous ai causée.

Et comme je voulais me lever pour me retirer dans ma chambre.

— Non, non, s'écria madame de Rosdeuk, ne vous levez pas; je crois, ainsi que vous, qu'un peu de repos vous est nécessaire; mais vous allez vous mettre sur le canapé de ce salon, et Marguerite et moi, nous veillerons près de vous en travaillant. Je voulus m'opposer à cet arrangement; mes discours furent inutiles; déjà madame de Rosdeuk posait, l'un sur l'autre les deux coussins du canapé, pour me servir d'oreiller, et je me vis conduit malgré moi jusqu'à ce lit improvisé, où je

m'étendis pour éviter de nouvelles obsessions, ne me sentant pas d'ailleurs la force de résister aux instances qui m'étaient faites, car je ne sais quelle langueur s'était emparée de moi, mais c'était à peine si je pouvais parler ou me mouvoir.

Marguerite n'avait pas dit un mot, elle avait aidé sa tante à compléter mon établissement sur le canapé, et elle s'était glissée, plutôt qu'elle n'avait marché, jusqu'à la fenêtre, pour en abaisser les stores, et par ce moyen adoucir l'éclat du jour qui inondait le salon. Un air pur entrait par les croisées ouvertes et soulevait la mousseline des rideaux; on entendait sous les feuilles des arbres de petits cris d'oiseaux qui s'appelaient entre eux, et le frémissement des branches des grands tilleuls qui ombrageaient la cour, quand une faible brise venait les agiter. Bientôt le silence le plus complet régna autour de moi; madame de Rosdeuk, assise dans une vaste bergère, s'était installée près de ma tête, et peu à peu elle se livra à la lecture d'un des romans dont elle faisait sa nourriture intellectuelle. Quant à Marguerite, je la voyais à travers mes cils, que je tenais joints et presque

fermés pour me donner l'apparence d'un homme profondément endormi ; elle avait entre ses mains un ouvrage de broderie, auquel elle faisait un point à de longs intervalles ; puis, quand par un coup d'œil dirigé du côté de sa tante elle s'était assurée que son inoccupation ne serait point remarquée, ses yeux se fixaient sur moi avec une expression d'inquiétude et d'affection qui me mettait au cœur de bien douces espérances ; la pauvre enfant se laissait aussi entraîner à de profondes rêveries, au milieu desquelles une brusque question de sa tante venait la surprendre et la rappeler probablement de ses songes bienheureux vers la terre.

Madame de Rosdeuk demandait de quart d'heure en quart d'heure si mon sommeil était toujours aussi calme, et Marguerite répondait par un mouvement de sa charmante tête que je dormais toujours. Moi j'éprouvais un délicieux accablement, mon cœur nageait dans un océan de béatitudes telles que jamais depuis il n'en a rencontré de semblables, et ma pensée se perdait dans des espérances dont elle voulait suivre les traces enchanteresses, et je voyais toujours

les yeux de Marguerite fixés sur moi, je sentais comme un enivrement, comme une sorte d'extase; mes idées se confondirent, la réalité et la rêverie se mêlèrent de telle façon que je crus être transporté dans un autre monde d'illusions de féeries; je voulais parler, mes lèvres ne rendaient aucun son; je voulais me lever, mes membres accablés par le poids de leur mollesse, se refusaient à tout mouvement; enfin mes yeux se fermèrent tout à fait, et je ne sentis plus, et je n'entendis plus, et je ne pensai plus.

J'ignore combien de temps dura cet état de sommeil, mais quand je me réveillai, la journée était fort avancée, la grande ardeur du soleil s'était calmée, et du dehors il entrait par les fenêtres un air plus frais, une brise plus parfumée; près de moi madame de Rosdeuk lisait encore, et les yeux de Marguerite me présentèrent leur doux regard, aussitôt que je pus distinguer tout ce qui m'entourait. Je me hâtai de secouer la torpeur qui m'engourdissait, et je demandai mille fois pardon à madame de Rosdeuk et à Marguerite de mon som-

meil prolongé et de l'embarras que je leur avais causé.

— Vous sentez-vous mieux? dit madame de Rosdeuk.

Je l'assurai que j'étais entièrement remis, et que deux heures de promenade seraient un excellent remède qui effacerait jusqu'aux dernières traces de mon indisposition passagère.

— Il est trop tard, répondit-elle, pour essayer ce moyen d'entière guérison, avant le dîner; d'ailleurs il ne serait, je crois, pas prudent de vous exposer à de nouvelles fatigues avant d'avoir réparé vos forces par un léger repas. Dans une demi-heure nous allons nous mettre à table; vous mangerez peu, mon cher malade, telle est mon ordonnance, car je m'établis votre médecin; puis vers sept heures vous pourrez sortir avec Marguerite, tandis que moi je finirai le charmant livre qui m'occupe en ce moment. Marguerite, ajouta-t-elle, va dire que l'on nous fasse dîner à cinq heures très-exactement.

Marguerite sortit et je demeurai seul avec ma-

dame de Rosdeuk ; je ne sais comment je trouvai des mots pour causer avec elle ; j'ignore de quoi il fut question entre nous ; mon esprit était entièrement occupé de cette promenade que Marguerite et moi nous devions faire sans guide, sans mentor ; je m'affermissais dans la résolution de lui dévoiler mon cœur, de lui dire tout ce qu'il contenait d'amour elle.

Chaque homme a dans sa vie un jour où le bonheur s'approche de lui, où, s'il tendait la main, il rencontrerait la réalité des douces rêveries qui, jusque-là, l'ont bercé ; chaque homme voit se lever un jour dont il faut savoir saisir les félicités passagères, car peut-être ce bonheur et ces félicités ne se rencontreront-ils plus sur on chemin. Ce jour s'était levé pour moi ; l'heure décisive approchait, et j'étais inquiet, agité et tremblant.

CONFIDENCES

DE DEUX CŒURS.

Dieu n'a, dans l'univers, laissé vivre que nous.

A. DE MUSSET.

XII.

Le dîner fut silencieux ; quelques efforts que fît madame de Rosdeuk pour l'animer, Marguerite se montrait distraite et préoccupée, et moi je laissais à chaque instant tomber la conversation ; je ne mangeais pas, je n'entendais point les paroles qui m'étaient adressées, je souffrais véritablement, tant étaient profondes les pulsations de mon cœur, tant mes artères battaient avec violence.

— Je crois véritablement, me dit madame de Rosdeuk, au moment où nous nous levions pour passer dans le salon, que l'air calme et la fraîcheur de la soirée auront seuls le pouvoir de dissiper le malaise que vous éprouvez ; vous êtes encore fort pâle et je vous trouve tout différent de ce que je vous vois ordinairement. Vous n'avez rien mangé à dîner, et j'ai remarqué à plusieurs reprises des mouvements de frisson, dans vos mains, qui me sembleraient indiquer un peu de fièvre.

Marguerite, ajouta-t-elle, mettez votre châle et votre chapeau, mon enfant, car il ne serait pas prudent d'attendre, pour sortir, que le soleil fût tout à fait couché.

Marguerite obéit à l'instant à sa tante, et nous partîmes pour cette promenade, pendant laquelle je m'étais promis de sonder le cœur de cette jeune fille et de lui ouvrir le mien.

— J'ai gardé, mon cher Théodore, le souvenir des moindres détails de cette soirée ; il me semble que c'est hier que toutes ces choses se sont passées ; depuis bien des années, mon cœur et mon esprit

n'ont pas eu d'autre aliment; depuis bien des années j'ai vécu par la pensée, en me reportant à ces heures trop vite écoulées; hélas! ces heures si douces ont été les seules heureuses dans ma vie, et je m'y suis arrêté, comme un voyageur aux lieux hospitaliers qui lui remettent en la mémoire les instants délicieux de son repos après des années de fatigue. Souvent pendant la nuit je m'éveille en sursaut, croyant entendre retentir à mon oreille la voix de Marguerite, et je suis longtemps avant de comprendre qu'une illusion m'a déçu; alors, quand la triste vérité se fait jour dans mon esprit, je retombe sur mon lit, les yeux en pleurs, et, jusqu'au lever du soleil, je gémis d'une douleur navrante et désespérée; c'est un souvenir tout à la fois bien triste et bien doux, que je cherche à repousser, que j'attire et que je rejette tour à tour. Aujourd'hui je te parle, mon ami, de tout ce passé avec plus de calme que je n'en ai éprouvé depuis bien longtemps. J'étais obligé de contenir en moi ma douleur, de me taire, de m'user dans un silence profond sur mon passé: le défaut d'amitié me tuait lentement, mon cher Théodore.

—N'avais-tu donc pas près de toi l'abbé Merik, demanda Théodore de Vitré.

—Oui sans doute, oui le bon abbé Merik était près de moi; mais comment voulais-tu que je fisse descendre son saint ministère à écouter des confidences que je ne voulais point revêtir du caractère de la confession? Comment espérer de lui cette indulgente faiblesse, qui pardonne les fautes qui vous sont chères, sans les blâmer; qui marche avec vous dans vos erreurs, qui aime ce que vous aimez et déteste ce que vous haïssez, par la seule raison que vous aimez ou que vous haïssez, qui accepte enfin toutes vos passions comme vous les avez conçues? Toi seul, peut-être, Théodore, pouvais recevoir mes confidences, compatir à mes peines et me plaindre sans chercher à me consoler.

— Sans chercher à te consoler, Bertrand!.......

— Oui, mon ami; oui, mon bon camarade, sans chercher à me consoler; car il y a des peines que l'on ne console pas; car il y a des chagrins qui sont semblables à des plaies mortelles que tout l'art des chirurgiens ne peut guérir; et les

consolations irritent ces plaies au lieu de les adoucir, comme la main d'un chirurgien inhabile torture le blessé, qu'il voudrait vainement soulager. Le service que j'attends de ton amitié, Théodore, c'est de m'écouter, c'est de me plaindre, et de vouloir bien accepter une commission, peut-être difficile, dont je te chargerai.

— Parle, Bertrand; je ne te ferai pas une objection; je ne prononcerai pas un mot de consolation, et tu ne doutes pas du bonheur que j'éprouverai à te rendre les services les plus difficiles.

— Je n'ai pas douté de toi un seul instant, mon bon Théodore; je reviens donc au récit de cette soirée et de cette promenade si importantes dans ma vie qu'elles en ont été comme le destin.

Nous marchâmes d'abord côte à côte, Marguerite et moi, aussi longtemps que nous fûmes en vue de Rosdeuk; mais quand un détour de la route que nous suivions, et quelques bouquets d'arbres nous eurent cachés à tous les regards, nous nous rapprochâmes, et silencieusement j'of-

fris mon bras à Marguerite. La pauvre enfant tremblait autant que moi; elle avait lu dans mon attitude et dans mon regard tout ce que j'avais à lui dire; elle avait, je le crois, deviné mes incertitudes, ma timidité, ses combats et la violence que je m'étais promis de leur faire pour oser lui tout avouer. Alors un grand tumulte s'était élevé dans son âme, et sans se rendre compte bien précisément de ce qu'elle craignait ou de ce qu'elle espérait, elle espérait et craignait les premières paroles que je devais prononcer.

Je cherchais à me donner un courage que je n'avais pas, et les mots par lesquels je devais commencer un entretien si important pour nous deux; mais le courage ne me vint pas et les mots manquèrent à ma bouche; puis, en regardant autour de moi, en voyant les prairies inondées des feux du soleil couchant, en entendant les chants des oiseaux qui saluaient la fin d'une belle journée, je me dis qu'il y avait encore trop de lumière, de vie et de bruit dans la campagne pour oser parler de cet amour qui s'agitait en mon âme. Je voulus attendre que le soleil eût disparu

derrière l'horizon, que le silence régnât sur toute la nature; je voulus être en un mot seul, complétement seul avec Marguerite; que notre rougeur à tous deux ne se trouvât point éclairée par les feux du ciel; qu'à notre voix tremblante et embarrassée ne se joignît aucune autre voix.

La voix de la prière et celle de l'amour ne savent faire entendre leurs douces paroles que dans la solitude; nulle autre voix ne doit frapper en même temps aux mêmes échos; nulle autre parole ne doit se mêler à ces paroles sacrées au ciel et sur la terre.

Notre promenade pouvait être allongée suivant ma volonté, et je résolus de ne la terminer que lorsque la nuit serait close. Quand j'eus différé ainsi le moment des explications, je me trouvai plus calme, et je parlai de ces mille riens indifférents dont se composent les conversations ordinaires. Je vantai la beauté du paysage, le charme des promenades du soir, la douce tranquillité des champs; je voulais seulement user le temps, et je trouvais avec une merveilleuse facilité des mots

vides de sens pour exprimer des phrases sans pensées.

Marguerite, profondément étonnée, me regarda d'abord comme si elle n'avait pu en croire ses oreilles. La pauvre fille s'était attendue à une tout autre conversation; elle s'était préparée aux vives émotions d'un aveu, et toutes ses prévisions étaient mises en défaut par mon air calme et par l'étrange bavardage auquel je me livrais. Peu à peu, chez elle aussi, le calme succéda à l'agitation, et elle put me répondre et me faire part de ses impressions avec une entière liberté d'esprit.

— J'aime la campagne, me disait-elle; ma vie s'y est écoulée; j'ai perdu mon père lorsque j'étais encore bien jeune, et, depuis cette époque, j'ai toujours habité près de ma tante.

— Votre père demeurait à Brest, lui demandai-je?

— Mon père demeura à Brest pendant la dernière année de sa vie; jusqu'à cette époque nous habitions Nantes. Mais lorsque vint la restaura-

tion mon père se retira près de ma tante, et il vécut fort solitaire.

— Occupait-il donc quelque emploi sous le gouvernement impérial ?

Marguerite eut un moment d'hésitation ; je sentis son bras trembler sur le mien, mais cette émotion fut promptement réprimée, et elle me répondit d'une voix douce mais triste : Mon père, M. de Kergoët, suivait une tout autre ligne politique que celle que vous et toute votre famille avez toujours suivie. Mon père était fort partisan des idées révolutionnaires.

Après cette phrase, Marguerite s'arrêta comme pour attendre ma réponse; je crus remarquer de l'anxiété dans son attente.

— Il ne fut cependant point inquiété ni à la première, ni à la seconde restauration ? demandai-je.

— Nullement, reprit Marguerite ; et comme si elle eût deviné l'objet caché de ma demande, elle répondit : Mon père fut conseiller de préfecture

pendant les Cent jours, mais il n'avait point siégé à la Convention..... il n'avait pas voté la mort du roi, et par conséquent il ne pouvait craindre d'être inquiété.

Cette explication de Marguerite soulagea mon cœur d'un poids énorme; car je savais que la seule tache révolutionnaire qu'il eût été impossible à mon père de pardonner, était cette mort, cette condamnation de Louis XVI. « Les bourreaux de ce malheureux roi, me disait-il quelquefois, quand nos conversations du soir nous amenaient sur ce sujet, se divisent pour moi en deux catégories : la première se compose des lâches qui ont voté la mort par peur, et ceux-là, je les méprise du fond de mon âme; la seconde comprend ceux qui l'ont envoyé à l'échafaud contre leur conscience, par ambition, en haine de la royauté, ou par toute autre cause aussi mal fondée; car ce malheureux roi était le meilleur et le plus vertueux des hommes, et ses juges le savaient bien; ceux-là, mon enfant, je les hais. »

Lorsque Marguerite m'avait dit que son père

était un fervent partisan des principes révolutionnaires, et qu'il avait quitté Nantes pour Brest, en 1815, une affreuse crainte qu'il n'eût trempé dans l'assassinat du roi Louis XVI s'était emparée de moi ; mon père, n'aurait jamais voulu entendre prononcer le nom de Marguerite ; mais il était innocent de ce forfait politique, que m'importait le reste, que me faisaient les idées et les opinions d'un homme mort, il était impossible que la douce et timide Marguerite les partageât; d'ailleurs ne m'avait-elle pas raconté que son père était mort quand elle était encore fort jeune ; elle l'avait à peine connu, et eût-il été le plus forcené des jacobins, il était impossible que ses idées, ses opinions politiques fussent devenues celles de Marguerite.

— Aviez-vous déjà perdu votre mère à l'époque où votre père vous amena près de votre tante? demandai-je entièrement rassuré et dans le désir de m'initier peu à peu à tout le passé d'une famille que j'osais déjà regarder comme devant être la mienne, dans un avenir plus ou moins rapproché.

— J'étais encore au berceau lorsque je perdis ma mère, me répondit Marguerite avec tristesse; je n'en ai gardé nul souvenir; ma tante et mon père m'ont souvent entretenue de sa bonté, aussi l'ai-je pleurée toute ma vie sans l'avoir jamais connue.

Je ne saurais dire ce que j'éprouvai quand Marguerite me parla ainsi de sa mère; il me sembla que la Providence m'avait amené à Rosdeuk, quand j'étais encore pur de tout amour, vierge de toute passion, pour y rencontrer cette âme sœur de mon âme, cette destinée sœur de ma destinée; comme moi, Marguerite avait passé sa vie à regretter une mère dont elle n'avait point reçu les embrassements; comme le mien, son cœur avait souffert d'un manque d'affection; nous étions deux pauvres enfants, malheureux d'un égal malheur, une seule heure fortunée s'était levée dans notre existence, et cette heure était celle qui nous avait mis en présence l'un de l'autre.

—Ces idées et ces pensées me firent tressaillir, et Marguerite s'aperçut au tremblement de mon bras, que quelque chose d'extraordinaire se passait en

moi ; cependant elle n'osa point me regarder, et nous ne reprîmes pas la conversation que mes réflexions avaient interrompue.

Il me semblait que mon amour pour Marguerite s'était augmenté, depuis que je savais toutes les tristesses et tous les malheurs de son enfance, depuis qu'elle m'avait dit elle-même, d'une voix triste, qu'elle était orpheline. Je me sentais impatient de lui avouer que je l'aimais et que je l'aimais de toutes les puissances de mon âme, que je voulais remplacer dans son cœur toutes les saintes et douces affections qu'elle avait ignorées. J'aimais pour la première fois, pour la première fois je découvrais tout ce qu'apporte avec soi de saint et de vertueux le véritable amour. C'était d'abord une si grande compassion pour cette pauvre enfant, en quelque sorte abandonnée sur la terre, puis un besoin de me dévouer à elle entièrement, un désir d'avoir à lui sacrifier jusqu'à ma vie, pour lui dire mon amour par son dévouement.

De temps en temps le bras de Marguerite s'alourdissait sur le mien, et sa molle pression m'a-

gitait et me causait des éblouissements et comme une sorte d'enivrement qui ne me laissaient ni la faculté de voir les choses qui m'entouraient, ni celle d'entendre ; nous étions seuls et le bruit de nos pas était l'unique bruit qui retentît dans la solitude que nous parcourions sans nous inquiéter des chemins.

Le soleil s'abaissait vers l'horizon ; déjà il en touchait les contours qu'il colorait de teintes d'un pourpre foncé ; quelques petits nuages formés par les vapeurs chaudes de la terre, paraissaient attirés par ce grand foyer de lumière et brisaient ses rayons en les divisant. Cette soirée, ce soleil couchant, ces teintes pourprées de l'horizon, et ces longs jets de lumière qui, partis du ciel, venaient caresser la terre ; pour les retrouver, pour les revoir, mon cher Théodore, je n'ai qu'à fermer mes yeux, qu'à me reporter par la pensée à ces temps si doux et si douloureux ; alors, mon cher ami, je retrouve tout, ... tout, excepté la réalité, qui m'a fui pour jamais.

Quand Marguerite vit le jour disparaître elle releva sa tête qu'elle avait tenue penchée, et ses

yeux se portèrent autour d'elle avec inquiétude ; nous étions loin de Rosdeuk, nous avions marché sans suivre de route bien précise ; aussi ne reconnut-elle pas les lieux où nous nous trouvions, et une sorte de peur instinctive s'empara d'elle.

— Si nous revenions vers Rosdeuk ! murmura-t-elle d'une voix si basse et si agitée, que ce fut à peine si je l'entendis.

— Revenir à Rosdeuk, maintenant ! m'écriai-je..... non pas encore ! Et ma voix était non moins tremblante, non moins agitée que celle de Marguerite ; et je me mis à marcher plus vite, à entraîner ma compagne, à fuir avec elle, comme si nous eussions été poursuivis, et qu'il se fût agi pour moi de la perdre ou de la conserver. Elle n'opposa aucune résistance, elle ne fit aucune objection ; mais je m'aperçus en la regardant qu'elle avait pâli. Après un quart d'heure de cette course précipitée, nous nous arrêtâmes enfin épuisés, haletants ; le soleil était tout à fait couché, il ne faisait plus jour, il ne faisait pas encore nuit, une obscurité lumineuse était répandue sur la campagne, quelques étoiles commençaient à se montrer

au ciel, tous les parfums de la terre semblaient n'avoir attendu que cette heure d'obscurité et de silence pour exhaler leurs plus suaves odeurs. Nous nous trouvions à quelques pas d'un bouquet de saules, qui ombrageaient de leurs longues branches un petit ruisseau profondément encaissé dans le terrain, et recouvert et comme caché par des touffes d'herbes et d'arbustes en fleurs.

— Asseyons-nous un moment, dis-je à ma compagne; reposons-nous avant de prendre le chemin qui doit nous ramener à Rosdeuk : l'air est si doux, la nuit est si calme, que je sens le besoin d'en respirer les brises bienfaisantes.

Marguerite hésita une seconde, puis comme vaincue par une puissance intérieure qui la forçait d'obéir, elle s'assit à côté de moi sur une pente de gazon sous l'abri des saules. Son agitation était visible, et ses deux mains cherchaient en se joignant à contenir le tremblement nerveux qui s'était emparé d'elle. Moi, je la regardai longtemps sans pouvoir trouver une parole pour lui dire l'état de mon âme; nos yeux s'étaient

rencontrés et une sorte de fascination magnétique les tenait fixés et comme attentifs; te dire, mon cher Théodore, combien dura cet état d'extase, je ne saurais le préciser; il me sembla et il me semble encore que le temps qui s'écoula fut tout à la fois long et bien court. Des espérances infinies traversèrent ma pensée, des joies immenses m'inondèrent de leur bonheur; je peuplais tout mon triste passé, et je me créais en même temps tout un avenir de délices ineffables, toute une vie de riantes perspectives; je suivais pour ainsi dire, tout en me laissant aller à ces rêves insensés, les émotions, les espérances, les joies et les craintives pudeurs qui se laissaient lire dans le regard voilé de Marguerite; bien plus qu'un aveu sorti de nos bouches, ce silence et cette contemplation parlaient à nos cœurs, et nous racontaient notre amour et nous disaient combien nous étions chers l'un à l'autre. Une bouffée de vent qui vint faire trembler les branches et le feuillage des saules au-dessus de nos têtes, nous tira de notre immobilité et de notre silence : et c'est alors que je me dis combien ont été vite écoulées ces minutes d'un premier bonheur.

— Marguerite!..... murmurai-je en saisissant la main de cette jeune fille.

Marguerite ne me répondit pas, mais elle se pencha vers moi, sa tête s'inclina sur mon épaule pour y chercher un appui, et ses yeux versèrent d'abondantes larmes.

Oh ! mon ami, j'ignore si tu as jamais aimé de cet amour profond que je ressentais pour Marguerite; j'ignore si tu as jamais rencontré dans le monde une femme qui méritât d'être aimée comme j'aimais Marguerite; mais si cette femme ne s'est point trouvée sur ton chemin, tu ne connais pas jusqu'où peut atteindre la somme des félicités humaines. Quand je sentis la tête brûlante de Marguerite sur ma poitrine; quand ses deux mains se posèrent sur les miennes, ce que j'éprouvai ne peut être bien compris que par ceux qui ont passé par les mêmes joies. Il se fit dans mon cœur et dans ma tête une révolution subite, à laquelle je ne sais pas comment j'ai pu résister; je me contenais pour ne pas crier, et je luttais pour ressaisir la vie que je sentais prête à m'abandonner; j'étais

ivre, j'étais fou, et cependant j'appréciais tout le bonheur qui m'arrivait. Mais quand l'air de la nuit soulevant les longues boucles des cheveux de Marguerite, les jetait sur mon visage, une sueur froide et glacée me saisissait; mon cœur se sentait défaillir, et malgré moi je fermais les yeux. Oh! mon cher Théodore, que cette nuit était belle. Il me semble me rappeler que tous les anges du ciel entonnaient dans les airs leurs musiques sacrées, et que de tous les pores de la terre il sortait des voix harmonieuses qui s'unissaient aux leurs pour chanter les divins cantiques. Pourquoi ne sommes-nous pas morts, Marguerite et moi, pendant cette nuit délicieuse? Pourquoi ne sommes-nous pas tombés sous le poids de notre premier bonheur? C'est alors qu'il faudrait pouvoir mourir; c'est alors que deux âmes qui viennent d'échanger leur amour devraient s'envoler vers le créateur universel, et dire : Père, laissez-nous pour l'éternité confondus ainsi dans une adoration commune! Père, donnez-nous les champs du ciel à parcourir, en célébrant vos louanges et votre divin amour!

Après ces mots prononcés avec une anima-

tion douloureuse, Bertrand de Kergoët se tut, et il parut faire de violents efforts sur lui-même pour se mettre en état de continuer son récit; les souvenirs qui revenaient en foule assaillir sa mémoire lui apportaient plus de désespoir que de consolation. Théodore de Vitré ne l'interrompit pas, ne lui adressa point la parole; il paraissait souffrir des malheurs de son ami, et toute son attitude annonçait un recueillement profond.

SUITE DES CONFIDENCES.

Un seul être du moins me restait sous les cieux,
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame.

A. DE LAMARTINE.

XIII.

Marguerite se calma peu à peu, et ses beaux yeux se fixèrent sur moi avec un air de crainte.

—Qu'allez-vous penser? me dit-elle, je vais vous paraître folle, vous ne pourrez comprendre ces larmes que je viens de répandre........ Puis après une courte hésitation : —Retournons à Rosdeuk, monsieur de Kergoët, je ne me sens pas bien. Et

comme elle cherchait à se lever de la place qu'elle occupait près de moi, je la retins doucement par ses mains qui étaient demeurées dans les miennes.

—Non, Marguerite, lui répondis-je, non, nous ne retournerons pas encore à Rosdeuk; je ne vous demande pas de m'expliquer vos larmes, je les comprends, car moi aussi je retiens à peine les miennes. Laissez-moi vous dire ce qui m'émeut et me trouble ainsi; laissez-moi vous ouvrir mon âme; nous sommes, Marguerite, deux pauvres enfants, et tous deux nous avons souffert; notre enfance n'a pas été entourée de cet amour que donne l'affection maternelle; nous devions nous rencontrer, car nos destinées sont pareilles.

— Oh! non, monsieur de Kergoët, vous avez encore votre père, et moi je suis orpheline, et moi je suis une pauvre fille sans amis, à charge à ma tante, qui a bien voulu me donner asile.

—Vous n'êtes pas sans amis, Marguerite, murmurai-je à son oreille, en me sentant trembler et défaillir; ne suis-je pas le vôtre?.......

Étonné de mon audace, et d'avoir osé lui parler de mon amitié, je m'arrêtai après ce peu de mots, croyant toute ma pensée comprise et n'attendant plus qu'une réponse qui décidât de mon sort.

Marguerite se recueillit quelques instants:—Vous mon ami, monsieur de Kergoët? hélas! notre avenir nous sépare tellement l'un de l'autre, que je ne sais si je puis désirer une amitié dont je goûterais la douceur pendant quelques jours, et que je ne retrouverais plus, une fois ces quelques jours passés.

—Douteriez-vous de moi? demandai-je respirant à peine.

—Je ne doute pas de votre bonne foi et de la loyauté avec laquelle vous m'offrez votre amitié..... Non, je n'en doute pas, monsieur de Kergoët; mais nous ne sommes pas destinés au même avenir.

Et comme je voulais l'interrompre:

—Laissez-moi parler, me dit-elle, tandis que je me sens le courage de vous entretenir de toutes ces choses; laissez-moi vous expliquer comment nous

ne sommes pas réservés aux mêmes destinées, et comment avant peu nos deux routes se sépareront pour ne plus se rejoindre. Vous êtes noble, monsieur de Kergoët, votre père est un ancien officier vendéen, et vous possédez pour vivre une fortune suffisante; vos relations sont et seront toujours parmi ceux qui appartiennent à votre classe et qui partagent vos opinions. La force des choses le veut ainsi; votre éducation, vos sympathies vous le commandent; tout vous l'ordonne, vos antécédents et ceux de votre père vous en font une loi. Moi..... En prononçant ce *moi*, la voix de Marguerite me sembla profondément émue......, mais elle répéta comme pour ressaisir quelque fermeté: Moi, monsieur de Kergoët, je suis pauvre; mon père était un de ces hommes de la révolution que votre père a combattus, qu'il haïssait et qu'il hait encore. Vous le voyez, quand j'accepterais cette amitié que vous m'offrez si généreusement, ce serait un bonheur de quelques jours auquel il faudrait bientôt renoncer, car tout nous sépare, rang, fortune et opinions.

—Non, non, rien ne nous sépare, Marguerite; je

suis un pauvre gentilhomme destiné à passer ma vie sur les côtes tristes et désertes du Finistère; vous vous faites une fausse idée de ce rang, de ce titre de noblesse que je possède; nous ne sommes que des cultivateurs, que de simples propriétaires; et quant aux opinions ennemies de mon père et du vôtre, les haines se transmettent-elles des pères aux enfants? D'ailleurs votre père n'est plus, Marguerite, et vous n'avez pas hérité de ses idées révolutionnaires. Je vous ai laissée parler, lui dis-je encore, voyant qu'elle voulait m'interrompre; laissez-moi parler à mon tour. Et je serrai plus fortement ses mains dans les miennes, et ma tête s'approcha tellement de la sienne que sa respiration se faisait sentir sur ma figure; puis je baissai la voix et je fermai les yeux, pour que ni l'expression de son regard, ni son attitude, que je supposais devoir, en m'écoutant, exprimer la sévérité, ne vinssent glacer mon audace d'un moment.

—Rien ne pourra nous séparer, Marguerite, rien que votre volonté, car je vous aime de toutes les facultés de mon âme; écoutez-moi, écoutez-moi; c'est la première fois que j'aime, ma bien-aimée

Marguerite, je ne sais quelle voix secrète m'appelait vers vous; rien ne pourra nous séparer, car mon amour surmontera tous les obstacles s'il en existait.

Marguerite voulut essayer de me répondre, mais ses yeux rencontrèrent les miens, et son regard me dit tout ce que sa bouche ne m'aurait peut-être pas révélé; je me levai dans un transport de joie qui ne peut être dit, un cri de bonheur sortit de ma poitrine, et je tombai agenouillé devant Marguerite; je pressais ses deux pieds contre ma poitrine, je pleurais et je souriais à la fois, et je ne pouvais prononcer que son nom. La pauvre enfant fut effrayée de l'état dans lequel elle me voyait.—Calmez-vous, me disait-elle, calmez-vous; prenez garde de retomber malade comme ce matin. Enfin je pus trouver des mots pour lui dire toute ma félicité, tout mon amour que je ne craignais plus de laisser voir.

—Soyez tranquille, Marguerite, je suis heureux et le bonheur ne me fera pas de mal: ô ma bien-aimée, dites-moi un mot, un seul mot, dites-moi que

vous m'aimez comme je vous aime; oh! dites, Marguerite, dites que vous avez pitié de mon amour.

J'étais revenu m'asseoir près d'elle, et mon bras l'attirait vers moi; elle résistait doucement et n'osait répondre. Enfin, vaincue par mes instances, elle cacha sa figure sur ma poitrine et me répondit: Ne le savez-vous pas déjà?

Je ne pourrais retrouver dans ma mémoire ce que nous nous dîmes pendant la demi-heure qui suivit cet aveu: c'étaient des mots d'amour dont l'expression faisait toute l'éloquence. Marguerite s'était dégagée de mes bras; mais elle avait laissé ses mains dans les miennes, et à la clarté de la lune je voyais son doux sourire et l'air de bonheur répandu sur tous ses traits.

Les heures s'écoulaient, il fallut songer à regagner Rosdeuk: nous nous levâmes lentement de ce lieu de repos, où nous venions de lier nos destinées; puis nous cherchâmes à nous orienter pour retrouver notre chemin, car nous ne savions pas où nous nous trouvions, et nous ignorions par

quelles routes nous étions venus. Enfin Marguerite crut reconnaître un bouquet d'arbres, qui nous apparaissait au loin, et dont les contours étaient éclairés par la lumière de la lune.

— Avançons-nous de ce côté, me dit-elle, de là nous apercevrons Rosdeuk.

Nous nous dirigeâmes donc vers ce bois, marchant tous deux d'un pas lent et nous arrêtant quelquefois pour nous regarder, moi serrant son bras, que je tenais sous le mien, contre ma poitrine, elle joignant ses deux mains blanches et délicates, pour rendre à mon bras son étreinte d'amour. Nous éprouvions une douce joie, nous écoutions résonner en nous, comme une musique intérieure, les mélodies sacrées de ce premier amour qui nous emplissait le cœur de tant d'ivresse.

— Marguerite, lui disais-je, vous êtes mon premier, vous serez mon seul amour; nos deux existences ne se sépareront plus; je vous ai cherchée, et je vous ai enfin trouvée, vous la compagne qu'il fallait à mon existence; vous connaîtrez mon père,

il est bon, il m'aime, il veut mon bonheur; il vous adoptera pour sa fille ; vous viendrez dans le vieux château de mes pères, pour y répandre la joie, pour y ramener la paix et le contentement ; nous y passerons toutes nos journées à l'abri des orages du monde, nous vivrons sur cette terre heureux et inaperçus; oh! dites-moi, mon amie, que mes espérances sont aussi les vôtres.

— Oui, Bertrand, reprenait-elle de sa douce voix et les yeux baignés de larmes, oui, je veux espérer tout ce que vous espérez, mon ami; oui, je suis heureuse de votre amour; vous êtes arrivé vers moi comme une providence inespérée; j'étais seule, je cherchais en vain sur quelle affection m'appuyer ici-bas, et votre cœur s'est donné au mien, et vous m'avez révélé des joies pures que je ne connaissais pas. Mais votre père voudra-t-il de moi pour sa fille? votre père m'ouvrira-t-il la maison de ses pères, et me tendra-t-il la main quand vous me présenterez à lui?

— Je vous l'ai déjà dit, Marguerite, murmurai-je en cherchant à la rassurer, mon père a pour moi une vive tendresse; quand il saura que vous

êtes nécessaire à mon bonheur, il vous aimera, d'abord parce qu'il verra que je vous aime; puis quand il vous connaîtra, alors il vous aimera pour vous-même. Chassez donc de votre esprit ces craintes importunes qui l'assiégent; livrez-vous tout entière à l'amour que vous m'inspirez; croyez en ma foi et cette profonde tendresse que j'éprouve pour vous; je vous aime non-seulement d'amour, mais encore comme une amie, comme une sœur. Car vous me révélez à la fois tous les amours et toutes les véritables amitiés.

— Oh! Bertrand, disait-elle, vos paroles me font du bien, elles sont comme un divin baume qui coule sur toutes les tristesses de mon âme; mais pardonnez-moi si j'hésite à me confier à l'avenir; j'ai été si peu heureuse jusqu'à présent, que je crains le réveil de tant de bonheur; je ne sais quelle inquiétude vague s'agite en mon cœur, et trouble cette félicité que je viens d'éprouver; mais je crains votre père, mon ami, je redoute ses préventions; il est bon, il vous aime, je le crois; mais qui suis-je, moi, pour qu'il m'aime et qu'il m'adopte comme sa fille?

— Qui vous êtes, Marguerite? m'écriai-je en la saisissant avec transport dans mes bras; qui vous êtes, ô chère et douce Marguerite, ô ma bien-aimée? vous êtes ma vie, ma destinée, mon bien terrestre; vous êtes la femme vers laquelle Dieu m'a conduit. Avant de vous avoir rencontrée, je marchais seul et isolé sur cette terre; avant de vous avoir trouvée, j'ignorais les joies de l'existence, une amère tristesse siégeait au fond de mon cœur, et maintenant je vis, et maintenant je chéris cette existence dont votre amour a détruit pour moi toutes les amertumes.

Et dans l'exaltation qui s'était emparée de tout mon être, j'osai presser les lèvres de Marguerite, de mes lèvres; les siennes devinrent subitement froides comme du marbre, elle jeta un faible cri et resta sans mouvement sur mon sein.

—Marguerite, lui dis-je, reviens à toi, ma bien-aimée; ce chaste baiser que je te donne, est le baiser de nos fiançailles éternelles; la pureté des anges mêmes n'en saurait être offensée: reviens à toi, Marguerite, car mon amour est saint et sacré comme ta pudeur.

En reprenant ses sens, elle ne me fit pas entendre un reproche sur ma témérité; elle ne me témoigna point de colère de l'action que je venais d'accomplir; une émotion vive l'agitait, comme le vent d'orage agite les feuilles des arbres; sa voix était faible et tremblante, et son regard s'était voilé.

— Bertrand, me dit-elle, je me fie à vous; je vous ai donné mon cœur, je vous ai engagé ma foi; je veux croire à vos paroles, à vos assurances, je serais trop malheureuse si je n'y croyais pas. Je repousserai de mon âme les funestes pressentiments qui l'assiégeaient, je partagerai vos joies et vos espérances.

Mais, mon bien-aimé, ajouta-t-elle après une pause, ne me prenez plus ainsi dans vos bras, ne soulevez plus en moi des émotions pareilles à celles dont vous venez de me troubler si profondément; écoutez-moi, je ne crains pas de vous montrer toute ma faiblesse; je suis une pauvre fille, sans appui, sans force, sans courage, vous l'avez vu; le contact de vos lèvres m'a fait tres-

saillir et m'a privée presque de ma raison; respectez-moi, Bertrand, car je n'ai que vous pour me défendre, car je m'abandonne à vous.

Ces paroles de Marguerite versaient du feu dans mes veines; nous étions seuls, nul regard ne nous suivait dans l'ombre, ne nous épiait pendant cette nuit tiède et embaumée, qui elle aussi ajoutait par son charme et par ses parfums à tous nos enivrements: je fus saisi comme d'un vertige qui fit tout tourner autour de moi; un instant je vis Marguerite en ma possession et je ne me sentis pas le courage de résister à la tentation qui s'offrait si puissante et si pleine d'amour.

— Marguerite!!.. Marguerite!!.... m'écriai-je en la soulevant dans mes bras, confie-toi tout à fait à mon amour, réponds à toute la passion qui me brûle; jamais, ma bien-aimée, nous ne retrouverons une heure semblable à cette heure fortunée.

— Si tu veux ma honte et mon désespoir, me répondit Marguerite, tu peux les consommer,

Bertrand; je te l'ai dit, je n'ai que toi pour me défendre; mais tu me rendras bien malheureuse. Cependant, bonheur ou malheur, j'accepte tout de toi.

Le son dont ces paroles furent prononcées, l'attitude de Marguerite, son abandon, cette abnégation que me faisait son amour des trésors les plus sacrés de sa pudeur, me rappelèrent à moi-même; mes sens se calmèrent; mon cœur s'apaisa, et je détestai mon langage et mon action; par un mouvement subit, je déposai Marguerite sur le bord de la route, et m'éloignant d'elle de quelques pas :

— Pardonne-moi, lui dis-je, mes emportements; pardonne-moi mes désirs et leur expression qui t'a blessée. Je le jure ici devant Dieu qui nous voit et qui nous entend, tu n'auras plus rien à craindre; tu pourras t'appuyer sur mon bras, me parler de notre amour et demeurer près de moi en sûreté. Pardonne-moi, Marguerite, et tends-moi ta main en signe d'oubli.

Je la voyais à quelques pas encore émue et

agitée. A peine eus-je fini de parler que la noble enfant, confiante en la sincérité de mes paroles, s'approcha de moi, et posant une de ses mains sur mon épaule :

— Je vous pardonne du plus profond de mon cœur, Bertrand, me répondit-elle; je vous crois, je me fie de nouveau à vous; et pour sceller ce pacte de réconciliation et vous montrer toute ma confiance, laissez-moi rendre à votre front ce baiser que mes lèvres ont reçu des vôtres.

Alors elle s'inclina lentement, et je sentis tout mon sang refluer vers mon cerveau, quand son chaste baiser s'imprima sur mon front.

— Maintenant, mon ami, ajouta-t-elle, il se fait bien tard; hâtons-nous de regagner Rosdeuk; ma tante doit être inquiète; ne laissons soupçonner à personne la cause de notre longue absence.

Le reste de notre promenade, mon cher Théodore, fut rempli par une délicieuse causerie, par

des projets d'avenir, par des espérances de bonheur infinies. Enfin, nous aperçûmes les lumières qui brillaient à travers les fenêtres de Rosdeuk; nous nous serrâmes une dernière fois la main; nous échangeâmes une dernière protestation d'amour, puis nous franchîmes le seuil de cette retraite, de cet asile qui m'avait offert la paix et le bonheur d'une manière si inattendue.

Nous fûmes grondés pour nous être fait attendre, et pour avoir abusé de la permission de promenade qui m'avait été accordée.

— Vous êtes comme des enfants, nous disait madame de Rosdeuk; il faudra vraiment vous donner une bonne pour vous accompagner; M. de Kergoët a été souffrant toute la matinée, et vous passez une grande partie de la soirée à trotter comme des étourneaux par les prairies humides.

Ce *vous* dans lequel madame de Rosdeuk réunissait sa nièce et moi me causa une profonde et agréable sensation qui me fit trouver du charme

à la feinte bouderie de la vieille dame, et je cherchai des excuses maladroites pour en prolonger l'expression.

Marguerite ne disait pas un mot; elle était pâle et réfléchie; la réflexion succédait dans son esprit au tumulte des passions qui l'agitaient, il y avait à peine quelques instants. Il me fallut donc supporter à moi seul la conversation de sa tante, répondre à ses questions sur le chemin que nous avions tenu, lui dire comment j'avais trouvé le pays, puis me lancer à sa suite dans ses causeries favorites, sur les guerres de l'empire et la marine; enfin donner mon avis sur les romans qu'elle avait lus et que je connaissais. J'étais si heureux, si rempli d'espérances; je me sentais tellement certain d'un avenir peuplé de félicités, que cette tâche ne me parut point embarrassante; jamais peut-être je ne me montrai plus gai et plus en disposition de bavarder; une surabondance de paroles, que jusque-là je ne m'étais pas connue, m'arrivait sans effort; je trouvai le moyen de charmer madame de Rosdeuk, et de donner le temps à Marguerite de se mettre en état de sup-

porter à son tour les questions que sa tante devrait lui adresser.

Notre veillée s'écoula promptement ; nous avions tous hâte de nous trouver seuls, Marguerite et moi, pour songer à tout ce qui s'était accompli pendant notre promenade, à ce changement immense qui s'était fait dans notre existence, et madame de Rosdeuk pour se repaître des malheurs ou des joies imaginaires de toutes les Amanda, les Évelina et les Miralba au milieu desquelles elle passait ses plus douces heures. Quand je fus dans ma chambre, j'éprouvai, pour la première fois, depuis le matin, une véritable lassitude, et je me jetai sur un grand fauteuil que j'avais placé devant ma fenêtre. Là je pensai à la manière dont je m'y prendrais pour amener mon père à consentir à mon mariage ; car je prévoyais des objections et des difficultés dont je n'avais pas cru devoir faire part à Marguerite. La famille de Marguerite n'était pas noble, et je n'ignorais pas combien mon père tenait à ce qu'aucune mésalliance ne vînt flétrir son arbre généalogique. Puis le père de Marguerite avait professé des opinions ré-

volutionnaires, peut-être avait-il été mêlé aux guerres de la Vendée, peut-être son nom avait-il été inscrit parmi ceux des plus ardents persécuteurs de la cause royaliste, en Bretagne, et mon père avait conservé toutes ses haines contre les révolutionnaires, contre ceux qu'il regardait à juste titre comme ayant été les cruels tyrans de nos malheureuses provinces. Cependant je me disais que lorsque mon père connaîtrait mon amour profond pour Marguerite, lorsqu'il saurait que cette pauvre orpheline n'avait point hérité des opinions de son père, et qu'enfin elle était nécessaire à mon bonheur, il se laisserait fléchir et qu'il ne voudrait pas remplir ma vie de deuil et de regrets. Qui pourrait savoir ce qu'avait été le père de Marguerite? qui soupçonnerait son nom? qui viendrait s'enquérir de nous dans notre coin de terre isolé? Le monde ne nous avait-il pas abandonné? Depuis des années ne vivions-nous pas séparés de lui? Notre univers se composait de nos grèves et des plaines de l'Océan que nous apercevions désertes et sauvages des fenêtres de Kergoët. Nos affections, nos liens étaient concentrés entre mon père, l'abbé Merik et moi; c'étaient

toute notre famille, toutes nos amitiés. Pourquoi ce cercle étroit ne s'ouvrirait-il pas devant la jeune fille pure et innocente que j'amènerais en la tenant par la main? pourquoi n'adopterions-nous pas la fiancée de mon âme, quelle que fût sa famille? pour quelles relations, pour quels préjugés, nous imposerions-nous ce sacrifice? Je ne pouvais me rendre compte d'un obstacle sérieux, je ne voyais pas de barrières infranchissables se lever entre moi et l'objet de mes ardents désirs, entre moi et le bonheur que je rêvais, la douce existence que j'attendais de l'avenir.

Je m'abandonnais ainsi à mes rêves, à mes espérances, quand tout à coup la fenêtre de Marguerite s'ouvrit, et j'aperçus la jeune fille à travers les vases de fleurs, placés sur le devant de la croisée. Un pâle rayon de la lune l'éclairait de sa blanchâtre lumière, et elle me parut plus charmante que pendant notre promenade, plus ravissante de beauté et de grâces, qu'elle ne s'était déjà montrée à moi. Elle était enveloppée dans un peignoir de mousseline, et ses cheveux lissés en bandeaux pour la nuit, encadraient l'ovale de sa

figure et lui prêtaient une nouvelle séduction. Je quittai le fauteuil dans lequel j'étais assis et je me penchai sur l'appui de ma fenêtre, en envoyant de ma main un salut amical à Marguerite ; elle me le rendit aussitôt, et comme deux enfants heureux nous passâmes une partie de la nuit à causer par signes. Les premiers chants du coq vinrent nous avertir que l'aurore allait bientôt paraître et nous forcer à chercher le repos ; déjà même une teinte moins foncée se faisait remarquer dans le bleu du ciel, un air plus frais se faisait sentir. Adieu, Marguerite, murmurai-je à demi-voix en appuyant mes deux mains sur mes lèvres et en les tendant ensuite vers elle, comme pour lui transmettre la pression amoureuse de ma bouche ; adieu, Marguerite, répétai-je, repose-toi, ma bien-aimée.

Marguerite éprouva un moment d'hésitation, elle fit même un pas en arrière et parut se reculer, comme pour fermer sa fenêtre ; mais elle revint de nouveau jusqu'à ses vases de fleurs, appuya un instant ses deux mains sur son cœur, prononça lentement le mot Adieu, puis disparut ; et moi, je

regagnai mon lit, et quand je m'éveillai, ce fut seulement à la voix du vieux serviteur breton de madame de Rosdeuk, qui vint m'avertir que l'on ne tarderait pas à servir le déjeuner.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.



PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT, RUE RACINE, 28.

d'Ecosse de lui demander pourquoi elle avoit donné azyle à Christophe Ruxby, papiste, rebelle aux loix d'Angleterre, banni par la reine, et de lui déclarer qu'Elisabeth ayant chassé les rebelles d'Ecosse par une proclamation publique, Marie devoit abandonner ses pratiques avec les rebelles d'Irlande, dont l'ambassadeur étoit dans ses états, et logé chez le comte d'Argyle. Killegrew devoit se plaindre aussi de quelques désordres commis sur les frontières par les écossois. Ruxby étoit en Ecosse; il étoit papiste: il se disoit banni par la reine d'Angleterre; mais il étoit en effet envoyé par elle à Edimbourg, sous prétexte d'instruire la reine d'Ecosse de ce qu'elle pouvoit espérer des catholiques d'Angleterre en faveur de ses droits et de ses titres à la couronne. Il feignoit d'être guidé par sa reconnoissance pour les bienfaits de Marie Stuart, et ses véritables instructions étoient d'examiner tout ce qui se passoit entre elle et ses sujets, et d'en instruire Cecill. Robert Melvil avoit ménagé les intérêts de sa souveraine avec tant d'art, de zèle et d'intelligence, qu'Elisabeth venoit d'éprouver combien ses sujets catholiques et protestans étoient déterminés en faveur de sa rivale. L'évêque de Ross procura la protection de la reine à l'espion d'Elisabeth. On ne peut pas douter que le prélat ne fût trompé; sa fidélité est au-dessus des soupçons: mais Ruxby 1566.

